





LE
VERITABLE
MENTOR.

*Dixit autem Angelus Tobia, ego sanum
ducam, & sanum tibi reducam
filium tuum. Tob. Cap.*

V. v. 20.

par le MARQUIS DE CARACCIOLI.



A BRESLAU.

DE L'IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITE DE LA
COMPAGNIE DE JESUS.
AVEC APPROBATION.

1

THE
VERITABLE
MELON



375 890

I

Wodr.

BIBL. MUSE
1956/57 ICE

109.



A SON EXCELLENCE
MONSEIGNEUR
LE COMTE
RZEVVUSKI
PALATIN DE PODOLIE,
GENERAL DE CAMP
DE LA COURONNE DE POLOGNE,
CHEVALIER DE L'ORDRE
DE L'AIGLE BLANC

MONSEIGNEUR,

*J'applaudis moi-même à mon propre
ouvrage, depuis qu'il vous est dédié.*

Le Nom de Votre Excellence s'incorpo-

A 2

rant

EPITRE.

rant en quelque sorte avec mes productions, va les rendre immortelles. On ne s'occupera point des défauts du livre, mais du lustre qu'il a reçu de paroître sous vos auspices, & l'avantage de vous avoir cité comme le plus parfait modèle d'une heureuse éducation, suppléera amplement à tout ce que je n'ai pu dire sur cette importante matière.

Les premières années de Votre Excellence, ses études, ses voyages, tout parle, tout instruit. La saison des plaisirs fut pour vous celle du travail. Vous sçaviez dès lors entrevoir la véritable Philosophie au milieu des nuages qui l'obscurissoient, & vous frayer un sentier
dans

EPITRE.

dans la carrière d'honneur que votre illustre Père parcouroit avec tant d'éclat.

*Quel spectacle ne donnez-vous pas aujourd'hui à tous ceux qui vous environnent ! les charmes de votre conversation, la douceur de vos manières, la sagesse de vos conseils, la pénétration de votre esprit qui vous rendent l'Epoux chéri d'une Princesse digne de votre Naissance, & de vos Vertus, offrent à l'en-
vi des objets d'admiration. La Pologne, cette Nation si zélée pour la foi, si recommandable par sa valeur, si jalouse de ses privilèges, s'applaudit chaque jour de se voir revivre dans votre propre coeur; elle publie de toutes parts*

EPITRE.

que la généralité de vos talens , & de vos connoissances vous a mérité le titre de Général de la Couronne , & qu'un seigneur aussi grand par son zèle pour son Souverain, & pour sa patrie devoit devenir grand par ses dignités. Ainsi je puis me féliciter en consacrant cet ouvrage à l'honneur de votre Nom, de le consacrer en même tems à la gloire de la Noblesse Polonoise.

Pouvois-je refuser cet hommage à Votre Excellence ? s'il y a quelque chose de bon dans mon livre , il est emprunté de vos paroles & de vos moeurs. Je n'ay peint la générosité, la douceur, l'affabilité que comme vous vous peignez vous.

EPITRE.

vous-même aux yeux des uns & des autres, que vous comblez de politesses & de bienfaits ; je n'ay donné une idée de la vraye Religion, qu'en désignant la piété éclairée qui vous anime ; je n'ay parlé des sciences qu'après vous avoir entendu parler, & avoir porté ma vue sur ces livres & ces tableaux exquis, dont votre Palais est enrichi, & qui sont autant de trophées à la gloire de votre application, & de votre bon goût ; je n'ay enfin instruit la jeunesse, qu'après avoir sçû comme vous daignez instruire vous-même ces aimables fils qui déjà commencent à vous imiter.

EPITRE.

Voire modestie s'allarme, Monseigneur, elle se plaint : mais permettez des éloges qui confondent la dissipation du siècle, l'irréligion des prétendus esprits forts, l'orgueil & la mollesse de la plupart des grands, & qui prouvent enfin, que la véritable Sagesse sera toujours en honneur. Les Louanges sont faites Pour la Vertu, & la Vertu qu'on loue excite bien davantage les hommes à la pratiquer. Je suis avec un vrai respect, de voire Excellence,

MONSEIGNEUR,

*Le très-humble & très-obéissant
serviteur*

Le marquis de CARACCIOLI.

A V E R T I S S E M E N T.

Cet ouvrage doit son existence à l'ennui que me causa le séjour de CAURIE petite ville maritime de la R^e publique de Venise. Après y avoir abordé ce mois d'aout dernier, pour me soustraire à un ouragan, je me vis dénué de toute société, sans autre spectacle que quelques branches de vigne confusément entassées dans une espèce de jardin. Ce fut là que me livrant à mon attrait, j'empruntai une plume telle qu'on peut la trouver chés un paylan, & je traçai sur un mauvais papier les premières lignes de cet ouvrage.

Il y avoit long tems que le dessein en étoit conçu, & que je gémissois dans le secret de mon coeur de voir la plus brillante jeunesse de l'Europe entre les mains d'hommes fâdes & ignorans. Télémaque me sembloit bien propre à former des gouverneurs; mais outre ses 'carts dans l'isle d'Eucaris, je sentoits que la touraure de Roman le rendoit inutile. La vérité travestie en fiction sert de prétexte aux hommes pour ne point pratiquer ce que cette même vérité leur recommande. Ils sont charmés d'en être quittes pour dire simplement, Télémaque est un beau Roman, les con-

AVERTISSEMENT.

seils de Mentor paroissent impraticables ; parceque Mentor paroît sous la forme de Minerve : comme si le langage de la raison, ne devoit pas toujours nous être précieux, de quelque manière qu'on nous le fasse entendre. Mais servons les hommes selon leur gout, abandonnons la fiction au théâtre, & parlons sans figures. Télémaque d'ailleurs ne s'est imaginé que pour l'institution des Souverains, & nous ne voulons écrire que pour l'éducation des seigneurs. Ceux - cy sont en bien plus grand nombre.

Locke a parfaitement écrit sur l'éducation, nous dira-t-on : j'en conviens ; mais Locke s'est beaucoup étendu, & peut-être trop sur les besoins du corps, & sur la manière de le soigner. C'est article qu'on peut traiter dans une vingtaine de pages n'entre point dans mon plan. Il y a trois éducations dit l'auteur de l'esprit des Loix, celle des pères, celle des maîtres, & celle du monde. C'est sur cette dernière que nous voulons nous étendre. Le tems, où l'on choisit les gouverneurs, est le tems où la jeunesse sort des mains des pères, & des précepteurs. Tems critique ! il devient l'écueil des écueils, si un Mentor habile n'en règle utilement l'usage.

Je

AVERTISSEMENT.

Je ne ferai point ici de dissertation sur le titre de *Mentor*. Tout le monde sçait que Mentor fut un des amis d'Homère qui par reconnoissance l'a placé dans l'*Odyssée*, & que l'élégant Fénélon n'a pas moins illustré ce nom, en le ressuscitant dans un ouvrage orné de tout l'agrément des Muses & des Graces. Cette réflexion peut justifier l'Intitulé de ce petit livre que nous donnons sous le titre du *véritable Mentor*. La peinture des deux premiers eut le coloris de la plus belle Fiction, la peinture du notre n'aura d'autre ornement que la Verité.

Je pense bien qu'en donnant cet ouvrage au public, je fais le procès à un grand nombre de gouverneurs; car il y en a bien peu qui suivent ce que nous disons. Ou les uns sont d'une pédanterie insoutenable, ou les autres sont d'une ignorance profonde. Notre intention n'est point de juger, mais d'instruire, c'est à ceux qui conduisent la jeunesse, à s'accuser s'ils n'exercent pas bien cette profession. On devient coupable du crime de leze société lorsqu'on altère, ou lorsqu'on néglige la bonne éducation d'un citoyen du monde, & surtout d'un seigneur qui par son rang peut étendre davantage le bien, ou le mal qu'il fait.

AVERTISSEMENT.

Quintilien s'exprime sur cette matière d'une façon admirable. Le célèbre Rollin qui dans ces derniers tems l'a si bien imité, ne parle pas avec moins d'énergie. Ces deux auteurs connoissoient jusqu'à quel point l'éducation interesse toutes les républiques, ils scavoient que de cette éducation comme d'un germe fécond naissent les vertus, ou les vices, la paix, ou les dissensions.

Peut-être cet ouvrage seroit-il plus travaillé, & plus étendu, s'il eût été composé dans tout autre tems que celui d'un voyage où les interruptions sont si fréquentes ; mais un auteur a de la peine à combattre son atrait. Le mien fut toujours d'écrire le long des routes, d'éviter par ce moyen la dissipation, ou l'ennui des auberges, de datter enfin mes petites productions des differens lieux que j'habite. Ainsi dans Paris j'ébauchai *les caractères de l'Amitié*, dans Sarzane petite ville d'Italie *la Conversation avec soi-même*, dans Rome un discours contre les incredules de nos jours en langue du pays, *Discorso contro li Miscredenti*, & enfin dans Caurlé, comme je l'ay dit, ce livre en question.

Je ne pouvois mieux le finir qu'en Pologne où les grands Seigneurs plus multipliés qu'ailleurs se font gloire de procurer à leurs enfans une heureuse & noble éducation. Ils

ne

AVERTISSEMENT.

ne négligent rien pour trouver ce Mentor, dont nous donnerons l'idée. Un tel soin mérite bien d'être secondé, & c'est uniquement à ce dessein que nous mettons au jour ces réflexions. Si elles n'ont pas l'art de plaire, elles auront du moins l'avantage de s'annoncer comme un monument de notre zèle pour la noblesse Polonoise, qui dans ses études, ainsi que dans ses voyages, s'efforce d'atteindre à la perfection.

Malgré ces observations, nous doutons que cet ouvrage serve beaucoup aux parens, & aux gouverneurs pour lesquels il est fait. Rien ne s'oublie plutôt qu'un livre, & voilà pourquoi une dame de beaucoup d'esprit écrivant un jour à son amie, & lui reprochant son indifférence s'exprimoit ainsi : *vous ne vous souvenez pas plus de moi que d'un livre* ; en effet le style plaît, il entraîne, on parcourt l'ouvrage, on glisse sur chaque page comme sur une glace légère, on arrive à la fin, & il en résulte que sans avoir réfléchi, l'on dit d'un ton décisif ; je ne pense pas comme l'Auteur. Et le pauvre Auteur cependant a médité des années entières sur ce qu'il a dit, & celui qui le condamne ne s'en est jamais occupé, ni ne veut s'en occuper ; car le livre disparoit, & va s'égarer pour toujours. Tel est l'accueil qu'on fait aux livres ; n'importe

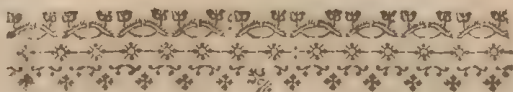
AVERTISSEMENT.

te écrivons toujours; n'y eut-il qu'une personne qui profitât de nos remarques, nous n'aurions pas perdu notre tems.

Le fameux Duguët publia son institution d'un Prince, quoiqu'il prévît bien le peu de succès que ce livre produiroit. Je n'ay garde de comparer mes foibles observations à cet ouvrage admirable, mais après un tel exemple, je crois que l'incertitude du succès ne doit pas m'empêcher de le mettre au jour. J'ai du moins le desir d'être utile, & la satisfaction de travailler; satisfaction que je préfère à tout plaisir, & qui me fait souvent dire; *l'Eternité sera assez longue pour nous reposer.*

On ne sera peut-être pas fâché de trouver à la fin de ce livre un petit article sur les voyages, & sur les annotations qu'on doit faire dans les principales villes de l'Europe. Cét article n'entre dans le détail ni des églises, ni des palais, parcequ'une multitude de brochures dont chacune peut valoir tout au plus cinq sols, a suffisamment détaillé ces sortes de choses.





LE

VÉRITABLE MENTOR.

IL est si difficile de trouver parmi les hommes un véritable Mentor, que Mr. de Fénelon lui-même crût devoir recourir aux divinités, pour donner un guide à son Télémaque. Il seroit réellement à souhaiter que chaque gouverneur eût en partage les vertus qu'on prête à Minerve. La jeunesse comme la portion la plus intéressante des Etats exige tous nos soins & toute notre application. Chaque jeune homme forme en soi une république, disons mieux, un monde, où il faut employer différentes manières de gouverner, tantôt le despotisme, & tantôt la monarchie.

Comment trouver des sages assés versés dans cét art ? on ne parle que de politique pour conduire, & pour enrichir les royaumes. chacun du coin de son feu se croit en droit d'arranger tous les Potentats. L'un dispose des armées, l'autre donne des leçons aux Ministres, & toute cette belle politique
vient

vient échouer, dèsqu'il s'agit seulement de moriger un jeune homme. Tant il est vrai que les passions qui agitent son coeur, que les nuages qui l'enveloppent sont difficiles à dissiper. Ce seroit vraiment une découverte, que celle d'un tel coeur ; mais si la chose est presque impossible, un Mentor doit au moins descendre dans le sien propre. Là il se retrouvera tel qu'il étoit dans ses premières années, là il sentira le mobile qui le faisoit agir alors. Se connoître bien soi-même ; c'est connoître les autres. Notre jeunesse n'est en quelque sorte, qu'une répétition de celle de nos pères. Mémes goûts, mêmes sensations, mêmes fantaisies. Toute la différence ne consiste que dans l'ardeur plus ou moins vive avec laquelle on suit ses penchans.

Si les hommes renaissent une fois, sans doute ils profiteroient des écarts de leur première vie, pour tenir une conduite plus réglée ; mais malheureusement le tems qui nous emporte, nous laisse à peine le loisir de réfléchir. Nous suivons la carrière, ou plutôt son tourbillon, souvent jusqu'au tombeau ; sans nous appercevoir, que nous avons vécu. Alors une vie toute en desordre se présente confusément à notre esprit, nous poussons un soupir, & nous fermions l'oeil pour
ren

ne le plus r'ouvrir. Tel est le sort de ceux qui n'ont point écouté de guides éclairés, & qui n'ont entendu que le cri de leurs passions. Malheureux cri ! il nous enchante, & nous conduit au précipice.

A peine avons-nous sept ans qu'une petite volonté déjà inclinée vers le mal commence à percer, qu'un intellect déjà esclavage de la frivolité ne contemple que des bagatelles. alors tout nous étonne ; tout, excepté la raison, paroît admirable à nos yeux. Le plaisir nous semble charmant, la vertu farouche, la pauvreté hideuse, l'opulence digne d'envie. Il n'y a point d'enfant qui ne soit prêt à vendre son droit d'ainesse, pour un colifichet, ou pour une dragée ; point d'enfant qui ne pleure pour avoir un bel habit. Tous les caprices, tous les goûts différens, toutes les opiniâtretés sont les premiers tiraillemens dont la concupiscence se sert pour appesantir vers la terre une ame supérieure aux astres. Quel sera le sort de l'enfance au milieu de ce desordre ? de s'égarer si une lumière proportionnée à sa foible vue, ne vient l'éclairer. C'est à l'aide de cette lueur que nous commençons à mettre un pas l'un devant l'autre, & à suivre tout doucement le petit sentier que la providence trace à chacun de nous. Oui, sans les précautions de nos

B

parents,

parens, sans leurs leçons nous ne marcherions qu'à tâtons; mais notre premier âge s'écoule sous leurs yeux jusqu'au moment où s'annoncée notre jeunesse.

Quelle façon que cette jeunesse! qui pourra nous en tracer le tableau! ici elle se présente avec le plus charmant coloris, & toutes les graces de la naïveté, là elle s'enveloppe de vices & de dissimulations. Ici, c'est un visage épanoui, qui tel qu'une fleur du matin brille dans toute sa fraîcheur. Là, c'est un air mutin & colère, qui éclate sur le front, & dans les yeux. Ici c'est une vigueur qui s'accroît chaque jour, qui résiste aux intempéries de l'air, & des saisons, qui ne redoute enfin ni les veilles, ni les travaux; là c'est une nonchalance qui laisse prendre au corps toutes sortes de mauvais plis, une succession de maladies feintes & réelles qui empêche l'esprit de s'appliquer. La mémoire retient-elle alors dans un instant les termes les plus barbares, & les choses les plus difficiles? une indifférence entière à l'égard des sciences empêche ces progrès; l'imagination comme un feu d'artifice s'élève & s'étend-elle de toutes parts? une légèreté plus agile que le vent même ne laisse entrevoir que de la fumée.

Tel est le contraste qui se rencontre chez la plupart des jeunes gens. Aussi faut-il tout l'art

l'art possible pour connoître un jeune homme, & pour le définir. Vous voulez le peindre, vous croyez avoir exprimé ses traits : vous vous trompez, il vous a échappé. Ce n'est plus lui. Il y a quatre choses, dit le sage, qu'il est difficile de suivre ; le vol de l'aigle qui fend la nue, la rapidité du navire qui traverse les mers, les sinuosités du serpent qui se replie, & les voyes de la jeunesse. En effet toujours inquiète & toujours en mouvement, elle ne se trouve jamais bien que là où elle n'est pas. C'est un vif argent, qu'on ne peut fixer, un vin nouveau qui fermente dans toute sa force, un caméléon qui prend toutes sortes de figures.

Belles années ! années, qui ne revenez jamais, faut-il donc que vous vous écouliez ainsi dans l'ignorance de nous-mêmes, dans l'éloignement de nos devoirs, dans le trouble, & dans l'agitation ? faut-il que ces momens qui seroient pour nous des semences de gloire & de bonheur, soient presque toujours flétris par quelques desordres ! oui la providence l'a permis pour humilier l'homme, pour lui faire sentir la foiblesse de sa raison & la caducité d'un corps, qui commençait hier, qui aujourd'hui s'accroît, & qui demain n'est plus. nous passons successivement, mais presque imperceptiblement comme dans trois

zones différentes; la torride est notre adolescence, la tempérée l'âge viril, la glaciale enfin notre vieillesse, puisqu'alors toutes nos passions s'amortissent, & toutes notre imagination s'éteint.

Quel plaisir ne feroit-ce pas de voir un jeune homme guidé par la raison exercer noblement ses aimables facultés, de le voir rechercher le vrai bien au milieu de tant d'êtres épars çà & là! car le jeune âge est la saison, où on lève, pour ainsi dire, l'écorce de chaque objet afin d'en examiner les propriétés. Nous faisons envers la nature, ce qu'elle a fait à notre égard. Elle ne nous a pas formé tout-à-coup, mais peu à peu tantôt en développant nos membres, & tantôt en y répandant des sucs. Ainsi nous n'apercevons cette nature que successivement.

Ces premières découvertes nous charmeraient sans doute, & nous appliqueroient beaucoup; si les malheureuses passions, qui commencent à frémir, ne se répandoient autour de nous avec fureur. Elles nous investissent alors de manière à défigurer étrangement notre jeunesse. Voulons-nous n'en plus douter? rétrogradons vers l'âge de quinze & vingt ans. Qu'étions-nous alors? un petit monde de passions & de préjugés, un assemblage de contradictions & d'erreurs. nous

ne

ne pouvions supporter nos maitres, nous évitions nos parens, nous ne soupirions qu'après une liberté qu'on peut définir un libertinage. L'étude nous sembloit un poids accablant. L'ignorance faisoit nos délices, il n'étoit de moment cher à nos yeux, que l'instant où nous trompions la vigilance d'un surveillant. Le domestique commode devenoit notre plus fidèle ami. Nous préférions sa compagnie à toute autre, ravis d'escamoter, si l'on peut parler ainsi, la connoissance de certaines parties à un père, à un gouverneur.

Plût au ciel que ce portrait ne subsistât que dans notre imagination, & que notre plume en peignant les desordres de la jeunesse, allât plus loin que ces desordres mêmes. Mais hélas ! cette foible peinture n'est pour ainsi dire, qu'une idée de ce que font les jeunes gens. Toutes leurs pensées ne roulent-elles pas sur les moyens de surprendre & de tromper ? ils ouvrent un livre par exemple, où ils lisent le portrait de la vertu, & en même tems ils ébauchent au dedans d'eux mêmes le tableau du vice. Leurs oreilles écoutent un discours de morale, & leur coeur s'y ferme tout entier. Aussi chacun de nous doit-il dire à dieu dans l'amertume de son ame : *delicta juventutis meae, & ignorantias meas ne memineris.*

C'est au milieu de ces violences ,
de

de ces caprices, que nous présentons
le véritable Mentor, qui doit conduire
 un jeune homme. Il me semble que je le vois
 dans cette critique position. Il commence
 par observer, & il se tient d'homme en vedet-
 te; de l'observation il passe à la tolérance,
 de la tolérance aux réprimandes, & des ré-
 primandes enfin aux punitions, lorsque la
 circonstance les rend absolument nécessaires.
 Rien ne rebute plus un élève, que de s'an-
 noncer à lui sous un air austère & morose.
 Bien des Gouverneurs faute de dérider leur
 front dans une première entrevue, s'inter-
 disent une confiance qu'on ne sauroit trop
 ménager. La douceur nous rend du moins
 admirateurs de ceux dont nous n'avons point
 encore le courage de devenir imitateurs.
 La jeunesse est comme une toile fine & dé-
 licate, où l'on doit tracer une magnifique
 broderie, & tantot insérer l'or, & tantot la
 soye. Mais cela exige beaucoup de précau-
 tion. L'aiguille est-elle trop grosse, le fil n'est-
 il pas bien ourdi; la toile se déchire, la bro-
 derie se hérissé, & ne laisse entrevoir que des
 inégalités, & des noeuds. Ainsi le véritable
 Mentor s'insinue avant que de reprendre.
 Il examine d'abord, si la plante qu'on lui con-
 fie sera tardive, ou précoce, si elle a pris ra-
 cine dans un bon terroir, c'est à dire si elle
 fort

sort de dignes parens ; car il faut convenir que l'éducation d'un jeune homme issu de parens vertueux, est beaucoup plus facile. L'ouvrage est déjà comme à demi fait. Tout concourt alors au bien du pupille. Le Gouverneur ne fait que suivre en quelque manière un plan tracé. Quel malheur digne de nos larmes, de voir un enfant arrêté dans le sentier de la vertu, par des parens mêmes qui le refusent aux bonnes intentions d'un sage Mentor !

Combien ne trouve-t-on pas de parens de cette espèce, qui à force de flatter les passions de leurs fils & de leur tout accorder, finissent enfin par les rendre ce qu'ils sont eux-mêmes ; de là ces générations de seigneurs vraiment indignes de l'être, qui se multiplient dans chaque pays, & qui n'y paroissent que pour en devenir les fléaux, ou du moins que pour y végéter.

Mais laissons les scandales, & tournons les yeux du côté des vertus. Supposons donc que le véritable Mentor entre dans une maison parfaitement réglée, & qu'il y reçoit comme un dépôt sacré l'enfant qu'on lui confie. Ses premiers regards n'ont rien que de gracieux, & de doux. Il commence par ramper à terre afin de se proportioner à son pupille, de connoître ses habitudes & ses

gouts. D'abord il ne le gêne point, il le voit venir, & laisse à son coeur un certain essor qui fait juger de ce que ce coeur recherche & chérit.

C'est un spectacle digne d'être représenté que ces premiers instans. On apperçoit un jeune homme timide & rusé, qui se tient sur la reserve, qui employe ses yeux agiles, & toutes les petites facultés pour découvrir l'endroit foible de son Gouverneur, & pour s'en prévaloir dans l'occasion. Aussi le Mentor habile n'a-t'il soin de ne viser qu'à l'estime. Ce doit être son but. La crainte nous rend odieux, l'amitié familiers, mais l'estime tient un milieu capable d'opérer le bien avec succès. L'amitié d'un seigneur qu'on élève ne doit être que le terme, & la récompense de l'éducation. Il faut la réserver à ce moment où le pupille plus en état de juger, connoit tout ce qu'il doit à son guide, & devient plein de reconnoissance. L'amitié des jeunes gens encore sous la discipline ne dure que peu de jours, elle se perd ou à la moindre réprimande qu'on leur fait, ou par la seule inconstance de leur volonté. La plus légère correction détruit tout à coup dans leur coeur des sentimens d'affection qu'on cultivoit depuis plusieurs mois, mais elle ne sçauroit rien prendre sur les sentimens d'estime. On ne la peut
jamais

jamais mieux mériter, que par une conduite soutenue. Un enfant de quelque caractère qu'on le suppose a peine à se défendre contre l'exemple d'un Mentor toujours uniforme. Cette uniformité d'ailleurs accoutume de bonne heure un jeune seigneur, à se faire un caractère égal, & ce n'est pas une petite victoire surtout chez les grands qui pour l'ordinaire deviennent capricieux presque en naissant. Soit routine de famille, soit idée d'une fausse grandeur, ils ne regardent pas aujourd'hui la personne qu'ils encensoient hier. Ils affectent même de ne pas se ressouvenir de certains qu'ils n'ont pu certainement oublier, & de faire en conséquence mille fois les mêmes questions.

On peut dire enfin au sujet de la manière dont le véritable Mentor s'annonce, qu'il paroît comme sous la forme de ces quatre animaux Symboliques qui figurent les Evangélistes ; d'abord en homme pour s'accommoder aux foiblesses de son pupille, & pour supporter ses défauts, en boeuf pour souffrir le poids de la chaleur & du jour, les fatigues & les contradictions, en lion pour exterminer les vices, & enfin en aigle pour élever les pensées & les affections au dessus du vulgaire.

Mais quel Mentor aura ces qualités ? le véritable : & non ces mercenaires qui n'estiment une éducation que par rapport au profit qu'ils en retirent, qui de concert avec leurs élèves mêmes, & peut-être encore plus écoliers qu'eux, travaillent à surprendre la bonne foi des parens, qui enfin n'ont d'autre occupation dans les maisons où ils se trouvent que de tout voir, & de tout rapporter. Le parfait Gouverneur étranger à tout ce qui n'entre point dans sa profession, se renferme en lui-même, & ne se mêle absolument que de son emploi. Eh quel emploi ! ici il faut devenir enfant une seconde fois, là il faut parler en maître. Ici il faut louer avec discrétion, là il faut blâmer avec prudence, tantôt relever une faute, & tantôt la dissimuler. Tout dépend de sçavoir bien s'accommoder aux tems, & aux circonstances. Mais telles qu'elles soient un Mentor doit toujours être en état d'arrêter les ris, & les saillies de celui qu'il dirige. On ne voit que trop de jeunes seigneurs passer les bornes des récréations qu'on leur accorde, parceque le Gouverneur n'est plus maître de suspendre la dissipation, cèt inconvénient naît des commencemens où l'on néglige souvent de se faire obéir. Il est alors très difficile de reprendre un certain air d'empire, & de conduire les jeunes gens à son gré.

Je

Je ſçais que l'indépendance d'un ſeigneur, & que ſes mauvaiſes manières à l'égard d'un Gouverneur proviennent ſouvent de ce que ce Gouverneur n'eſt point homme de condition. Quel reſpect peut avoir un pupille pour un Mentor que des parcs mépriſent, qu'ils ne regardent que comme une perſonne à gages, & peut-être comme un honnête valet de chambre? auſſi ſeroit-il à ſouhaiter que la nobleſſe fut toujours confiée à la nobleſſe, ſurtout lorsqu'il s'agit de connoître le monde, & de le fréquenter. Sans doute la vertu n'eſt point attachée à la naiſſance, ſans doute la naiſſance eſt l'eſſet du hazard, mais cette même naiſſance procure ordinairement une heureuſe éducation qui élève l'ame, & qui annoblit le cœur, & qui met en état de donner des leçons de ſçavoir vivre. Rarement, on voit ſortir d'une boutique, ou d'un magasin un homme enrichi de beaux ſentimens, & familiarisé avec la délicateſſe qu'ils inſpirent. Il y a un ton de qualité, un ton de bonne compagnie qu'on ne peut acquerir que dans le centre de la nobleſſe. Que penſer maintenant de ce tas d'aventuriers qui ſe répandent de toutes parts, & qui enfin à force de ſoupleſſes & de ſupercheries, viennent à bout d'obtenir la conduite des ſeigneurs. Comme on ne ſçait d'où ils ſont, ni ce qu'ils ſont.

sont, on les méprise, & l'on se sert d'eux comme d'un mal nécessaire. Le véritable Mentor ne se fait point recevoir sans se faire connoître. Il veut être estimé, & que cette estime soit fondée sur des témoignages honorables qui l'annoncent. Il se laisse même rechercher, & ne se détermine à accepter la qualité de Mentor, qu'après avoir scû le bien qu'il peut faire. autrement c'est mettre les seigneurs à l'enchère, ou se livrer au premier qui se présente. Tout doit se passer entre les parens, & les Gouverneurs sur un ton de confiance & de politesse ; eh ! comment cela peut-il arriver, si les uns & les autres ne se connoissent pas, ni ne travaillent à se connoître ?

Ne nous étonnons plus que le poste de Gouverneur soit avili, que cette place qui devoit être une des premières dans la société, semble aujourd'hui n'interresser personne. Les pères & les Gouverneurs eux-mêmes l'ont voulu. Ceux-cy en ne se donnant pas la peine de se faire valoir, ceux-là en ne considérant que le plus, ou le moins d'argent qu'il en coûte pour acquérir un Mentor. O Temps ! ô mœurs ! on est prodigue en dépenses superflues, on achète à prix d'or une statue qui plait, on paye un musicien au de là même de ses talens, & de ses esperances, on se donne tous les soins pour se procurer un
chien

chien de chasse qui soit bien dressé, & on marchande, on épargne, on lésine, désqu'il s'agit de donner un guide à des enfans, un guide dont dépend leur honneur, & souvent même leur salut éternel.

Ah! si l'on réfléchissoit sur le bien que peut opérer *le véritable Mentor*, on le chercheroit comme l'homme de Diogène la lanterne à la main, on le recevrait comme un présent même du ciel, on l'écouterait comme l'oracle qui doit instruire & guider. Quel exemple les plus fameux héros, ne nous ont-ils pas laissé à ce sujet. Je parle des Romains. Photin ce philosophe si dégagé de la matière, qu'il souffroit avec peine son ame logée dans un misérable corps, paroît-il au milieu d'eux? chacun le recherche, chacun veut le connoître, & lui confier l'éducation de ses fils. Les pères prêts de mourir recommandent dans leurs testamens que Photin sera le Gouverneur de leurs enfans. Ils pensent que cet avantage est le bien le plus précieux, qu'ils puissent leur laisser. C'est ainsi qu'agissoit ce peuple si souvent loué, & si digne de l'être. Il n'estimoit l'agriculture, comme nous le rapporte un de leurs auteurs, qu'autant qu'elle étoit une image de la culture des esprits. Effectivement on apperçoit entre ces deux exercices une relation admirable. Le jardinier

nier voit croître sous ses yeux des herbes & des fleurs, le Gouverneur voit éclorre des talens & des vertus. Le jardinier élague des branches, le Gouverneur retranche des vices. Le jardinier cueille les fruits qu'il a planté, & les savoure, le Gouverneur participe à la gloire de son élève & la fait paroître en public. Ainsi les instructions passent dans le coeur d'un pupille, elles s'y échauffent, elles s'y germent, & produisent dans leur tems.

Le véritable Mentor connoit le prix de ses avantages, & il les fait valoir. Soutenant toujours son caractère, il apprend à ceux qui seroient tentés de le mépriser, combien l'homme de bonne conduite & l'homme à talens, est préférable à tout autre, surtout dans un siècle où il faut voir un millier d'infâmes avant de trouver une sage. Il fait naître l'estime convenable envers une personne qui se sacrifie toute entière au bien de la jeunesse. Sénèque disoit autrefois à un jeune disciple qu'il excitoit à la reconnoissance : souvenez-vous que vous vous devés tout entier à celui qui vous a rendu tel que vous êtes : *te totum debes, cui te talem esse debes.*

la vie nous est commune avec les animaux, & si nous n'avions que l'avantage de vivre, nous ne mériterions certainement aucun égard; mais la seconde vie qui nous

arra-

arrache aux sens & à la matière, la seconde vie qui adoucit notre caractère, qui police nos mœurs, qui nous rend enfin hommes de société, est un bienfait si précieux qu'on ne sçauroit trop le priser, & le reconnoître. Dépouillons pour un moment tous les grands personnages de leurs Gouverneurs, ôtons à Trajan, à Marc Aurele, à Antonin, ceux qui les ont élevé : qu'auroient été ces empereurs ? ou des tyrans, ou des hommes inutiles uniquement propres à chasser, & à dormir. Les empires fondés, les loix en vigueur, les mœurs civilisées, la science en honneur furent les fruits d'une heureuse éducation. C'est à elle que nous devons ces Rois chéris de dieu, & de leurs peuples ; c'est à elle qu'il faut attribuer ces exemples de vertu, ces ouvrages excellents que nous ne cessons d'admirer. Socrate avouoit lui-même son penchant pour les vices les plus honteux, & il convenoit n'en avoir triomphé qu'à l'aide des bons préceptes qu'on lui avoit donné. Nous ne sçaurions jeter un regard sans frémir sur ces peuples où l'éducation n'a point encore pénétré. Ils paroissent ne différer des animaux les plus féroces, que par la forme de leurs corps.

Le plus grand malheur qui pût donc arriver à la jeunesse, ce seroit de rester entre les
mains

maines de pères ignorans, & derèglés, de vivre concentrée dans ces châteaux où l'on ne scait que boire & jouer. Elle se verroit alors au milieu du desordre, & elle se prépareroit au plus affreux avenir. Un sage Mentor qui auroit ces obstacles à vaincre, détourneroit adroitement la vue de son élève, sans alterer en rien la vénération, & l'attachement toujours dûs à un père. Il scauroit maintenir la soumission d'une part & de l'autre conserver l'innocence. Il l'engageroit à imiter les deux fils de Noé qui surent ménager l'honneur de leur père & leur propre réputation en s'abstenant de le regarder. Ainsi dans le sein de la contagion même, il en préserve son disciple.

Je ne veux point ici prétendre qu'on guérira radicalement chez les jeunes seigneurs les vices de nation. Laissez, dit l'auteur de l'esprit des loix, faire les choses frivoles sérieusement, & gayement les choses sérieuses à ceux qui ont cette coutume. En effet vouloir par exemple inspirer certaines gentilleses françoises à un Anglois, & le sérieux des Anglois à un François: c'est vouloir marcher contre le fil de la rivière, & de quoi préparer à rire à quiconque verroit de telles métamorphoses. Le climat influe non sur notre Religion, comme a osé l'avancer le même

au-

l'auteur de l'esprit des loix, mais sur nos mœurs de manière que le vrai Mentor y fait attention. Il ne manque point de proportionner ses avis aux génies qu'il cultive, & aux pays qu'il habite. Ainsi il gagne les François par l'enjouement, il conduit les Anglois par le point d'honneur, les Italiens par souplesse, il en impose aux Allemands par un ton d'autorité, il emploie à l'égard des Polonois la politesse & la fermeté, envers les Espagnols une noble fierté.

il ne s'agit ici comme on le peut voir, que des différentes façons de plier les caractères, façons qui varient selon les circonstances, & les lieux ; car quant aux grandes maximes de l'éducation, partout elles sont les mêmes. Partout on doit beaucoup s'observer devant la jeunesse : *maxima puero debetur reverentia* : partout c'est un vice énorme de scandaliser le plus petit enfant, partout la circonspection doit se trouver sur les lèvres d'un Mentor. Jamais on ne l'entendra dire la moindre parole équivoque, jamais on ne le verra applaudir à ces prétendus bons mots qui altèrent la pudeur, & que St. Jérôme appelle les signes d'une chasteté mourante. un Gouverneur toujours attentif à écarter ce qui peut tant soit peu blesser cette vertu, la peint sur son visage, dans ses paroles, & dans tout son maintien.

tien. Ses regards suivent toujours les démarches de son pupille, & savent démêler tous ceux qui l'environnent; car il faut l'avouer; si les jeunes seigneurs se corrompent malheureusement de bonne heure, si leur vertu se flétrit presque en naissant; les domestiques qui les suivent partout en sont presque toujours cause. Un laquais n'est qu'un laquais aux yeux du public, mais aux yeux d'un jeune homme qui n'a point encore de confident, & qui en cherche pour mettre à l'aise ses passions naissantes, un laquais paroît un personnage Important, un personnage digne enfin de devenir ami. On est sûr de trouver des âmes vénales chez ces sortes de gens. la jeunesse le sent bien, & elle en profite. Que fait le vrai Mentor pour prévenir ces abus; il exige des parens avant toute condition le droit des licentier, & de prendre à son gré les domestiques qu'il juge à propos. Il n'en place autour de son pupille, que ceux dont il s'est assuré soit par lui-même, soit par le témoignage de personnes dignes de foi. Il veut avoir la confiance de ces sortes de gens, sans cependant les accoutumer à une basse flatterie; car un vice aussi odieux n'est pas tolérable même dans un domestique; un jeune homme d'ailleurs qui s'en appercevroit, se regarderoit comme au milieu d'une in-

qui.

quisition dont il chercheroit perpétuellement à se débarrasser ; & un domestique pour faire sa cour aux dépens de son maître droit souvent ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas. L'habileté consiste à trouver des serviteurs fidèles, & non des espions, des serviteurs amis de la vertu, & non de leurs intérêts. On peut aussi travailler à les former sur ce plan, & quelquefois on y réussit.

Toutes ces précautions dont nous venons de parler, & qui sont nécessaires pour maintenir la bienséance, & conserver la pudeur, ne doivent point dégénérer dans des craintes paniques, & dans des soupçons ridicules. Je m'explique : une trop grande défiance à l'égard de la conduite d'un évertuveille souvent les Passions des jeunes gens, & leur donne à penser à des objets dont ils n'avoient point d'idée. Il faut veiller, mais sans faire appercevoir que l'on veille. A force de parler de ce qui blesse la pudeur, on risqueroit souvent d'exciter des desirs qui lui seroient contraires.

Loin d'ici ces pédans qui toujours inquiète, & toujours inquiétans veulent trouver du mal dans les actions les plus simples, & ne manquent jamais d'interpréter en mauvaise part le moindre signe, & la moindre parole. Le vrai Mentor aime bien mieux juger

favorablement, que de se scandaliser sans raison; il aime bien mieux s'occuper de la présence de dieu, que de celle du malin esprit qu'un cagot visionnaire croit entrevoir de toutes parts.

Le grand point est de trouver un Mentor plein d'une piété éclairée qui sache démêler le vrai du faux; & tel est celui que nous peignons. Sans la piété les bonnes mœurs sont équivoques, & la probité même douteuse. On ne confie point une bourse d'or à un homme qui n'a point de Religion, on ne s'avise point de le nommer exécuteur testamentaire; c'est la conséquence de ce que nous venons d'avancer, & c'est la condamnation de ces parens assés téméraires, ou plutôt insensés, pour remettre leurs fils entre les mains d'un incrédule. Nous l'avons dit, & nous le répétons. La Religion est l'ame de la probité, & la mère des bonnes mœurs. Un homme sans Religion peut avoir très-certainement les mœurs corrompues; mais un homme plein de Religion les aura infailliblement pures, & réglées. Voici la différence; elle est palpable, & ne permet pas d'hésiter un instant sur le choix d'un Mentor aussi pieux que sçavant.

Qu'elle consolation pour des parens de pouvoir se dire à eux-mêmes! notre fils a un
ange

Ange tutelaire avec lui qui le tient dans la garde de dieu, qui lui apprend à devenir bon citoyen, bon ami, à regarder ce monde comme une figure qui passe, à aimer le travail comme un devoir imposé à tous les enfans d'Adam, à acquérir enfin un trésor de vertus. Plus de doutes alors sur les démarches d'un enfant, plus d'incertitudes sur ses progrès, plus de craintes sur sa santé. On sçait que le Mentor ne le perd point de vue, qu'il agit par conscience, & non par intérêt, qu'il se croit responsable à dieu même de l'éducation qu'on lui a confiée. Aussi un père tel qu'il soit n'eut-il en vie que son repos, & son honneur, ne sçauroit-il trop s'informer de la Religion d'un Mentor. Mais de quelle Religion? de la Catholique sans doute, puisque toutes les autres sectes n'étant que des mensonges, & se croyant indépendentes d'un culte extérieur, détruisent la ressource des bons exemples. Je désie un jeune homme de pouvoir jamais s'édifier de la piété d'un Calviniste qui concentre toute sa Religion dans son coeur, & qui passe souvent des années entieres, sans en laisser entrevoir aucunes traces.

Ah ! si la vraie Religion entre bien dans le coeur d'un élève, il croitra à l'ombre de la vertu, & seul avec lui-même comme avec ses

peres, & ses maitre il fera le mal, & fera le bien. Quel soulagement alors pour le Mentor au milieu des inquiétudes inséparables de son emploi ! il sçait que son pupille n'agit qu'en vûe de Dieu, & qu'il appréhende d'encourir la disgrâce, plus que celle de tous les hommes ensemble.

Puissante Religion ! il n'y a que vous qui ayez droit d'operer de tels miracles. Vous seule adoucissez aussitôt un caractère farouche, vous seule réglez les desirs, vous seule changez les passions en vertus. Tous les plus beaux préceptes sans vous ne sont que des orgueilleux, ou des hypocrites. Emparez-vous donc de tous les cœurs, & nous verrons se renouveler la face de la terre. Nous verrons les peres donner de bons exemples, & les enfans dociles à les suivre.

Il ne faut pas confondre la Religion que nous implorons avec le cagotisme, & la superstition. Une dévotion malentendue ne fait que retrécir l'esprit, & remplir la tête de caprices ; c'est sur quoi le véritable Mentor a bien soin d'insister, d'autant mieux que les grands qui se convertissent deviennent ordinairement dévots, plutôt que pieux. J'entens par dévots, ainsi que l'entendoit Mr. Fléchier ce digne Evêque qui nous a tracé leurs caractères, des gens à minuties, indulgens pour eux

eux-mêmes, & leveres pour les autres, des gens qui se scandalisent de tout, qui sont plus attaches à de petites pratiques de Religion qu'ils imaginent, que celles qui sont prescrites par l'Eglise; qui sans s'embarasser si un aumônier peut tous les jours monter à l'autel, l'obligent à célébrer tous les jours, qui aiment à être entendu lorsqu'ils prient, à être vû lorsqu'ils jeûnent, qui établissent à cet effet des heures d'oraison, & des jours d'abstinence, & qui par de telles singularités affichent leurs palais, & s'affichent eux-mêmes pour dévots. La Religion plus simple n'observe à l'exterieur que ce qu'ordonne l'Eglise, confiant le reste à dieu seul qui recommande & de prier en secret, & de faire l'aumône en secret. Que de personnes travestissent tous les jours une Religion si belle & si pure, en detruisent l'ame, & n'en conservent que l'écorce. Ils se font scrupule d'omettre un jeûne de dévotion, & ils ne travaillent ni à payer leur dettes, ni à faire instruire dans la piété leurs propres serviteurs, quoique St. Paul dise formellement, que quiconque n'a pas soin de ses domestiques est pire qu'un infidele. n'est-ce pas avoir peur d'avaler un mouche-ron, & avaler un chameau?

Ce sont ces grimaces qui diminuent le respect qu'on doit avoir pour la Religion, com-

me si la Religion elle-même ne gémissoit pas de telles superstitions ; le sage Mentor ne cesse de le faire sentir, rendant la piété respectable. Il la peint aux yeux de son élève, comme le spectacle le plus digne d'admiration, comme l'ouvrage en un mot de la divinité même. Le Christianisme inculqué dans un jeune coeur prend racine, & se fortifie. On a vû des hommes s'arracher eux-mêmes au libertinage, & sortir enfin du précipice qu'ils s'étoient creusé par le bonheur qu'ils ont eu de se rappeler les sentimens chrétiens qu'on leur avoit inspiré. Ainsi les parens, & les gouverneurs ne scauroient-ils trop apprendre la Religion par principes aux jeunes gens, car la vraie Religion ne craint que d'être ignorée.

Ce que nous pouvons ajouter ici à cette occasion, c'est qu'un mot à reflexion placée à propos sur la Religion saisit souvent l'ame d'un disciple mieux que tous les sermons. Survient-il par exemple la mort inopinée d'un grand, le Mentor en prend occasion pour faire sentir le vuide des biens, & des honneurs. Une guerre s'allume-t-elle au milieu des royaumes, il peint les hommes comme des instrumens des vengeances célestes. Il saisit la fin d'un spectacle, d'un jeu, & dans cet instant il dit une parole sur la rapidité des plaisirs,

sirs, & sur leur néant. De telles remarques percent comme un trait. Il y aussi des moyens qu'on peut employer pour rendre la Religion interressante aux jeunes gens. J'en citerai un exemple qu'on peut appeler un pieux stratagème: Il m'a paru digne d'admiration.

Une dame aussi célèbre par sa naissance que par sa vertu, voulant inspirer à son fils un grand respect pour la parole de dieu, s'y prit de la sorte: elle fit orner un oratoire au dedans de sa maison. L'or & la pourpre y brilloient de toutes parts. Au milieu étoit un *pré-dieu* magnifiquement décoré, sur lequel on avoit mis le nouveau testament. Une balustrade fermoit l'entrée du lieu, & on ne pouvoit qu'à certains jours, où le jeune seigneur après s'être prosterné s'approchoit enfin du saint Evangile, en lisoit pauléement trois versets, baisoit le livre, & se retiroit. Il ne lui étoit permis d'avoir cet avantage, que lorsqu'il avoit bien rempli ses devoirs. On lui faisoit envisager le bonheur de pouvoir lire la parole de dieu, comme le plus grand, dont il pût jouir, & la peine d'en être privé comme un vrai malheur, l'appareil de ce sanctuaire, la difficulté d'y pénétrer, le respect avec lequel il falloit lire l'écriture sainte avoient rempli cet enfant d'une telle vénération pour
le

Testament de J. C. qu'il l'a conservé toute sa vie. Jamais il n'a ouvert qu'avec une sainte frayeur ce livre divin qui contient les vérités éternelles. Qu'il seroit à souhaiter que ces sentimens passassent dans le coeur des jeunes gens, eux qui ne lisent jamais le nouveau Testament que comme un livre ordinaire, sans respect, & sans préparation.

C'est au véritable Mentor qu'il appartient de représenter à son élève la profondeur, la sublimité, & en même tems la simplicité de l'Ecriture sainte. C'est là qu'il puise les exemples de patience, de fermeté, de douceur ; afin de les imiter, & de les faire ensuite imiter. C'est là qu'il lit ses propres devoirs, & ceux de son pupille. il reconnoit alors que sa fonction ne doit point différer de l'ange Raphaël même conducteur du jeune Tobie.

Après avoir ébauché la Religion dans le coeur d'un jeune homme, on lui apprend à considérer son ame, & à faire un digne usage de ses facultés. C'est de cette ame que naissent les connoissances, les desirs, les affections. C'est dans cette ame que se forment les projets, que s'arrangent les combinaisons, que combattent les pensées ; c'est pour cette ame que nous devons employer les veilles & travaux. Quiconque n'a point cet objet en vue, se ravale jusqu'à la condition des bêtes.

com-

comme elles il ne sçait ni son principe, ni sa fin. Inspirons donc de bonne heure à la jeunesse l'envie de se connoître, & faisons lui voir toutes les ressources qu'on trouve en soi-même. C'est le devoir du véritable Mentor. Il apprend à son élève à tirer de son propre fond une multitude de productions sages & utiles. Bientôt l'élève commence à se respecter, & à se considérer comme l'image de la divinité même; bientôt il se multiplie, pour ainsi dire, en répandant sur toutes les sciences, les facultés dont il est capable.

Loin d'ici ces gouverneurs imbécilles, qui ne savent d'autre moyen d'élever les sentimens d'un pupille, que de lui rappeler sans cesse sa naissance. Sans doute cette perspective doit se représenter quelquefois, mais qu'est-elle en comparaison de la vaste carrière que nous offre un ame toute spirituelle, & par conséquent immortelle. C'est à cette speculation sublime, que le sage Mentor applique souvent son disciple. Eh! quels fruits n'en tire-t-il pas ?

Je sçais, que ces fruits paroîtront imaginaires à la plupart des hommes. Je sçais, que parler de l'ame aujourd'hui, c'est comme si l'on parloit d'une chimère; je sçais, qu'on ne s'attache qu'aux objets extérieurs, & qu'on s'embarasse peu de la lumière intérieure qui
nous

nous les fait connoître. Cependant négligeons-nous pour cette raison de remonter à la source de nos raisonnemens & de nos réflexions ? on peut bien dire de notre ame ce que Mr. de Fontenelle a dit de l'imagination du célèbre Malbranche : elle fert des ingrats. Chacun emprunte de cette ame les moyens de s'élever, de s'agrandir, les moyens de connoître la nature, d'imaginer les arts ; & chacun ignore son excellence & sa capacité ; on abandonne à quelques métaphysiciens, qu'on traite de visionnaires le soin de considérer l'ame, & de s'en occuper. Malheur étrange ! qui rend nôtre siècle le règne de la frivolité ! malheur, qui faisoit dire au Prophète Jérémie : toute la terre est dans la désolation, parcequ'il n'y a personne qui réfléchisse sur soi-même. *desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Une jeune seigneur élevée dans de tels principes s'accoutume à saisir les choses dans leur vrai point de vûe ; il ne regarde plus ce monde que comme une décoration de théâtre, qui va bientôt disparoitre ; il n'estime plus de trésor que celui qu'il possède au dedans de soi ; il reconnoît qu'il n'y a de vrais ennemis à craindre, que ceux qui peuvent nuire à l'ame ; que le gain de l'univers entier ne
fer-

serviroit de rien, si l'on venoit à la perdre. On dégage ainsi les créatures de cette espèce d'alliage que nos passions mettent par tout; on démêle le faux clinquant qui séduit, & l'on approfondit les raisons de ce qui nous étonne, ou nous enchante. Nous devenons alors philosophes presque en naissant, & chaque objet n'ayant plus rien en lui-même qui puisse nous en imposer, nous l'évaluons au poids du bon sens, & après cette opération nous le méprisons, ou nous le chérissons.

Heureuse la philosophie, qui naît du fond de notre ame, & non du trouble de nos passions! qui s'appuie sur la raison, & qui combat les préjugés! elle s'étend à mesure que nos années, elle entretient la paix, elle nourrit le vrai plaisir, & elle triomphe de toutes les situations critiques, aux quelles la fortune nous expose. Les jours ne sont plus à charge, lorsqu'on sçait solidement penser; la mélancolie si ordinaire parmi les hommes même les plus voluptueux n'a aucune prise sur celui qui réfléchit; partout il se trouve bien, parceque partout il a la société d'une ame, qu'on ne scauroit lui ravir. Telles sont les ressources que le véritable Mentor fournit à la jeunesse naturellement volage; tels sont les objets, qu'il lui présente; mais avec ces charmes qui rendent aimables les choses même, les plus abstraites.

De

De la connoissance de soi-même, on passe insensiblement à la connoissance des autres, mais à laquelle on ne peut jamais parvenir sans le secours des sciences. N'est-il pas étonnant que ces sciences si dignes de l'homme, échappent à la plupart des seigneurs. On sent qu'ils s'y appliqueroient avec succès dès leurs tendres années, on sent qu'ils en feroient par la suite un usage admirable; & on n'égale un si beau moyen de procurer à l'univers des pépinières d'hommes illustres & sçavans. Mon fils n'est point né, dit un père, pour apprendre ni la Rhétorique, ni la Philosophie. J'en veux faire un militaire, ou un ambassadeur. Rien de plus. Quel langage! l'art de la guerre ne sera donc qu'un mécanisme qui consistera à se battre à coups de canon & d'épée? une ambassade ne sera donc qu'un voyage d'appareil, & qu'une visite de cérémonie? mais si l'on vouloit raisonner, on sentiroit que toutes les sciences, pour ainsi dire, entrent dans la définition d'un bon guerrier, on sentiroit qu'un Ambassadeur dénué de talens & de connoissances n'est qu'un complimenteur imbécille qui va traîner dans une cour étrangère sa propre honte, & celle du souverain qui l'envoie.

Il ne faut pas entendre ici par le mot de sciences, ces élémens d'instruction qu'on donne dans les collèges. Comment appellerions-nous sciences, ce qui n'en est que l'alphabèt. Tout jeune homme à la fin de son cours classique n'est qu'en état d'apprendre. Je nomme sciences, les découvertes de la nature, la connoissance de ses phénomènes, le détail des nations, de leurs loix, de leurs usages, de leurs mœurs, l'ordre des tems & des événemens. Voilà le grand livre que doivent feuilléter les seigneurs. On se rapelle combien un grand Roi, qu'il est inutile de nommer, se repentoit de n'avoir point eû la ressource des sciences; aussi se dédomagea-t-il de ces contretems, en protégeant tous les sçavans d'une manière distinguée; il rechercha dans les autres, cequ'il ne pouvoit trouver au dedans de soi. Mr. Colbert Ministre & presque sévagnaire retourna au latin & au droit. Mr. le Tellier chancelier de France se faisoit répéter la logique, pour pouvoir en disputer avec ses petits enfans,

Nous ne voulons certainement pas qu'on fasse d'un jeune seigneur un poète, un orateur, un géometre; mais il convient de le familiariser avec la poésie, la belle éloquence, & la philosophie. Il convient de former en lui-même un cabinet intérieur orné de

dis-

différentes connoissances, où il puisse entrer quoiqu'au milieu de la foule ; où il puisse s'entretenir en secret, & d'où il puisse tirer des principes, & des conséquences relatives aux besoins de son état. Un jeune homme qui aime à se trouver seul de tems en tems, qui sait rendre son bonheur indépendant des lieux, & des compagnies, a fait dans ses études un grand progrès. Soit que le sort le transporte au milieu des campagnes, ou sur les mers, il s'en console. Une plume, un livre, un compas deviennent alors sa ressource, & lui tiennent place de tous les spectacles & les jeux.

Les sciences nous accompagnent partout, dit Cicéron, elles voyagent avec nous, elles dorment avec nous, elles sont nos délices, & nul ne peut nous ravir ce trésor. Heureux trésor ! il satisfait plus l'homme que toutes les richesses ensemble. Il le place partout comme dans son centre ; car on ne rencontre point de pays où l'on ne trouve des citoyens éclairés, & surtout depuis le siècle dernier, siècle où le goût des sciences & des arts s'est plus ou moins répandu. Chaque partie de l'Europe a su participer au lustre dont le règne de Louis le grand décora les sciences, & les sçavans. Allons à mille lieues nous entendrons citer les auteurs qui nous sont familiers,

liers, prononcer sur eux le même jugement que nous en portons, répéter les mêmes anecdotes qui nous ont plu, les mêmes faits qui nous ont frappé ; car il faut l'avouer les hommes instruits se ressemblent presque partout ; ils se fixent également sur l'agréable, & l'utile. Aussi peut-on dire que la science mérite encore plus que le commerce, d'être appelée le lien des nations. On croiroit que tous les peuples de concert se sont donné le mot pour estimer tel livre, pour chérir tel auteur. Ainsi l'étude réunit dans un même point une multitude d'esprits tous différens les uns des autres.

Mais que de branches diverses sorties de cette science qui comme un arbre énorme a sa tige jusque dans les cieux, & ses racines jusque dans les entrailles de la terre ! le vénérable Mentor connoît toutes ses branches, & il les expose à la vûe de son élève.

Commençons par la Logique l'art de bien penser. Celle qu'on donnoit jadis étoit pitoyable, & celle qu'on donne encore quelquefois aujourd'hui presque inutile. On veut apprendre à la jeunesse à raisonner, & on ne lui apprend qu'à sophistiquer. Notre Logique souvent est un assemblage de distinctions qui rendent tout problématique. Aussi du Har

nier composa-t-il un livre intitulé, *philosophia in utramque partem*. La Logique, si elle étoit véritable, rendroit l'esprit juste. C'est sa fin. Rien de plus nécessaire dans le commerce de la vie que cette justesse. Celui qui par malheur ne l'a point en partage produit le même effet au milieu de la société, qu'une cloche fêlée dans une agréable sonnerie. Il trouble l'harmonie, & cette dissonance retentit jusqu'au fond de l'ame de quiconque a du bon sens. Plût à dieu que cette réflexion passagère engageât les maîtres à réformer encore leur Logique, & à suivre par exemple le plan de celle de Port royal; mais chaque maître veut faire une Logique à sa façon. eh! qu'en résulte-t-il? presque tous les jeunes gens étudient la Logique, & presque tous les jeunes gens ne savent pas raisonner. Le monde fourmille d'esprits hérités de sophismes & de paradoxes. Nous aurions ici beau champ pour tourner en ridicule ceux qui débitent encore le jargon scolastique, mais ils sont assez punis d'enseigner de pareilles inepties avec gravité, & trop punis d'y ajouter foi comme ils osent le faire.

La Morale l'ame de la Religion & de la vie civile se défigure de jour en jour. Chacun y ajoute, ou en retranche selon sa passion, & son caprice. Combien d'erreurs en-
fan-

fantées à cette occasion ! erreurs dont les payens auroient souvent rougi ! la conscience du véritable Mentor seconde de livres exacts, & à l'abri de tout soupçon, dicte des préceptes certains, & guide les mœurs du pupille. Le fondement de la morale est cét axiome gravé dans tous les coeurs. *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Axiome qui renfermant l'amour du prochain, doit renfermer à plus forte raison celui de Dieu, puisque l'un n'est qu'une conséquence de l'autre.

Quant à la Métaphysique ; on peut gémir de la voir comme exilée de l'univers ; car nous n'avons garde d'honorer d'un si beau nom ce verbiage qui traite de la puissance *obediencie*, & de semblables questions. Nous apellons Métaphysique la connoissance de Dieu, la connoissance de nous-mêmes, celle, en un mot, que le célèbre Malbranche a si bien expliqué dans sa recherche de la vérité. Mais qui est-ce qui s'applique à cette étude ? on la regarde comme inutile, ou comme le fruit de l'imagination. Ainsi le philosophe que nous venons de citer n'est plus qu'un beau rêveur. Voilà comme on le définit ; non qu'il ait effectivement rêvé, mais parcequ'il n'est plus à la mode. Quoiqu'il en soit, la Métaphysique ne cessera point d'être la science par excellence ; & quiconque vou-

dra s'élever au dessus des sens, s'attachera à ses principes. Ils sont lumineux, ils sont vrais, & ils nous transportent dans une immensité pour laquelle nous nous sentons nés. Je ne connois point d'étude plus propre à détacher la jeunesse de ses plaisirs, que celle-cy; & voilà pourquoi le Mentor la fait entrer pour ainsi dire, dans toutes les actions de son élève. Alors un seigneur devient métaphysicien sans presque s'en appercevoir, & sans avoir l'inconvénient de pousser jusqu'à l'abstraction.

La Physique plus perfectionnée dans le siècle, où nous vivons, nous offre une foule de bons auteurs qui en ont traité. Le Mentor s'en sert, & les cite comme de riches sources, où l'on peut puiser les secrets de la Nature. Il familiarise son disciple avec ces grands physiciens, que l'Angleterre & la France ont produit. Il l'accoutume à retenir les noms de Descartes & de Nevvton, & il lui persuade bien que la Philosophie de ce dernier, n'eut jamais existé sans celle du premier, quelques éloges qu'on lui donne aujourd'hui; mais peut-être Nevvton seroit-il le plus grand ennemi du Neuthonianisme, s'il renaït dans cent ans, comme Descartes combattreroit insensiblement son propre système s'il résusciteroit à présent. Ces réflexions faites devant la
jeu-

jeunesse, l'accoutument à se défier toujours de ce qui n'est qu'hypothèse & à jeter un coup d'œil sur cette foule de philosophes que de siècle en siècle on a crû des oracles, & dont on se rit maintenant. Ce n'est point par des leçons en règles, qu'on instruit un seigneur sur des matières de physique. Le grand livre de la Nature ouvert à tout le monde, & à tout moment fournit sans cesse l'occasion d'en parler. La nuit même ne sauroit empêcher de lire dans ce livre, puisque le firmament devient alors la plus belle école, où nous puissions étudier.

Oserons-nous hazarder ici ce que nous pensons des Mathématiques? elles ne doivent occuper un seigneur, qu'autant qu'elles contribuent à lui donner du goût pour l'application. Cette science quoique immense dans son étendue n'est peut-être pas aussi généralement utile que le publient ses panégyristes. On voit tous les jours de grands mathématiciens ne réduire l'art de tracer des angles, des carrés, des lignes, qu'à de stériles spéculations, & mourir enfin après des cinquante années d'étude sans avoir fait d'autres ouvrages que d'inutiles calculs. Le Mentor se contentera donc de donner quelques élémens d'algèbre, de géométrie, & d'arithmétique; mais il insistera sur le dessein, sur la connoissance de

l'architecture civile, & militaire. Ces choses sont d'usage, & reviennent trop souvent dans le commerce de la vie pour pouvoir les négliger.

La Théologie paroît une science étrangère à tous les seigneurs, parceque tous les seigneurs n'en ont guères d'idée. Ils ne connoissent de Théologie, que cette Scholastique qu'on enseigne sur les bancs, & qui ne convient en effet qu'aux Ecclesiastiques; mais il est une Théologie familière que la Noblesse ne doit pas ignorer. Elle a pour objet la connoissance des dogmes, & des conciles, enfin l'histoire de l'Eglise. Convient-il que des chrétiens soient tellement étrangers au Christianisme même, qu'ils n'en sachent ni l'économie, ni les combats, ni les victoires. La plupart des jeunes gens ont à peine une notion des fêtes, qu'on célèbre dans le cours de l'année. Ils assistent aux offices divins, sans en pénétrer l'esprit; ils confondent les ouvrages des Pères avec l'Ecriture sainte, les conseils avec les préceptes. Qu'elle honte pour eux, & pour ceux qui les ont élevé! on connoit les scènes de théâtre, ses décorations, ses usages, & l'on ignore les cérémonies de l'Eglise, & ses coutumes. Ne nous étonnons plus, si la jeunesse s'ennuie toujours dans nos temples. Elles y trouve comme dans un pays étran-

étranger, où rien ne la frappe, rien ne l'intéresse. Elle ouvre les yeux, & elle ne voit point; elle prête les oreilles, & elle n'entend point. Cependant que de magnificence, & de dignité dans le culte divin! dit la Bruyère, que d'élévation dans les psaumes, que de majesté dans les chant, que de pompe dans les solennités! tout édifie, tout annonce la présence du Saint des saints.

Nous parlerons maintenant d'une science bien bornée en comparaison de la Théologie, dont nous venons de dire un mot. J'entens la Géographie qui n'ayant rapport qu'à cette Terre, une des plus petites planètes de l'univers, ne peut être beaucoup étendue; mais vû les limites de nos connoissances, vû l'ordre de la providence qui nous a placé ici bas pour quelque tems, & qui nous a rendu habitans de cette vallée de larmes, il est bon d'avoir une idée de notre globe. C'est d'ailleurs parceque la Terre est peu de chose en elle même, qu'il seroit honteux d'ignorer ce peu de chose. Nous sommes sortis de son sein, & tout à l'heure nous y devons rentrer, hâtons-nous donc de parcourir sa superficie, de distinguer ses montagnes, ses rivières, ses villes. Un jeune seigneur est ravi lorsqu'il commence par étendre ses idées, sur une région qui semble s'étendre à son

jour. Le Mentor profite de l'impression, que cause cette joye ; il promène ses pensées avec celles de son élève, & il fait des remarques sur tous les lieux. Il lui représente d'abord la position, & la fondation de la cité qu'il habite, de la province où il est né, & le conduit ainsi de degré en degré jusqu'aux extrémités du monde.

L'Histoire ce tableau mouvant des vertus, & des vices, l'Histoire ce livre universel, où chacun se retrouve, où chacun lit les progrès des arts, & ceux de l'ambition, le commencement des guerres, & de leur succession, l'origine des empires, & leur décadence, les intrigues des cours, & leurs révolutions, ne peut échapper aux yeux d'un jeune seigneur. Tout nous avertit d'apprendre l'Histoire, les tombeaux que nous foulons aux pieds, les maisons que nous habitons, les endroits que nous parcourons. Il n'est pas jusqu'à la poussière qui s'élève souvent à notre vûe, qu'on ne puisse regarder comme des débris des conquérans, & de leurs Armées entières. Un Gouverneur ne manque point de prendre occasion de tous ces objets qui nous environnent, pour instruire son disciple de l'Histoire. Il lui retrace d'une manière frappante chaque événement, il en fixe l'époque en rétrogradant jusqu'au premier homme, & partout
il

il parle comme l'ouvrage du grand Bossuet sur l'Histoire universelle, ouvrage où l'on entrevoit à chaque page les traces de la divinité qui punit, & qui protège, qui élève, & qui abaisse, qui édifie, & qui renverse. L'étude de l'Histoire devient par ce moyen une source de réflexions; mais on néglige trop celle de son tems. Il semble qu'il n'y ait que les Grecs & les Romains, qui doivent nous intéresser, comme si chaque siècle n'étoit pas une répétition du précédent, & comme si nos contemporains n'avoient ni passions, ni vices, ni vertus; & comme s'il n'y avoit plus de rôle important à jouer aujourd'hui dans l'univers. Sans doute des événemens dont je puis être le témoin, m'affecteront davantage que des faits souvent douteux, & qui vont se perdre dans les ténèbres de l'antiquité; c'est pour cette raison qu'on accoutume de bonne heure un seigneur à lire les gazettes.

Je sçais, que par un ridicule abus nos gazetiers se plaisent à remplir les feuilles de mille frivolités. On parcourt ordinairement des pages entières, sans y lire autre chose que tel souverain a dîné en public, ou qu'il a chassé; mais je sçais qu'au milieu de ces détails même, on trouve toujours des faits qu'on ne doit pas ignorer. Il y a toujours dans les royaumes certaines circulations de

passions & d'interêts, dont le récit devient utile par les conséquences, qu'on en tire. C'est à ce récit, que le Mentor rend son pupille attentif. Il lui montre comme au doigt, & à l'oeil, l'agitation des hommes, leurs conseils, leurs projets. Eh ! quel bien n'en résulte-t-il pas ? on connoit les contemporains, on apprend ce qu'ils valent, & ce qu'ils peuvent. On trouve les uns supérieurs à leur siècle, & les autres inférieurs. Car qu'on y prenne garde ; il n'y a de jugement que par comparaison ; de manière, que si après avoir vu séparément les objets, on ne les rapproche ensemble pour les revoir, il est impossible de bien décider. Voilà comme un jeune homme apprend insensiblement à connoître les Maisons régnantes, les interêts de chaque Souverain, & les prétentions. Cette connoissance le rend politique, & capable de percer dans l'avenir ; mais avec discrétion : crainte d'imiter ces gens oisifs, qui règlent les États selon leur caprice, & qui voyent des colosses, ou il n'y a que des atômes. Si les Gouverneurs suivoient ce plan, on ne rencontreroit pas tous les jours des seigneurs, qui ignorent jusqu'aux branches de leurs familles, jusqu'à la succession de leurs ayeux. Il savent à peine & dans quel siècle ils vivent, & ce qu'ils sont, & à qui ils appartiennent. Le vrai
Men-

Mentor sent ces inconvéniens , & il les empêche , en exécutant ce que nous avons dit.

Le Droit a trop de rapports avec nos propres interets, pour le laisser à l'écart. Il traite des loix, des coutumes , & nous mèt par conséquent en état de conserver nos biens , ou de les revendiquer. On scait, à l'aide des connoissances qu'il procure, décider à coup sûr entre le tort & la raison. Il a fallu que le monde intelligent eût des règles, ainsi que le monde physique , & que chaque nation suivit une discipline anologue à son genre de vie, & à son climat. Ces règles recueillies en differens Codes sont l'objèt de l'attention d'un seigneur qui aime à s'instruire, & qui veut apprendre les bornes , & l'étendue de l'autorité qui le gouverne. Il faut dans cette étude tenir le milieu entre les Italiens , & les François. Les uns étudient trop le Droit, & les autres ne l'étudient point assés. Je n'entends point ici les hommes dont la profession est de sçavoir la Loi ; on en trouve partout qui s'y appliquent avec succès.

Passons maintenant à la médecine, & convenons que ses élémens doivent faire partie d'un plan d'éducation. Notre corps toujours fragile, & toujours plein de besoins nous demande des remèdes, qu'il faut connoître. Les plus simples sont les meilleurs , & les plus
sim-

simples sont ces simples mêmes qui naissent dans nos jardins. Le sage nous y renvoie comme à la source des guérisons. Pourquoi négliger des moyens si faciles, & se remettre entre des mains étrangères lorsque la raison est encore à nous ? un pilote n'abandonne le gouvernail du vaisseau, que lorsque sa raison l'abandonne lui-même. Tant que nous nous possédons, & que nous connoissons notre mal, nous devons donc être en état d'y remédier. Je sçais qu'il faut faire de bonne heure l'apprentissage de cét art, quoique l'expérience sur cét article soit le meilleur maître. Cette expérience naît de l'attention que nous donnons aux maladies courantes qui arrivent comme sous nos yeux, & du soin que nous prenons de nous informer de la manière, dont on les traite. Rien de plus ordinaire que de voir des seigneurs autant effrayés d'une migraine, ou d'une fièvre éphémère, que s'ils avoient une attaque d'apoplexie, ou une fièvre putride. Ils sont hors d'eux-mêmes, & se tranquillisent à peine à l'arrivé d'un medecin, qu'on fait venir à la hâte.

Le disciple formé par le véritable Mentor sçait distinguer les maladies journalières de celles qui sont sérieuses. Il connoit la constitution de son corps, & le changement que
l'a-

l'abondance du sang, & de la bile, ou enfin le mélange de l'un, & l'autre peuvent y apporter. Ce n'est pas un petit avantage de bien sçavoir la construction de notre machine, & tout le jeu de ses ressorts. On en sent l'utilité dans mille occasions. Qu'on ait besoin par exemple de se faire ouvrir ou la veine au milieu de ces campagnes, où l'on ne rencontre souvent que des chirurgiens tout à fait ignorans, & qui sçavent à peine tenir leur lancète; on ne leur présente que la Céphalique, cette veine qu'on trouve au bras au dessus de la Médiane, & où il n'y a jamais de danger. Qu'on ait besoin d'une medecine on en règle la dose, & on en détermine la qualité, parceque l'on connoit son propre temperament.

Je voudrois que chaque homme étant en santé écrivit les maladies auxquelles il est sujet, & la cause de ces maladies. Le medecin à qui l'on remettroit ces détails dans un cas de danger, sçauroit à quoi s'en tenir, & appliquer le remède nécessaire; car rien n'est plus périlleux que de traiter également les mêmes maladies. Ce qui a guéri celui cy, seramourir celui-là. Les corps ne se ressembtent pas, les forces sont inégales, & les humeurs différentes; mais pour prévenir les maux, on peut dire en général, que la diète, l'usage de
l'eau

l'eau & du lait quand l'estomac le souffre , sont les meilleurs préservatifs. L'eau quoique plusieurs s'en moquent (sans doute parceque c'est trop commun) répare l'humeur radicale, sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps, distribue l'aliment qui nourrit nos parties, tempère les chaleurs, & dissipe enfin la bile. Elle guérit souvent les fièvres, les maux de tête, de gorge, & d'estomac ; mais pourvu qu'on en boive alors en grande quantité. Outre que je parle ici par expérience j'ai le témoignage de Galien en ma faveur. Il a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vu aucune personne attaquée de fièvre ardente, qu'il n'ait guéri, après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire. Mr. Hecquet a parlé aussi avantageusement de l'eau dans ces derniers tems, & en a remarqué, que les Iroquois les Hurons , & les Algonquains, ne vivent pas si long tems, & sont sujets à des maladies suprenantes, depuis qu'on a porté du vin, & de l'eau de vie, ou plutôt de l'eau de mort, dans le Canada. Ajoutons à cette digression que ceux qui ne boivent que de l'eau ont pour l'ordinaire la vue plus perçante, l'esprit plus éclairé, qu'ils aiment davantage les sciences, & qu'ils sont plus propres au conseil, & aux grandes affaires. Le vin lorsqu'il n'est employé que pour ôter la cru-

dité

dité de l'eau, ou pour ranimer les esprits de tems en tems, devient une boisson excellente, & c'est alors qu'on peut dire. *Vinum laetificat cor hominis.*

Nous placerons ici une réflexion au hazard ; car nous sentons la difficulté de la réduire en pratique. Si chaque homme prenoit une nourriture qui lui fut propre, chaque homme je pense vivroit plus long tems ; car pourquoy des corps bien constitués dépérissent-ils, quoique sans accident avant l'âge de quarante, & cinquante ans ? la vie ordinaire devroit s'étendre jusqu'à 70. & 80. ans selon la remarque du Prophète, mais tel à qui il ne faudroit que l'usage de la viande mange du poisson, & celui qui devroit ne vivre que de volatiles, mange des bêtes à quatre pieds. Il en est de même à l'égard des oeufs, des racines, & du laitage qui ne conviennent pas également à tout le monde. Tous savent que les temperamens sont differens, & tous se rassemblent à une même table, & prennent les mêmes alimens. Si la difficulté de traiter chaque personne selon ses besoins, rend notre avis comme impraticable, la temperance doit au moins y suppléer, & surtout chez les jeunes seigneurs qui mangent souvent sans règle, & sans nécessité. Cela s'appelle se préparer des maladies, & filtrer sa mort peu à peu,

peu. Le Mentor y pourvoit, & empêche ces petits repas indiscrets que le caprice, ou l'oisiveté des grands sçait imaginer.

Après avoir parlé des sciences, il faut dire un mot sur la manière d'en discourir, & c'est ce qu'on ne fera jamais bien sans le secours de la Rhétorique. L'art de bien s'exprimer doit surtout briller chez les seigneurs obligés de converser plus noblement que le vulgaire. Combien de circonstances, où un homme de qualité doit paroître en public, y faire un compliment, & répondre à ceux qu'on lui fait. Aussi pouvons-nous assurer, que le sçavoir le plus nécessaire aux grands, celui dont ils font plus d'usage, est le talent de bien écrire, & de bien parler. Mais quand l'acquerront-ils, s'ils ne prennent les leçons d'un guide éloquent? On sçait le succès, qu'avoit eu l'éducation donnée à Mr. le duc de Bourgogne par l'immortel Fénelon. Ce prince s'exprimoit comme Télémaque, parcequ'il avoit souvent entendu Mentor, car il faut se persuader que ce ne sont point des figures de Rhétorique apprises par mémoire, qui forment à l'éloquence naturelle. La lecture des beaux ouvrages, la conversation des hommes diferts, voilà les moyens de devenir difert soi-même. ajoutons qu'un gouverneur indique à son élève les véritables sources du
beau,

beau, & qu'il l'oblige à écrire des lettres sur le ton sérieux & badin, de compliment & de recommandation, plus ou moins relevées, & plus ou moins respectueuses. On n'écrit pas à son égal, comme à son supérieur. Nous ne saurions donc trop recommander l'usage des lettres. Celles de Madame de Sévigné sont des modèles en ce genre, si l'on en excepte la tendresse outrée qu'elle a pour sa fille.

Quant à ce qui concerne la Poésie, nous la jugeons trop belle pour ne pas fixer quelquefois un seigneur, & trop peu importante pour le captiver. Il seroit honteux à un certain âge de n'avoir lû ni Virgile, ni Horace, ni Boileau. On doit même retenir quelques vers de ces auteurs, non pour les citer en pédant, mais pour répandre l'aménité soit dans un repas, soit dans une conversation. La Poésie élève l'ame, elle inspire des sentimens, elle épure le langage; & il n'est point de vrai Mentor, qui n'en conseille la lecture & qui ne soit charmé de voir son élève faire comme par hazard une chansonnette ou unepigramme. Louis le grand ne dédaigna pas de fredonner quelques *impromptu* de sa façon; mais il faut que ces vers pour être bons naissent de l'occasion. Ainsi sous l'ombrage d'un chêne, ou sur le bord d'un ruisseau on pourra chanter les douceurs

E de

de la solitude, ainsi au milieu d'une fête galante on en célébrera les agrémens.

Sciences chéries, Sciences heureuses infinuez vous dans le coeur de la noblesse ; Qu'elle vous recherche , qu'elle vous respecte, & qu'elle vous préfère aux trésors. Je ne puis trop bénir la mémoire de mes maîtres , à raison de l'attrait qu'ils m'ont inspiré pour l'étude. Je ne vois point de palais, je n'entre point dans une maison, que je n'observe sur le champ, si c'est un lieu commode pour étudier. Je me représente alors à moi-même assis devant une table la plume à la main, & jouissant de mon bonheur. Combien de fois ay-je dit au fond de mon ame ; voilà une solitude que je chérissois de tout mon coeur, & d'où je repasserois en silence le jeu des passions qui font mouvoir les hommes afin de les bien peindre, & de pouvoir leur être utile à eux-mêmes en leur présentant leur portrait. Mais que fais-je ? la reconnoissance à l'égard de mes précepteurs me fait passer les bornes de la bienséance qui doit toujours empêcher un auteur de parler de soi. Mon coeur a précédé ma plume, j'en demande pardon.

Il y en a qui s'imaginent qu'à force de lire, & de parcourir un tas de volumes on devient sçavant. Les intemperances de lectu-

re n'ont jamais fait un grand maître. Un philosophe croyoit faire son éloge en s'appellant, *homo unius libri*, il vouloit par là donner à entendre, qu'il n'étudioit jamais plus d'un livre à la fois. Il seroit à souhaiter d'avoir un abrégé de tout ce que les fameux auteurs ont écrit de meilleur. Ce seroit comme un elixir qui nous communiqueroit le véritable génie des grands hommes. On a suivi ce plan dans une bibliothèque poétique donnée en France depuis peu. On a réduit à quatre volumes tous les poètes françois, parce qu'on n'en a extrait que l'agréable, & l'utile. Le véritable Mentor fait ces abrégés lui-même, en ne mettant entre les mains de son disciple qu'un petit nombre de livres choisis; ainsi sur la Poësie il donne l'ouvrage dont nous venons de parler, en y joignant le Paradis Perdu de l'incomparable Milton, & la Jérusalem du Tasse; sur la Médecine un traité d'Anatomie, & le dictionnaire de Lémery; sur la Rhétorique le discours sur l'éloquence par l'élégant Fénelon; les oraisons funebres du grand Bossuet, celles de Fléchier, & ses panégyriques des saints avec la préface de cet ouvrage qui vaut encore mieux que l'ouvrage même; le Petit Carême du p. Massillon, le p. Bouhours sur la langue françoise; sur l'Histoire le discours du grand Bossuet

chef-d'oeuvre en ce genre , la Chronologie du président Hainaut & l'histoire ancienne ; & romaine par Rollin ; sur la Géographie , & la Mythologie l'ouvrage de l'abbé Banierre, sur la Logique celle de portroyal, sur la Morale l'art de se connoître soi-même par Abadie, les Caractères de la Brüyere , & la Conversation avec soi-même, que je recommanderois plus volontiers si cét ouvrage étoit un peu retouché , & si je n'en étois pas l'auteur ; sur la Métaphysique l'homme de Descartes, & la Recherche de la Vérité par le célèbre Malbranche ; sur la physique la pluralité des mondes de Mr. de Fontenelle ; le Newtonianisme des dames par Mr. Algaroti ; sur la Théologie familiere l'existence de Dieu par Mr. Fenelon, & le spectacle de la nature par Mr. Pluche, les penſées de Pascal, les moeurs des Israélites, & des Chrétiens par Mr. l'abbé Fleuri, & ses admirables discours au ſujèt de l'histoire ecclesiastique, la manière de lire, & d'étudier chrétiennement les poètes par le p. Tomassin, un petit traité contre l'athéisme par le p. Tournemine, & le poème de l'Antilucrece par le cardinal de Polignac, & celui de la Religion par Mr. Racine. L'un écrit en latin, & l'autre en françois ont chacun en leur genre des argumens, & des beautés qu'on ne peut assez admirer.

Sur

Sur toutes les sciences enfin les entretiens du p. l'Amy livre qu'on ne sçauoit trop conseiller, le traité, des études monastiques par le p. Mabillon, & la manière d'étudier, & d'enseigner par Mr. Rollin Nous n'avons cité parmi tous ces livres qu'un Roman, parceque nous n'en connoissons qu'un, qui vaille la peine d'être lû. Les autres quelque bien écrits qu'ils soient ne contiennent que des chimères dont notre coeur, & notre imagination n'ont pas besoin. Le merveilleux ne doit plaire qu'autant qu'il est vrai, & les histoires n'en manquent point.

Voilà comme on voit une bien petite Bibliothèque, puisqu'elle ne monte pas à une centaine de volumes; mais les conversations interressantes du Mentor y suppléeront. Cette dernière façon d'instruire a beaucoup plus d'analogie, avec l'état des jeunes seigneurs qui ne sont faits ni pour être des bibliothécaires, ni des sçavants d'une érudition consommée. Il suffit qu'ils sachent par'er de tout à propos, & qu'ils ne paroissent pas étrangers au langage des hommes érudits, ainsi qu'à leurs ouvrages. Rien de plus honteux que de voir de jeunes gens bailler, sitôt qu'on parle science, de voir qu'ils confondent les lieux & les tems, & qu'ils ne connoissent absolument rien dans la nature. Pour remédier encore

mieux à ces inconvénients, le Mentor pourra réduire en forme de catalogue alphabétique les noms de principaux auteurs de ces derniers tems, avec une très-petite analyse de leurs ouvrages. Par exemple on y liroit à la lettre B. Bourdaloüe Jésuite & fameux prédicateur françois du siècle dernier, qui à rétabli le gout de la chaire. Ses sermons contiennent une éloquence mâle, & convaincante qui terrasse l'incrédule, & qui éclaire le fidèle & à la lettre R. Rapin Jésuite Orateur & Poëte pendant le règne de Louis XIV. sa comparaison des grands hommes écrite en françois mérite beaucoup d'éloges, & son Poëme latin intitulé *de Hortis*, encore plus, d'autant mieux que tous les connoisseurs l'ont jugé digne du siècle d'Auguste.

Tel seroit le catalogue alphabetique, dont l'étendue ne contiendroît peut-être pas cinquante pages; mais ces cinquante pages apprises par coeur donneroient à un seigneur une idée des auteurs & des ouvrages qu'on cite le plus souvent. Elles le mettroient en état de reconnoître au milieu d'une Bibliothèque les écrivains modernes, & lui feroient souvent naître le desir d'en lire quelques uns.

Il y a un écueil à craindre chez les seigneurs qui ont de l'esprit, & des connoissances,

ces, écüeil qui feroit souvent desirer de les voir ignorans ; c'est la suffisance. Un jeune homme parvenu à avoir quelques notions de la nature, & du monde littéraire se confidère soi-même, comme un Aristote. Ses regards en conséquence ne sont que des airs de mépris, son rire qu'un ris de pitié, ses paroles que des railleries, sa démarche qu'insolence & fierté. Il s'imagine que toute la science, & tout le bon sens logent dans sa tête, qu'il est enfin l'oracle qui a droit de prononcer. Au milieu de ses maîtres, il parle seul, & toujours il condamne, il approuve, il décide. Le Mentor habile prévoit ces suites funestes, dès le premiers instans qu'il forme son élève ; il imprime bien dans son cerveau, & encore plus dans son coeur que le philosophe vraiment éclairé fut celui qui disoit, *j'en sçais ass's, pour sçavoir que je ne sçais rien*, il lui r'pète souvent qu'on feroit un dictionnaire encore plus ample de ce que les hommes doctes ignorent, que de ce qu'ils ont appris ; que l'esprit le plus brillant, n'est qu'un étincelle dont l'éclat se dissipe au moindre accident. La simplicité fut toujours compagne de la véritable science. De fameux Anglois venus de Londres à Paris uniquement à dessein de voir le célèbre Malbranche, le trouverent plus admirable au milieu d'une

troupe d'enfans avec qui ils s'amusoit, que dans ses ouvrages même. Je rendrai ici justice avec joie aux hommes érudits qui brillent en France. Je les ay vû, & je les ay trouvé d'une naïveté admirable. On diroit que les ouvrages dont ils enrichissent le public, ne leur appartiennent en rien, témoin le sçavant Calmêt qui écrit avec les lumières d'un père de l'église, & qui parle avec la simplicité d'un enfant.

Les Arts qui doivent naturellement suivre les Sciences, se réduisent à quatre par rapport aux seigneurs. L'art de jouer des instrumens, de faire des armes, de monter à cheval, & de danser. Il convient qu'un jeune homme de qualité sache quelque chose de la musique, mais en seigneur qui abandonne le talent d'exceller en ce genre aux musiciens de profession. Philippe Roi de Macédoine disputoit avec un habile symphoniste de la beauté d'un air. Ce seroit grand dommage, lui dit le symphoniste, que vous eussiez été assés malheureux pour sçavoir cela mieux que moi. Sage réponse qui doit servir de leçon!

Les autres Arts que nous venons de citer ont l'avantage de rendre le corps souple & dispos; c'est là un grand point, car le corps devant être l'interprète de l'ame, il faut l'accoutumer à se plier, & à prendre différentes postures.

postures selon les circonstances. Ici c'est un pied qui glissant l'un devant l'autre avec grace annonce le respect, là c'est un signe de tête qui ordonné dénote l'approbation. Ici c'est un regard qui tombant sans affectation exprime la modestie, là c'est une démarche élégante, que produit une noble fierté. On jugera pueriles ces détails, & cependant ce sont ces détails qui forment la symétrie des sociétés; ce qu'on appelle enfin le savoir vivre. C'est pourquoi le Mentor a soin de donner un coup d'oeil sur les differens maîtres chargés des exercices corporels; crainte qu'ils n'entretiennent son disciple de toute autre chose que de leur profession.

On ne scauroit bien profiter de ces leçons si l'on ne règle les heures d'une journée. D'ailleurs qu'est-ce qu'une vie toute en désordre, une vie où le jour devient la nuit, où jamais un moment ne ressemble à ceux qui suivent, & qui ont précédé. Ainsi le sommeil qui ferme nos yeux, & qui suspend l'exercice de nos sens doit s'écouler dans le tems où la nuit nous dérobe tous les objets. Pierre Czar, ce philosophe fameux, que Paris posséda quelque tems, dont la Moscovie jouit plusieurs années, & que l'Europe admirera toujours, disoit en voyant le lever de l'aurore : Les hommes sont insensés de ne pas con-

templer chaque matin ces spectacle le plus beau de l'univers : Ils s'amusent à voir un portrait , ouvrage futile d'un mortel , & ils ne regardent pas le tableau de la divinité même. Pour moi, ajoutoit-il, j'étends ma vie le plus que je puis en dormant le moins que je peux,

Si ces réflexions pouvoient percer jusqu'au coeur des jeunes gens, on ne les verroit pas s'abandonner à toute leur mauvaise humeur lorsqu'on les éveille par hasard, ou pour quelque affaire. C'est au réveil, dit-on, qu'on connoit l'humeur d'une personne, & l'on a raison. L'homme doux & poli s'arrache au sommeil d'une manière douce, & tranquille, le brutal se récrie , & fait éclater tout son mécontentement. C'est pourquoi nous avançons ici, quoique contre le sentiment de Montagne, qu'il est à propos que le Mentor éveille quelque fois son disciple sans nécessité, non au milieu de la nuit, mais le matin. Cela accoutume un jeune seigneur à quitter le sommeil comme on quitte une promenade avec le même sang froid, & la même indifférence.

Le réveil nous engage à suivre la journée, & à dire un mot de ce que la jeunesse qui se trouve à la maison paternelle doit faire chaque jour. Il faut distribuer le tems de manière qu'il fournisse le loisir de lire quelques ouvrages qui traitent de sciences ; par exemple
d'étu-

d'étudier l'Histoire & la Géographie, de parcourir quelques endroits des meilleurs orateurs, & des meilleurs Poètes latins & françois. Par ce moyen on entremêle des lectures amusantes à des lectures sérieuses, & on apprend tout à la fois sans presque s'en appercevoir, à connoître les sciences, & la belle éloquence. On ménagera quelques instans pour les donner au dessein, à la composition d'une lettre au moins par jour, & il y aura une conversation réglée qui roulera sur ce qu'on aura lû. Le tems quoique rapide devient long, quand on le sçait ménager.

On suivra le même ordre les dimanches, & les fêtes, à la différence que les offices divins prendront la place des études sérieuses; & que l'Histoire sainte, & l'Histoire ecclésiastique remplaceront la Géographie, & l'Histoire profane. Il y a des poésies sacrées dont on réservera la lecture pour pareils jours, comme celles de Santeuil, poète latin.

Nous supposons que l'étude des langues a déjà précédé l'éducation dont nous parlons ici. Il est bien plus facile de les apprendre dans les premières années, & il n'est pas permis de négliger ce moyen de converser avec les différentes nations. Aussi ne sçauroit-on trop s'étonner de voir les François attentifs d'ailleurs à bien s'instruire, ne s'appliquer qu'à
leur

leur propre langue. Je sçais que cette langue est devenue presque universelle, se sçais qu'aujourd'hui tout veut être françois, comme autrefois tout étoit Grèce, & Romain; car toujours il y eut dans le monde une nation privilégiée qui donna le ton; mais ne doit-on pas le mettre en état de lire dans les sources par exemple les bons auteurs Italiens & Anglois, & d'expliquer les besoins lorsqu'on voyage chez les étrangers.

Quant aux récréations toujours nécessaires après les exercices, & les études; la chasse, la pêche, la course, les jeux du billard, & du ballon sont celles qui conviennent. La chasse de tout tems fut le divertissement des grands seigneurs, & des souverains même; & il faut avouer que c'est un agréable amusement, tant qu'il ne dégénère point en passion. Rien de plus ordinaire que de voir des jeunes gens de qualité perdre tout le fruit d'une heureuse éducation à la poursuite d'un lièvre, ou d'un sanglier. Ils ne datent plus leurs jours que par les pièces de gibier, qu'ils ont tué. Quel malheur! ainsi le vernis qu'on donne aux tableaux ne dure que quelque tems; il s'évapore, & l'on n'apperoit que de la toile, & du bois.

Malgré la nécessité d'une vie sagement distribuée en différentes études, & en différentes

tes récréations, ce feroit une puérilité chez un Mentor de s'y astreindre au point d'être à la minute. Il faut une certaine aisance dans les occupations qui les rende gracieuses. Loin de nous ces gouverneurs, disons mieux, précepteurs, qui comptent les quarts d'heure par les doigts, qui ne parlent qu'à trois tems, & qui ont l'oeil, & le visage toujours apprêté. Si l'heure sonne ils arrachent leur pupile d'une compagnie, & ne lui laissent pas le loisir d'entendre une histoire déjà commencée. On peut bien défaire ces pédans des hommes solennels, car ils semblent toujours représenter une décoration de fête, ou de spectacle. Aussi les jeunes seigneurs ne sauroient s'accoutumer à les voir tous les jours; ils ne peuvent même les souffrir, & ils n'ont pas tout le tort. Il faut engager un élève à s'acquitter de ses devoirs par amour, lui laisser la liberté de se lever quelquefois un peu plus tôt, ou plus tard, converser enfin avec lui au lieu d'étudier si par hazard l'occasion s'en présente. Qu'un jeune homme cherche à reculer une heure d'étude de tems en tems, & même à l'éviter, ce n'est ni un vice, ni un phénomène; mais le mensonge qu'il emploie souvent en pareil cas, pour s'excuser, ne sauroit être toléré.

Nous sommes nés pour rendre témoignage.

moignage à la vérité, de façon que quiconque ose l'alterer est un vrai malhonnête homme. Aussi le plus grand affront qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de lui donner un démenti. Le vrai Mentor prévient un tel défaut, en parlant à son disciple toujours vrai, en dissipant tous les préjugés, dont les nourrices, & les gouvernantes ont nourri son enfance, & en lui répétant souvent que l'excuse mensongère est une nouvelle faute souvent pire que celle qu'on dissimule.

On ne sçauroit croire combien un gouverneur doit paroître au fait de toutes les finesses d'un jeune seigneur. Il faut même qu'il lui dise; j'ai été jeune ainsi que vous, & j'ai vécu autrefois dans le centre de la jeunesse environné de tous mes condisciples; ainsi je ne puis ignorer toutes les ruses dont un écolier est capable; je sçais qu'à l'aide d'un domestique vous me déroberiez la connoissance de certains discours, & de certaines démarches, je sçais qu'en ma presence vous affecterez un air composé, & que hors de là vous serez opiniâtre, dissipé; je sçais, qu'en telle occasion vous me donnerez telle réponse, que vous pourrez feindre des maladies; mais qu'y gagnerez-vous? votre triomphe en pareil cas, sera votre propre perte. Je ne desire que d'être votre meilleur ami, rendez moi
 donc

donc le confident de vos petits plaisirs, & de vos petits chagrins. Je vous dirai de coeur, si telle action convient, si telle visite est à propos, si tel discours est à sa place; & pour peu qu'il y ait moyen, je me prêterai à votre volonté, car je ne mets ma gloire qu'à vous mériter l'estime de tous les honnêtes gens. L'esprit de dissimulation, ajoutera-t-il, n'est que le partage des âmes vulgaires.

De telles réflexions semées à propos sont excellentes, d'autant mieux que les jeunes gens ne cherchent qu'à suprendre, & qu'à s'échaper. On les apperçoit, dès qu'ils ont commis quelques fautes, qu'ils soupçonnent être répréhensibles, roder autour de leur Mentor, le prévenir, le caresser. Ils affectent alors de lui faire quelque confidence, pensant que par cette adresse, ils éviteront une réprimande, ou un nouveau règlement, & qu'enfin ils dissiperont le souvenir qu'on peut avoir de leur conduite. Le gouverneur habile n'est point dupe, & il voit venir de loin son disciple. *Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum.*

Partout on remarque les ruses des jeunes gens. Leur conversation déconseue par exemple qu'on croiroit l'effèt du hazard, a souvent pour fin d'empêcher un entretien sérieux; car toujours attentifs à suivre leurs petites fantaisies,

fies, ils sont ingénieux à retomber sur des bagatelles, & voilà pourquoi lorsqu'ils n'y peuvent parvenir par des paroles, ils chantent, & laissent à penser que les discours intéressans ne scauroient leur plaire. C'est dans ces rencontres, comme en bien d'autres que le Gouverneur doit souvent fermer les yeux. Tout voir, disoit un Empereur, dissimuler bien des choses, en punir peu. C'est le moyen de régner avec sagesse. *Omnia videre, multa dissimulare, pauca punire*, & c'est le moyen aussi, peut-on ajouter, de diriger la jeunesse avec prudence.

Certainement l'aversion, que nous avons pour les choses sérieuses dans nos premières années, naît en partie de ce qu'on ne donne point alors assez d'effort à l'esprit : cette saison où l'ame pète, & ne cherche qu'à se faire jour, se passe entre les fantaisies, les jeux, les papillotes & les miroirs ; car bien des gouverneurs loin de suivre le règlement que nous avons tracé, abandonnent leurs élèves pendant la moitié du jour aux valets de chambre, & aux perruquiers. On tortille des cheveux, on les poudre à plusieurs reprises, on les parfume enfin, & voici déjà la matinée écoulée dans cette étude que les seigneurs préfèrent à toute autre. Le vrai Mentor interdira-t-il cet usage ? non sans doute ; mais il

il abrègera les momens qu'on y employe ; Il inspirera à son pupille ces sentimens philosophiques qui font regarder l'ajustement comme un esclavage ; il lui rappellera souvent l'exemple d'un grand Roi qui règne aujourd'hui, & qui donne à peine un quart d'heure à sa toilette. Peut-être ne seroit il pas hors de propos d'avoir un lecteur qui liroit quelque ouvrage amusant, lorsqu'on frise les jeunes gens. Leur tête par ce moyen s'orneroit au dedans, & au dehors.

L'occasion se presente si naturellement ici de dire un mot des habillemens, que nous la faisons. Comment l'homme a-t-il mis sa vanité dans ce qui l'humilie davantage ! le velours le plus magnifique n'est qu'un misérable filament dérobé à l'insecte, qu'on foule aux pieds, & l'or le mieux travaillé qu'un peu de sable arraché aux entrailles de la terre. Aussi n'y a-t-il que les fots qui se glorifient de leur parure, & qui n'estiment les personnes qu'à proportion de leurs habits ; mais par malheur ces fots sont en grand nombre. Lorsque j'aperçois un prince, ou lorsque je lui parle ; je renvoye l'argent, dont il est charmaré, aux antres d'où on l'a tiré, la soye dont il est vêtu aux vers qui l'ont produit, les serviteurs qui l'environnent à leurs familles d'où ils sont sorti ; il ne me reste enfin que

la personne. Je l'observe, je l'analyse, & par ce moyen je ne prends jamais le change sur son compte ; car il faut l'avouer, la pompe des grands s'incorpore en quelque façon avec eux, de manière qu'on confond le tout ensemble. Si l'on dépouilloit ainsi les seigneurs, par la pensée, combien d'eux paroîtroient dénués de talens, & de vertus ! on n'accorderoit qu'à leur rang un respect qu'on croit souvent rendre à leur mérite.

Heureux le jeune homme assés éclairé pour ne considérer la parure que comme un tribut dû au rang, & à la société, & non comme un sujet de triomphe. L'oiseau chaque matin fait sa toilette d'un coup de bec, & en secouant son plumage, & nous quoique nés pour commander à tous les animaux, nous n'avons pas cet avantage. Il faut que notre vie toute courte qu'elle est, se raccourcisse encore plus de la moitié par tous les soins qu'on donne à un misérable corps. Le grand art consiste à n'étendre ces soins qu'à proportion de ce que chacun de nous doit à sa propre conservation, & au poste qu'il occupe en ce monde.

Il y a long tems que nous ménageons l'inslant d'arriver à ce monde ; mais il convenoit d'aller par degrés ; il convenoit que la connoissance de Dieu précédât la connoissanc-

ce de soi-même, & celle-cy la connoissance des autres; il convenoit qu'on étudiait des livres avant d'étudier les hommes. Car tel est le plan de cèt ouvrage. L'instruction domestique donnée par le vrai Mentor, a servi d'introduction au commerce du monde. cequ'il a dit jusqu'ici préparoit son élève à paroître sur ce grand théâtre dont il seroit impossible de peindre tous les mouvemens. En effèt, à chaque instant la scène varie, & le labyrinthe même de Dédale n'eut pas tant de détours, & de sinuosités. C'est là que les coeurs se plient & replient en mille manières différentes; c'est là que les génies aussi variés que les visages exigent, que tantôt on pleure, & que tantôt on rie, que tantôt on approuve, & que tantôt on condamne; c'est là que les passions se travestissent, & prennent la forme & le nom même des vertus; c'est là enfin, que la louange, & la satyre exercent leur rôle tour à tour, & quelquefois toutes deux ensemble. Quel contraste, quel cahos!

La connoissance du monde est une science de proportion, & discernement. Science de proportion qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & qui nous empêche de confondre le Prince avec le gentilhomme, le gentilhomme avec l'artisan; science de discernement qui entrevoit d'un

clin d'oeil le moment de se presenter ou de se retirer, de se taire ou de parler, d'accepter ou de refuser, d'applaudir ou de censurer. Qu'on juge à present du risque, & de l'embarras d'un jeune seigneur abandonné à ses propres réflexions.

Il est vrai que la divinité se peignant au dedans de nous, nous apprend à nous peindre aux yeux des autres, il est vrai que nos conversations ne sont en quelque sorte que des copies de nous-mêmes ; mais n'y a-t-il pas de l'imprudence à nous dévoiler sans discrétion ? eh ! quand nous voudrions le faire, notre coeur qui nous échappe, & qui nous trahit, nous laisseroit-il libres sur cét article ? il faut donc recourir au Mentor dont la presence devient ici plus nécessaire que jamais. C'est lui qui se frayant une route jusqu'au coeur d'un jeune homme, vient à bout d'ébaucher au dedans de lui la conversation telle, qu'on doit la tenir au dehors ; c'est lui qui apprend comment on doit se confier aux hommes, & s'en défier ; comment on peut fuir le monde & le rechercher, respecter ses modes & les mépriser, devenir en un mot sincère & complaisant, sérieux & enjoué ; c'est lui qui réglant l'extérieur, le compose de manière à ne pas nous trahir dans une compagnie par un ris indifferet, ou un geste inconsidéré.

La

La société est un assemblage d'esprits, mais ces esprits ne peuvent ici bas communiquer entre eux qu'à l'aide des signes, des paroles, des gestes, des postures, & des regards. L'ame le fait jour à travers ces organes matériels ; ils nous expliquent ses affections, ils nous interprètent ses desirs. Ainsi l'habileté d'un homme du monde consiste à ne point équivoquer sur ces signes, à ne les employer que déceimment, & à propos. Autrement on parle en sot, on décide en ignorant, on agit en dupe, ou en étourdi.

Ce qui empêche ordinairement la jeunesse de suivre ces règles de société, c'est son humeur. On entend par humeur un je ne sçais quoi qui tantôt ride le visage, & tantôt l'épanouit, qui nous rend odieux, ou aimables. Si les conséquences en sont telles ; qu'elle attention ne doit-on pas apporter, pour se procurer une humeur toujours gracieuse ! aussi le Mentor ôte toute l'acreté qui peut se trouver dans celle de son disciple, & pour y réussir il examine son coeur, il en suit les mouvemens, ou il les arrête. Les ressorts qui font agir un jeune homme sont invisibles, jusqu'à ce qu'on en ait découvert le mobile. Si c'est la fierté, il faut humilier ; si c'est l'obstination, il faut contrarier ; si c'est la paresse, il faut éguillonner ; si c'est l'indocilité il

faut dompter. Les seigneurs chez qui on a laissé fortifier une humeur atrabilaire, ou dominer une trop grande vivacité deviennent les fléaux de la société. On les redoute, on les évite, & personne, pas même un domestique, ne veut traiter avec eux. En vain ils auroient raison, on suppose toujours qu'ils ont tort, & toujours on ne se trompe pas, puisque c'est un grand tort, que celui d'abonder dans son sens, & de parler avec aigreur.

D'une humeur toujours enjouée dérive naturellement cette politesse qu'on peut appeler l'ame de la société; car hélas ! que seroit la société sans ses agrémens, si non un commerce d'hommes bizarres, qui ne se rencontreroient que pour se heurter, & qui ne se parleroient que pour s'injurier? Veut-on plaire, il faut agir avec civilité; mais de cette civilité qui n'est ni grimace, ni affectation; de cette civilité qui n'a rien de gênant, ni d'outré. Rien ne fatigue plus dans l'usage de la vie, que cette suite de cérémonies superflues si usitées parmi les orientaux; laissons ces peuples s'appeler *les frères de la lune & du soleil*, laissons les tomber aux pieds les uns des autres, & s'asservir à cet esclavage. Chaque pays a ses mœurs & ses usages. Notre politesse heureusement dégagée de cette contrainte, & de celle de l'ancienne cour, où
tout

tout étoit guindé, ne consiste aujourd'hui qu'à se saluer, & à se visiter à propos; qu'à se prévenir enfin lorsqu'il en naît l'occasion. Mais plus l'exercice de cette politesse est facile, plus est-il honteux de ne pas s'y conformer, & surtout pour les grands qui ne sont véritablement grands qu'à proportion de ce qu'ils s'humanisent, & qu'autant qu'ils rendent le salut à chacun. Combien Pline dans son beau panégyrique de Trajan, n'a-t-il pas fait valoir l'affabilité de cet Empereur! il le peint comme prévenant tout le monde par un sourire, comme ne proferant que des paroles obligantes & gracieuses.

L'exemple d'un gouverneur poli contribuera plus que toutes les leçons, à former son disciple à la politesse. Qu'il commence donc par lever son chapeau, par employer ces expressions, *faites-moi le plaisir, je vous prie*; & bientôt, j'en suis sûr, cette manière d'agir aura plus de succès, que toutes les réprimandes.

C'est ici le lieu de parler des visites; la politesse en étant le prélude. Personne n'ignore qu'il y a des visites, de nécessité absolue, de simple bienfaisance, & enfin de délassement. Les premières surtout sont réglées par le Mentor qui en fixe les instans, & qui les diffère le moins qu'il peut. C'est alors que

le respect, & une certaine dignité en même tems doivent briller, sans aucune affectation. Il seroit beau voir en cette rencontre ces révérences en *pirouetemens*, ces contorsions d'épaules & de visage, ces airs dédaigneux, ces signes de tête moqueurs, ce manège enfin des petits maîtres aussi pitoyable qu'impertinent. Le Gouverneur doit dans l'occasion diriger d'un clin d'oeil une révérence faite à propos, ou une réponse placée comme il convient. Souvent il est le soleil qui fait rendre des sons à la statue de Memnon; l'éguille d'une pendule qui règle les heures, & qui se remue d'une manière imperceptible. Nous combattons ici un paradoxe trop accrédité, parceque c'est surtout pendant les visites dont nous traitons, qu'on en sent davantage le faux. On ne se repent jamais, nous dit une foule de livres & de personnes, de n'avoir pas parlé. Mais qui doute que faute d'avoir parlé aux grands dans une circonstance favorable, on a perdu ses affaires, & souvent manqué sa fortune? qui doute, qu'il y a mille occasions, où l'on doit répondre, interroger, & même imposer silence? disons qu'on ne se repent jamais d'avoir parlé à propos; & la proposition sera vraie en tout sens.

On remarque sans cesse dans un jeune seigneur bien élevé, l'impression de la main qui
l'a

s'a formé. On admire comme il se présente avec grace, comme il est simple dans ses manières, comme il écoute avec attention, comme il parle avec circonspection. telle doit être la manière de se comporter dans les visites de bienfaisance. C'est là qu'il faut pleurer avec ceux qui pleurent, rire avec ceux qui rient, accommoder enfin son visage aux complimens de condoléance, ou de félicitation qu'on doit faire. C'est un art de bien distinguer le cérémonial du monde, & c'est art est nécessaire; autrement on se donne un ridicule, qui tout puérile qu'il paroît, rend souvent un jeune seigneur l'objet du mépris, ou du moins de la raillerie. Le monde est fou, j'y consens, mais c'est être plus fou que lui, de l'irriter sans raison.

Quant aux visites de délassement, comme elles se font ordinairement chez nos amis, elles nous laissent plus de liberté. On ne doit cependant pas entendre par cette liberté, le droit que les jeunes gens s'arrogent lorsqu'ils vont dans un endroit de promener partout leurs yeux & leurs mains. Il faut qu'ils voyent tout, qu'ils touchent à tout au risque de rompre des meubles souvent précieux, ils font en un mot l'inventaire même des livres & des papiers. Rien ne marque davantage une mauvaise éducation, d'autant mieux que la

première règle de la civilité est de ne pas même ouvrir un livre sans la permission de celui à qui il appartient.

Il ne faut pas être moins circonspect dans les visites, qu'on reçoit; mais comment faire entendre raison sur cet article à un jeune seigneur? rien ne le fixe alors. Au lieu de regarder la personne qui vient le voir, il se met à la fenêtre. On lui parle, il ne répond pas, ou il répond à un autre; on lui conte une Histoire, il s'entretient avec un violon; on lui fait un compliment, il badine avec un chien. Infatuée d'un Opéra qu'il a entendu la veille, il en fredonne quelques airs. Il fait plus; le moment vient de reconduire celui qui l'a visité, il disparoit, & va s'entretenir avec un laquais. Voilà dans la plus exacte vérité le ton sur lequel sont montés la plupart des jeunes seigneurs, ton qu'il ne faut pas leur faire perdre, mais qu'il faut leur empêcher de jamais prendre; car quand on a malheureusement débuté dans le monde par être fat, on soutient ce beau personnage jusqu'à la fin. On prévient ces abus en couvrant souvent de ridicule l'étourdi qui agit de la sorte; car quel autre nom donner à de semblables façons?

Aux visites succèdent les repas, puisque ce sont elles qui les font naître; mais que seront

ront ces repas , si l'on n'a soin de s'y comporter avec décence? nous prenons des alimens ainsi que les animaux. La sobriété nous distingue. Mais par malheur on ne voit que trop de seigneurs esclaves de la sensualité au point de se placer les premiers à table d'un air affamé, de se servir avant tous les autres, & de s'abandonner à des excès d'intemperance. Ceux-là n'ont jamais eû d'éducation, ou n'en ont tiré aucun avantage; car quel Mentor tel qu'il soit laissera son élève faire assaut de vins & de liqueurs? quel Mentor l'exposera à la raillerie des convives? on ne sçauroit trop inculquer à un jeune homme qu'un repas ne sçauroit être estimable parcequ'il est repas, mais parcequ'il devient le centre & le lien d'une aimable société. En conséquence chaque seigneur lorsqu'il invite, ou lorsqu'il est invité doit paroître plus occupé de ce qu'on dit, que de ce qu'on mange; il doit faire les honneurs, ou les recevoir d'un air attentif, & gracieux. Il doit enfin proportionner ses remerciemens & ses politesses au rang & au mérite d'un chacun. Une table servie avec ordre plutôt égayée par des discours assaisonnés d'esprit & de politesse, que par la délicatesse des vins devient un spectacle aimable pour quiconque chérit la bonne société. Le corps prend sa subsistance, & l'esprit se nourrit

rit en même tems de choses utiles & agréables. Telle a été la cause de l'institution des festins; autrement chacun dans son particulier eût satisfait au besoin de manger, comme on le fait à l'égard des autres besoins de la nature.

Il n'est point à craindre, que des seigneurs sous la direction du vrai Mentor se placent à table avant lui, ou qu'ils en sortent de même. Je parle ici de ces repas qui se font en voyage par exemple, & non de ceux où l'on est invité. C'est au gouverneur à en régler l'heure, & à la prolonger si bon lui semble, c'est à lui à prendre soin que la même décence s'observe alors, que s'il y avoit compagnie. La bonne éducation se fait sentir partout, en particulier, comme en public. C'est le moyen d'ailleurs de ne la jamais oublier.

On me permettra d'ajouter ici une réflexion. Si les grands pensoient bien sérieusement, lorsqu'ils se présentent à ces dîners succulents, & somptueux qu'il y a des milliers de leurs frères, qui ne dînent pas alors faute de secours, ils retrancheroient de leur superflu en faveur des pauvres. Voilà la vraie grandeur. Le Mentor n'oublie point de le représenter dans l'occasion; mais les paroles s'envolent, & le riche continue d'opprimer

mer le malheureux, & de boire souvent ses pleurs dans des coupes d'or & d'argent.

La profusion contre laquelle je parle n'a rien de commun avec la générosité. La profusion est une folie, la générosité la vertu spéciale d'une grande ame. Le seigneur qui n'est point généreux, doit rougir lorsqu'il se présente en public. Les Princes ne sont l'image de Dieu qu'autant qu'ils répandent leurs biens, & leurs faveurs. Aussi le Mentor employoit-il tous les moyens pour familiariser son élève avec les sentimens de la générosité. Il veut qu'elle lui devienne naturelle au point de sentir ses entrailles émues de compassion à l'aspect de tout homme qui souffre. Un seigneur n'est-il pas bien fortuné de trouver dans un aussi vil objet que l'argent le moyen de s'illustrer, & de quoi mériter les bénédictions de tout un peuple. Le grand Vendôme entendant beaucoup de bruit que faisoient ses gens, parût à la fenêtre, & voyant qu'il s'agissoit d'un domestique arrêté par les autres, parcequ'il emportoit deux plats d'argent, cria tout à coup. *Voilà bien du tumulte pour peu de chose; qu'on laisse aller cet homme avec son argenterie, & qu'on me donne patience.* Cèt exemple quoiqu'on ne doive certainement pas l'imiter prouve une façon de penser, qu'on ne sçauroit s'empêcher d'admirer,

mirer. Tant il est vrai que les beaux sentimens sont toujours sûrs de plaire.

Quelle foule de réflexions n'offriroit point ici l'inhumanité de la plupart des grands ! Il semble que c'est leur arracher l'ame, que d'exiger seulement d'eux un sourire, ou un signe de tête. Renvoyons les à l'école du vrai Mentor, & bientôt ils connoîtront, que si tous ceux qu'ils méprisent venoient à les abandonner, ils se verroient depouillés de leur pompe & de leur cortège. L'amour propre des seigneurs, ainsi que leur grandeur dépendent absolument de tous ces gens qu'il daigne à peine envisager. Ce sont eux qui forment leurs vassaux, leurs sentinelles, leurs courtisans, & qui servent par conséquent à leur décoration. Voilà ce qu'il faut représenter de bonne heure à la jeunesse. Le créateur se laisse approcher de toutes ses créatures, & l'homme qui n'est qu'un ver de terre a honte de jeter un regard sur d'autres hommes. Quel contraste !

Je sçais qu'il ne faut point de familiarité entre des maîtres, & les domestiques ; je sçais que le Mentor doit être extrêmement attentif sur cet article ; mais il faut beaucoup d'humanité. Les serviteurs sont-ils donc d'une nature différente de la nôtre ? hélas ! ils eurent le même Dieu pour père ; ils ont une ame immor-

mor.

mortelle ainsi que nous ; & ils auront une éternelle récompense, s'ils s'acquittent de leur devoir ; de sorte que chacun doit dire en les voyant : pourquoi ne suis-je point à leur place ? Il n'y a souvent eû que la probité de leurs pères plus exacte que celle de nos ayeux, qui les a empêché de parvenir. Pensons toujours que la liberté est l'appanage de tous les hommes, & qu'il n'en naît aucun d'eux pour vivre à la chaîne, comme l'ours, & le lion. Aimons nos frères, pleurons sur leurs maux, soulageons-les, & croyons que la société ne fait qu'un corps dont chaque membre mérite des soins, & des ménagemens. Le cardinal Cibo mort à Rome en 1742. préféra d'être enseveli au milieu de ces domestiques, qu'il avoit chéri pendant leur vie, & même élimé, à toute la pompe des mausolées consacrés à l'honneur de la maison. Hélas ! il trouva dans cette sépulture autant qu'il auroit trouvé dans celle de ses ancêtres ; de la poussière, & des vers, car c'est là la destinée des grands comme des petits.

De tels exemples rapportés à propos démontent tout à coup l'échaffaudage de grandeur que les seigneurs commencent à élever dès leurs tendres années. Nés par malheur au milieu des richesses & des chimères, ils pousseroient jusqu'à la folie, si l'on ne guérif-

soit

soit de bonne heure leur ivresse. Aussi doit-on souvent leur faire oublier qu'ils sont princes. Un personnage fameux qui avoit travaillé pendant vingt ans à la direction des grands, me disoit un jour ce qui ne sortira jamais de ma mémoire, & ce que depuis long tems je cherche à répéter. *Je voulus d'abord en faire des chrétiens, mais bientôt j'abandonnai l'entreprise; je ne pensai plus qu'à les rendre des hommes, & je ne pus également en venir à bout.*

Ceci annonce la grande difficulté d'inspirer à la plupart des seigneurs des sentimens d'humanité. Cependant le vrai Mentor ne le rebute point. Il sçait que la naissance, & l'éducation ont une grande vertu pour corriger les vices, il sçait que s'il y a des grands qu'on peut appeller des fléaux de Dieu, il y en a aussi qu'on peut envisager comme ses dons les plus précieux.

Plusieurs ont dit, & plusieurs disent encore que les spectacles sont les meilleurs maîtres pour élever l'ame des jeunes gens, pour la bonifier si l'on peut parler ainsi, & que par conséquent il faut s'en reposer sur ces exercices par rapport aux sentimens. Je ne considérerai point ici ces spectacles d'un oeil de religion, mais d'un oeil philosophique, car autrement je dirois qu'il n'y a que l'ignorance,

ée, ou la folie qui ait pû s'autoriser de la religion pour les soutenir, ou les excuser, je dirois, que s'il y a un livre qui proscrive les Théâtres c'est l'Evangile qui nous recommande de prier sans cesse, de porter notre croix, de pleurer enfin, & de gémir; que s'il y a un lieu où soient étalées les maximes, & le pompes du monde, auxquelles nous avons solennellement renoncé, c'est sur le théâtre; je dirois que la vie des comédiens, leurs danses lascives, leurs passions embellies, leurs paroles tendres, & souvent équivoques, ne peuvent qu'embraser des jeunes cœurs déjà trop prompts à s'enflammer; je dirois enfin que la correction des théâtres les rend encore plus dangereux, puisque plus les passions sont finement voilées, & les sentimens délicats, & plus l'amour profane nous enchante & nous pénètre; c'est amour dont on a bien de la peine à se défendre au milieu des lieux mêmes consacrés à la Vertu; & qu'on ne s'imagine pas que notre langage soit emprunté des Pères de l'Eglise; Bussy Rabutin ce courtisan fameux par ses disgraces conjura ses enfans, étant au lit de la mort, de fuir les spectacles comme un endroit contagieux où il avoit perdu son innocence.

Mais il s'agit seulement ici d'examiner si les déclamations théatrales sont naitre les
 G grands

grands sentimens. Je ne fus jamais de cõt avis. Chacun sçait que ceux qui déclament ne sont nullement pénétrés de ce qu'ils disent, & chacun par conséquent ne se mèt point en peine de réformer les moeurs sur des impostures; le théâtre étant lui-même le premier imposteur du monde. Il travestit tout à nos yeux. Je dis plus. J'avance que les sentimens exprimés dans les tragédies, étant presque toujours outrés ne feroient que des *Dom- quichotte*, si l'on s'y conformoit. Croira-t-on d'ailleurs, que ces pleurs qu'on verse, soient des pleurs qui se répandent jusques sur le coeur. Le plus libertin, & qui a le moins d'envie de se convertir en versé de même au sermon. Les leçons qu'on donne à la jeunesse, si on veut le faire avec succès, ne doivent être ni pompeuses ni tumultueuses. On ne s'attache qu'à ces dehors qui trappent; & voilà pourquoi la comédie françoise, qui souvent seroit une bonne morale ne fait pas d'impression. L'attention se partage entre les gestes, les déclamations, les habits, les vilâges, au lieu de se réunir toute entière vers les préceptes qu'on débite.

Disons donc simplement qu'on fréquente les spectacles comme le passe-tems du jour, comme le rendez-vous de la société; & nous dirons vrai; mais avancer que les spectacles

in-

influent sur les mœurs pour les corriger, c'est se tromper. Je n'ai jamais vu les jeunes gens en revenir que plus amateurs d'eux-mêmes & plus dissipés. L'amour du véritable honneur par exemple seroit long tems à naître chez un jeune seigneur, si l'on attendoit ce succès du théâtre.

Qu'il y auroit d'observations à faire sur ce véritable honneur ! Peu de personnes en ont une juste notion. Les uns le confondent avec les plus misérables préjugés ; les autres ne connoissent que lui pour toute religion. Ce que nous pouvons avancer en deux mots, c'est que le véritable honneur aussi pur que le jour ou il s'annonce, se produit partout sans rien craindre, c'est qu'il s'écrit sur le tombeau de ceux qui meurent pour sa défense, & que leurs parens s'en glorifient, c'est que les Romains ces vrais héros ne connoissent point d'autre gloire, que celle de verser leur sang pour la patrie.

Je prévois l'objection qu'on va faire ; mais pour ne point entrer dans des détails superflus, je me contente d'ajouter qu'un jeune seigneur doit toujours se faire un bouclier de la prudence, ne parler qu'avec beaucoup de circonspection, & ne fréquenter que des personnes respectables par leur naissance & leur bonne éducation. On évite par ce moyen ces

circonstances critiques où l'on dira bien presently ce qu'il faut faire, mais où l'on ne peut répondre de ce qu'on feroit alors. Ce proverbe tout trivial qu'il est *dis-moi, qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*, renferme un grand sens. Aussi est-ce peut-être une des parties à laquelle s'applique davantage le véritable Mentor. Il démêle ceux qui environnent son élève, il les observe, il les suit, & lorsque quelques-uns d'eux sont querelleurs, téméraires, il les écarte adroitement. C'est surtout au jeu où se forment les liaisons les plus mauvaises; car le jeu centre des passions, & des interets introduit chez les grands même des hommes fort équivoques. Il suffit qu'ils répandent de l'argent, on n'en demande pas davantage.

Mais comment traiterons-nous cet article du jeu? joue-t-on? on se creuse souvent bien des précipices; ne joue-t-on point, on s'interdit mille bonnes compagnies, & l'on passe pour ridicule. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est honteux de concentrer sa félicité dans un aussi futile amusement. Nous ne sommes nés ni pour jouer, ni pour entendre chanter. Ces récréations inventées comme un délassement utile après l'étude, sont malheureusement devenues l'étude même. Le jour & la nuit ne durent point assés

au gré de la plûpart des joueurs. en vain la santé en souffre, le patrimoine périclité, les enfans gémissent; rien n'arrête, on s'accable de dettes, & l'on ruine des familles. Le jeu de hazard imaginé par une fordide cupidité, appauvrit presque tout le monde; mais ne fixons pas même nos regards sur ce desordre que toutes les loix ne sçauroient trop réprimer, & punir; parlons des jeux de commerce. Le Mentor veut que son élève joue ceux là, parcequ'il veut lui faire observer toutes les bienséances d'usage.

Le commerce du monde dont un seigneur fait partie, & souvent partie importante, mérite certainement des égards. Chacun lui doit un tribut plus, ou moins étendu selon sa naissance, & son rang. Le mépriser, ce n'est pas le connoître; l'idolâtrer c'est se moquer de lui. Le juste milieu devient donc la situation d'un jeune seigneur; situation qu'un sage gouverneur sçait toujours maintenir. On ne le voit point rejeter d'un air stoïque des coutumes que la mode autorise: il est le premier à mener comme par la main son pupille au milieu des compagnies, à favoriser les plaisirs innocens qu'on y peut goûter, & même à les exciter si la circonstance le permet.

C'est au jeu dit-on communément que se peint le caractère, parceque c'est au jeu que se développent les passions. Qu'on bannisse surtout celle de l'interêt. Veut-on perdre sans regret, il faut s'imaginer avoir perdu avant même qu'on joie, & ne plus compter absolument sur la somme qu'on destine; car tels sont les risques du jeu, on joie le sûr contre l'incertain; ainsi il n'y a nulle parité. La douceur, & la politesse doivent faire l'agrément du jeu, & le front doit être alors comme le siège de ces deux qualités. C'est là qu'on démele tout à coup l'impression que fait sur nous la perte, ou le gain; c'est là qu'on porte les regards à mesure que la Fortune devient contraire, ou favorable. Une grande Princesse gagnant une somme considérable au jeu, & entendant un officier dire à l'oreille de son voisin; cèt argent seroit ma fortune; se tourna sur le champ, & proféra ces paroles digne d'être écrites en tous les coeurs. *Que je m'estime heureuse de contribuer à la fortune d'un galant homme tel que vous. Prenez cette somme, & félicitez moi deceque j'ai pû seconder vos desirs.*

Mais finissons l'article du jeu; c'est nous étendre sur un objet, sur lequel le monde ne s'étend que trop; aussi l'abandonnons-nous, comme nous voudrions que chacun l'abandon-

donnât pour faire une réflexion. Elle naît ici du sujet.

Le tems doit nous être bien plus précieux que tout l'or, & cependant on prodigue ce tems pour tâcher d'acquérir un peu d'or. Il faut tuer le tems, disent ordinairement les gens du monde, & c'est le tems qui nous tue; car enfin notre vie composée de jours, d'heures, & de minutes, s'envole avec chacune de ces minutes, de manière que cet instant même, où j'écris, va se perdre sans aucune esperance de le voir renaître. Aussi pour peu qu'on voulût réfléchir, on n'entendrait jamais sonner une horloge, sans ressentir quelque émotion. Encore si la perte du tems nous rendoit satisfaits, mais c'est la perte même qui engendre notre ennui. On baille, on soupire, on chante, on rit, on tourne une carte, on caresse un chien, on visite un voisin pour voir, & pour être vu; on desire l'avenir, & cet avenir ne plaît plus lorsqu'il arrive, parcequ'il est alors le présent, on se couche enfin avec intention de recommencer le lendemain jusqu'au terme où l'on cesse de vivre, & où l'on se demande alors à soi-même : Mais qu'ay-je fait sur la terre? mon existence n'a servi aux autres, ni à moi. autant eut-il valu être né arbre, ou animal.

Le meilleur pinceau ne fçauroit être af-
fés bon, pour bien peindre à la jeunesse la
valeur, & la rapidité de ce tems qu'on pro-
digue en bagatelles. La jeunesse s'imagine
qu'il n'y a de vie que la jouissance des plai-
sirs, & ce sont ces plaisirs qui tranchent la
vie. Combien de seigneurs fondus dans les
délices, & réduits aux ptyfannes & aux con-
fommés dès l'âge de vingt cinq ans? Ils ont
ruiné toutes les forces, & toute la chaleur de-
stinées à leur fournir peut-être une carrière
de quatrevingts années, pour boire d'un seul
trait toute la volupté, & ils se sont usés sans
gouter les délices qu'ils se promettoient. Le
plaisir ne se trouve jamais ici bas que dans
l'instant où l'on va jouir, & jamais dans ce-
lui où l'on jouit, ainsi il nous est impossible
d'arriver à lui. Ces réflexions tirées de la
nature même des choses, & rendues familiè-
res à un jeune seigneur par un habile Men-
tor le dissuadent de bonne heure de ces pré-
tendues satisfactions qu'on croit admirables
dans l'imagination, & qui ne sont absolument
rien dans la réalité. Le plaisir pour être plai-
sir doit toujours être inhérent à l'ame, & ne
dépendre par conséquent ni d'une fête, ni
d'un jeu, ni d'un spectacle, ni de la presen-
ce d'un objet. Un Philosophe disoit qu'il
s'abstenoit des voluptés, non par temperan-
ce,

ce, mais par volupté même, parceque les chagrins qu'elles traînent après elles, sont incomparablement plus grands que les plaisirs d'où ces chagrins naissent.

Tel est ce monde où tout semble riant, de manière que si l'on pouvoit percer tout à coup cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie & plaisir, que pompe & magnificence ; on ne verroit que des malheureux : on verroit le père divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse, le frère dresser des embûches au frère, l'ami se défier de son ami ; on verroit le secret des familles ne cacher que des antipathies, des jalousies, des murmures. On verroit enfin les liaisons troublées par l'inconstance, les engagements les plus tendres finir par la haine, & par la perfidie, les fortunes les plus brillantes ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut.

Voilà bien des misères, bien des ecueils, & cependant cette peinture n'est encore rien en comparaison des Cours. Là le mensonge passe pour politique, l'orgueil pour dignité, la vengeance pour une honnête revanche, la rudesse pour fermeté, l'hypocrisie pour religion ; là l'homme d'esprit n'est qu'un homme ordinaire, là tout est piège, & tout est grimace. On voudroit pleurer, mais il faut rire ; on voudroit blâmer, mais il faut flater.

Le moindre geste devient un crime ; la moindre parole retentit de toutes parts. Chacun vous interroge pour vous perdre, chacun vous caresse pour vous blesser. Telle est la vaste mer, où doit souvent voguer un jeune seigneur dès l'âge de vingt ans.

Quels périls ne courra-t-il pas, si un Mentor habile ne lui a donné des avis qui lui tiennent lieu d'expérience ? Il faut donc qu'à l'aspect de ces Cours dont nous n'avons pas même ébauché le portrait, un gouverneur puisse en donner une juste idée, il faut qu'il s'étende sur le respect toujours dû aux Souverains, sur la politesse nécessaire envers tout le monde, sur la discrétion absolument essentielle au milieu des ennemis & des jaloux.

Parler peu de soi-même, jamais des autres, dire toujours la vérité sans dire toute vérité, faire des révérences à chacun, & des confidences presque à personne : ne débiter aucune nouvelle, étouffer tous les bons mots, n'avoir qu'un visage toujours serein, désirer le bien public plutôt que sa fortune, demander des grâces sobrement, ne s'occuper enfin que de soi, & ne rechercher le secret de quique ce soit. Voilà l'espèce de Code qu'on doit observer dans les Cours, autrement on se précipite, & l'on ne s'est élevé que pour rendre la chute plus éclatante.

Le

Le véritable Mentor ne sçauroit être indifférent sur tous ces points de vûe ; car il n'est point de seigneur qui ne puisse devenir courtisan, Ambassadeur, favori du souverain, ou son Ministre. Aussi la prudence exige que le gouverneur prévoye pour ainsi dire ces dignités, & qu'il suive déjà comme des yeux son élève partout, où la Fortune peut le porter. D'abord il forme en lui le vrai Chrétien comme nous l'avons dit, & ensuite il ébauche l'homme d'Eglise & d'Etat, l'homme de Guerre & l'homme de Cour.

N'est-ce pas un grand avantage pour un jeune seigneur de trouver en lui-même le germe des connoissances dont il a besoin, lorsqu'il se voit en place. Il sent à chaque instant l'impression de la main qui l'a façonné, & il bénit la mémoire du guide qui l'a dirigé dans ses premières années. S'il se voit placé parmi les princes de l'Eglise il fait un saint usage de ses revenus, parcequ'on lui a inspiré de bonne heure une véritable horreur pour ces pasteurs mercénaires, qui dissipent en jeux & en faste le patrimoine des pauvres ; s'il devient Ministre, il se rend l'ami du peuple, & il ouvre jusqu'au trône les sentiers à la vérité, parcequ'il a appris que le ministre flateur est en exécution devant Dieu, & devant les hommes ; s'il est enfin nommé à quel-

quelque ambassade, il pense à représenter dignement le Souverain, qui l'envoie ; à étudier le caractère de la nation au milieu de laquelle il va vivre , à obliger enfin ses compatriotes, lorsque l'occasion s'offrira, parce qu'on lui a souvent répété que l'envoyé d'une couronne ne sauroit trop avoir de connoissances, de politesse, & d'affabilité. C'est en conséquence que le Mentor mèt entre les mains de son disciple & le *devoir de Evêques par Mr. du Guët*, & la *politique tirée des livres saints par le grand Bossuet*, & le livre intitulé *le parfait ambassadeur*. Les premières leçons se gravent facilement dans le coeur, & dans la mémoire, & rarement on les oublie. Plût-à-dieu qu'on instruisit la noblesse de la sorte. Nous verrions des prélats la lumière du monde, & le sel de la terre retracer les Apôtres ; nous verrions des Ministres, médiateurs entre les peuples & les Rois, ne connoître d'autre langage que la vérité , protéger enfin les Sciences , & les Arts. Nous verrions des Ambassadeurs soutenir majestueusement les intérêts de leurs souverains, pacifier les troubles d'un seul trait de plume, ou d'un seul mot, se rendre l'asile de leurs compatriotes que des revers de fortune expatrient, & ne pas les éviter, comme s'il n'étoit pas honteux de méconnoître sa propre

pre nation, & de ne pas chercher à la secourir. Tout ambassadeur doit sans doute être en garde contre les aventuriers; mais cette précaution ne doit pas aller jusqu'à la pusillanimité; elle ne doit pas les exposer à confondre le galant homme avec le scélérat, ni les engager par conséquent à fermer indifféremment leurs palais aux personnes de leur propre pays.

Colbert frère du Ministre nommé à plusieurs ambassades, recevoit tous ses compatriotes avec bonté. Il les prioit de ne point lui déguiser la situation de leurs affaires, ni la cause pour laquelle ils s'expatrioient. En conséquence il conseilloit à l'un de s'en retourner; il s'employoit pour rendre service à l'autre, persuadé que c'est honorer son Roi, enfin s'honorer soi-même, que de s'intéresser pour sa nation. Si quelqu'un lui sembloit un homme équivoque, il lui demandoit adroitement quels étoient ses parens, quelles étoient ses connoissances; ensuite il faisoit écrire en secrèt, & la réponse alors le decidoit. C'étoit le bon moyen d'éviter toute méprise & de ne pas s'exposer à mal recevoir une personne de condition, inconvénient plus grand qu'on ne s'imagine; il peut tous les jours arriver, qu'un gentilhomme passant dans un pays, où il ne prévoyoit pas qu'il
iroit,

iroit, manque de lettres de récommandation; Tel fut Colbert, bien différent de ces Ambassadeurs postiches qui fondent toute leur ressource sur un secrétaire, & ignorent jusqu'à l'art de dicter en chiffre, & de dresser une dépêche, qui ne savent enfin que monter dans un leste équipage, & jargonner deux mots de compliment.

On ne sauroit donc trop insister sur la nécessité d'orner l'esprit d'un jeune seigneur de la science relative & aux Cours, & aux États, on ne sauroit trop tôt en jeter les semences dans les coeurs nés pour de grandes choses. Cela se développe dans son tems, & rapporte son fruit à propos. Plusieurs grands hommes furent en abrégé dès leur adolescence, ce qu'ils ont paru dans l'âge viril. On remarquoit jusques dans leurs récréations même des linéaments de leur future grandeur; David encore enfant cherchoit parini les lions, & les ours une matière à sa valeur. Le vrai Mentor en habile architecte pose de solides fondemens; autrement l'espace d'un ou deux ans détruit l'édifice. C'est ce que nous ne voyons que trop chez les seigneurs. Le gouverneur s'est-il retiré; le disciple tel qu'un automate ne peut plus se mouvoir. Privé du mécanisme qui mettoit en jeu ses ressorts, il ne rend plus aucun son. Le seigneur au
con-

contraire formé par la main du vrai Mentor, trouve dans l'abondance des préceptes qu'il a reçu, & qu'il a retenu de quoi le dédomager de l'éloignement de son guide. Il n'en a perdu que la presence sensible, parceque tout son coeur est plein des bonnes choses qu'il lui a entendu dire, & des bons exemples qu'il lui a donné.

Il faut convenir qu'on ne peut trop exalter l'efficacité des exemples. On a peine à y résister, & voilà pourquoi les Chinois disent d'un de leurs empereurs qu'il gouverna comme le ciel, c'est à dire par son exemple. Le ciel en effet ne nous dit mot, mais toujours constant, & toujours uniforme, il est un prédicateur excellent. Ces astres qui paroissent tour à tour, & qui annoncent le jour à la nuit, sont le plus parfait modèle de l'ordre que nous devons observer.

Avouons cependant malgré la force des discours, & des exemples, la difficulté de bien élever les seigneurs. Il seroit à souhaiter pour leur bien qu'ils ignorassent leur fortune jusqu'à vingt ans, & qu'ils crussent que leur situation à venir dépend absolument de leur éducation. On les verroit s'appliquer tout autrement, & regarder comme facile ce qu'ils jugent insurmontable. Car le grand mal de la jeunesse est l'oïssiveté. Il faut que le vice
entre

entre dans un cœur, lorsque ce cœur n'a rien qui le fixe, & qui l'intéresse. L'esprit alors erre de toutes parts, & se prête aux desirs de cette misérable concupiscence, qui nous inspire sans cesse l'amour d'un lâche repos, tandis que nous sommes nés pour travailler. Heureux le jeune homme dont les jours sont pleins, il en goûtera les fruits dans sa vieillesse, & il n'aura jamais honte de jeter les yeux sur ses premières années. Voilà pourquoi le Mentor doit toujours tenir son disciple en haleine, & partager sa vie entre mille exercices, sans qu'il y ait d'intervalle que des récréations qui sont elles-mêmes des exercices.

N'attribuons qu'à l'oisiveté cette ignorance dont tant de seigneurs font en quelque sorte profession, c'est elle qui leur inspire de l'horreur même à la vue d'un livre, c'est elle qui engourdit entièrement leur esprit.

Je sçais que lorsque le cœur est pur, que lorsqu'il est droit, il est sans doute préférable à l'esprit; car le cœur forme tout l'homme, & l'esprit n'est souvent chez lui qu'une chose accidentelle, qui tantôt brille, & tantôt s'éteint; mais où trouver ce cœur bien réglé, sur tout, chez les jeunes gens qui concentrent malheureusement dans eux-mêmes tous les goûts dépravés. Où trouver ces cœurs sans
le

le secours des préceptes, & sans les lumières de l'esprit? le cœur ne réfléchit point, il lui faut donc des réflexions, qui dirigent ses mouvemens, & qui les précèdent; & c'est pour cette raison que tant de seigneurs manquent de parole. Ils se hâtent de promettre avant que l'esprit ait décidé. On ne sçauroit croire combien la noblesse se dégrade en agissant de la sorte. La parole doit être l'image de l'ame, ne l'engageons jamais avec légèreté, mais rendons-nous en esclaves, lorsque nous l'avons donné. Quelle misère de voir un seigneur par exemple assigner tel jour pour un rendez-vous dans son palais, pendant qu'il sçait bien lui-même, qu'alors il s'absentera? je ne sçais comment nommer une telle conduite; conduite, qui naît ordinairement du dérangement des affaires; car les mêmes dettes qui ruinent les seigneurs, ruinent aussi leur honneur. Ils deviennent rampans lorsqu'ils empruntent, fourbes & inaccessibles, lorsqu'il s'agit de rendre.

Toutes ces réflexions engendrent une foule d'avis & de préceptes, que le Mentor doit donner à son élève, mais qu'il doit donner avec beaucoup de prudence & de discrétion. Rien ne déplaît tant à un jeune seigneur, & ne le fatigue davantage que des répétitions de conseils, & de réprimandes. Il sçait gré

au contraire, lorsqu'on lui fait sentir qu'on lui a épargné un avis dans telle circonstance. Tout dépend de bien la choisir. Le plus beau sermon à contretems n'est qu'un sermon perdu. Il y a des momens où un jeune homme se feroit écorcher, plutôt que de céder. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour s'obstiner alors contre lui, & ne pas laisser passer ce quart d'heure. Ce n'est jamais le lieu par exemple, ou du moins presque jamais de reprendre en public. On doit attendre le moment, & quelquefois ce moment ne doit arriver que deux ou trois jours après, en un mot, que lorsque l'occasion s'en présente. Le Mentor a dû accoutumer son disciple de bonne heure à l'entendre à demi mot, à interpréter ses signes, & ses regards. Les yeux sont les miroirs de l'ame, & c'est là qu'un jeune homme peut quelque fois apprendre ses devoirs d'un gouverneur qui sçait ménager la bienfaisance & la délicatesse.

Le vrai Mentor fait plus, il fait valoir son élève en compagnie. Il le rend estimable à ceux qui le voyent, & le fréquentent, de manière que si le jeune seigneur dit une parole bien placée, il la relève adroitement, & s'il hazarde quelques propos, il les répète d'une façon différente, & laisse à entendre, que c'est la pensée de son pupille, ou enfin

Il l'interrompt poliment, mais de manière à ne rien faire entrevoir. Il faut autant avoir égard aux révérences, & aux postures d'un jeune homme, qu'à ses discours. J'ai vû peu de personnes se bien presenter dans une compagnie, & y conserver cette élégance, & cette modestie qui doivent annoncer un cavalier. L'attention du gouverneur s'étend à tout, & il n'omèt rien de ce qui peut contribuer à faire estimer son élève.

Si l'ambition est à craindre comme un poison qui infecte le coeur, l'émulation doit animer nos desirs. Quelle difference entre l'une, & l'autre ! l'une est l'ame des intrigues, le principe de la jalousie, la cause des troubles, & des révolutions, l'autre élève les sentimens, annoblit le coeur, & porte l'esprit vers des objets pour lesquels il se sent né. Un gouverneur étouffe donc autant qu'il peut toute étincelle d'ambition, tandis qu'il excite de son mieux l'émulation, & qu'il la rend un des mobiles de son pupille. On est toujours petit, quand on n'est grand que par vanité, & voilà l'ambitieux ; on est toujours grand, quand on s'efforce de mériter les plus hautes dignités. Et voilà l'homme animé d'émulation. La piété même qui a en horreur l'ambition, permet disons mieux loue l'émulation, parceque la piété n'est point une pro-

fession de pusillanimité & de paresse. Aussi voyons-nous les Rois les plus pieux, & les Conquerans les plus modestes surpasser tous les autres. Après cette observation disons hardiment, qu'on doit ébaucher l'homme de Cour, & d'État dans le coeur d'un jeune seigneur.

Cette façon d'agir de même n'a aucun rapport avec la flatterie. Ce vice qui corrompt presque tous les grands, ne sauroit qu'être en exécration aux yeux du Mentor. Que ne fait-il pas, pour peindre à son élève le danger d'un seigneur sensible aux louanges? que ne met-il pas en oeuvre pour écarter cette foule d'adulateurs qui sous le nom d'amis, de courtisans, & même de serviteurs travestissent le mensonge en vérité, & ne cherchent qu'à surprendre la bonne foi d'un jeune homme? car ils commencent par empoisonner son coeur, par lui cacher les périls & les horreurs du crime, par se rendre enfin les ministres de ses plaisirs. Prenez garde, dit sans cesse Mentor à Télémaque, à ces enchanteurs qui vous flatent & vous caressent; plus vous vous rendrez digne d'être loué, plus vous mépriserez les louanges; pensez que les flatteurs haïssent toujours la personne, & n'aiment que les faveurs. Evitez avec le même soin la prévention, & re-

gardez

gardez le délateur comme un malheureux qui voulant être honoré de la confiance d'un seul, demeure chargé de l'indignation de tout le public. Examinez les choses par vous-même, & remontez toujours à la source des rapports qu'on vous fera, afin de connoître l'innocent, & de punir sévèrement le calomniateur. C'est la prévention qui rend un bon Prince, le malheur de son peuple. C'est l'adulation qui à force de louer les foiblesses des grands, rend leurs vertus mêmes méprisables. combien n'est-il donc pas important de parler sans fard à la jeunesse, & de l'accoutumer de bonne heure à l'amour de la vérité ! un grand seigneur ayant achevé ses études & ses exercices ; on demanda à un de ses domestiques ce qu'il avoit le mieux appris ; *à monter à cheval*, répondit-il, *parce que ses chevaux ne l'ont point flatté*. Belle réponse, qui devoit couvrir de honte tous les adulateurs !

O heureux le seigneur livré à la vérité dès ses tendres années ! ô heureux le Mentor, qui sçait la rendre aimable à son pupille ! mais que de travail ! que de prudence ! que d'habileté ! *hoc opus ; hic labor est*. Aussi la science du gouverneur, n'est pas l'apprentissage d'un jour. Elle suppose bien des années, quoiqu'il soit nécessaire de choisir un gou-

verneur ni trop jeune, ni trop vieux. Est-il trop jeune? son peu d'expérience joint à son air peu imposant le met hors d'état de remplir les grandes parties d'un guide. Est-il trop âgé? il ne peut plus se plier au gré de la jeunesse. Tout le blesse, tout l'inquiète. sans cesse admirateur de son tems, il n'approuve que ce qu'on faisoit alors, & fatigue souvent par ses répétitions. Aussi pensons-nous, que le tems le seul propre à faire la fonction de gouverneur est depuis trente ou trente cinq ans jusqu'à cinquante. Un homme pour l'ordinaire est à trente ans, cequ'il doit être le reste de sa vie, & si à cèt âge on peut gouverner un diocèse, commander une Armée; on pourra sans doute conduire un élève; à cinquante ans au contraire, on commence à ressentir des infirmités, l'on supporte avec peine les voyages.

A dieu ne plaîse, que nous ayons intention de décrier ici la vieillesse, & de diminuer les avantages qu'on retire souvent de son entretien. Nous avons fait nos délices de fréquenter les vieillards dès notre première jeunesse, & tous les jours nous en goûtons le fruit. Il est même à propos, que le Mentor excite dans l'esprit des jeunes gens la vénération qu'on leur doit. Hélas! ils ont été ce que nous sommes & dans peu nous serons

sons comme eux, si la mort ne nous enlève dans notre carrière.

Nous ajouterons qu'un gouverneur âgé de plus de cinquante ans, ne veut plus recevoir d'avis de personne; & très-souvent il est nécessaire que le Mentor prenne conseil des parens, qu'il les interroge, & qu'il les écoute. Ce qu'il y a de plus critique, c'est lorsqu'il doit se roidir contre eux pour détruire des abus, ou pour introduire des réglemens nécessaires. La voye la plus propre est l'insinuation, à moins qu'il n'y eut des desordres qu'on ne voulût point réformer, & en ce cas le véritable Mentor prendroit le parti de se retirer, plutôt que de souffrir le mal sous ses yeux. Car on ne peut approuver, ni même excuser ces gouverneurs qui jettent feu & flamme, & qui décrient partout les seigneurs, chez qui ils demeurent, ainsi que leurs élèves. Ces fortes d'hommes aigrissent le mal plutôt que de le guérir, & se rendent partout méprisables.

L'ordre que nous nous sommes proposés d'aller par degrés de la maison paternelle au commerce du monde, & des Cours, nous conduit maintenant à celui des différentes Nations. Ici se renouvellent les soins & les embarras du Mentor; eh quels embarras! il faut qu'il représente le père de son élève par

la fermeté, la mère par les attentions, & par la tendresse. Il faut qu'il se reproduise en mille occasions pour ainsi dire, & qu'il se multiplie en étendant sa vigilance jusques sur le dernier des serviteurs, en réglant des comp-tes, en faisant des dispositions pour les voyages, en écrivant sans cesse aux parens de son disciple, & en le faisant écrire lui-même de tems en tems. Ces détails sont immenses, & ne laissent au gouverneur aucun moment dont il puisse disposer à son gré.

Il commence par dire à son élève à la vue de l'Europe, qu'il doit parcourir. Songez que les yeux des cours, ces yeux si sévères & si perçans vont s'ouvrir sur votre conduite; songez qu'on va faire le parallèle entre vous, & ceux de votre Nation, qui ont fait le même voyage; songez enfin que votre réputation dépend & de la manière de vous bien annoncer dans les villes, & de vous y bien comporter. Il ne s'agit plus de paroître ici en jeune homme! mais en seigneur déjà tout formé. Vous n'êtes à rien de moins obligé, qu'à représenter dignement vos ayeux qui se sont illustré; vous devez profiter de tout ce que vous pourrez entendre & voir; afin de revenir dans votre propre patrie orné de connoissances & de vertus. Je vous avertis que vous trouverez des scandales; car
hé-

hélas ! où n'y en a-t-il pas ? je vous prévienne, que peut-être on voudra vous entraîner, & vous séduire ; mais tenez-vous fidèlement attaché à moi ; suivez mes conseils ; je suis votre ami ! je n'ay que votre gloire en vue, & je vous préserverai de tout écueil.

C'est ainsi que le Mentor excite une confiance qu'il a déjà acquise, c'est ainsi qu'il élève l'ame de son pupille, & qu'il l'encourage à l'amour du véritable honneur ; il le console, par ses bontés sur son éloignement de la maison paternelle, & il lui fait un tableau de tout ce qui doit se présenter à ses yeux. Car quel spectacle que celui des Nations ! on voit au milieu d'elles les passions lutter sans cesse les unes contre les autres ; on voit les chagrins & les plaisirs, l'indigence & les richesses, les guerres & la paix, l'ignorance & l'industrie, la vie enfin & la mort, exciter des ris & des pleurs. Quelle bigarure parmi tant de loix, de mœurs & de coutumes différentes ! les uns enveloppés de peaux d'ours, & les autres couverts de taffetas, ceux-cy tout le jour la pipe à la bouche, & ceux-là tout le jour étendus dans leur lit forment le contraste le plus singulier. Tel est l'effet des climats qui plus chauds & plus froids engagent les hommes à divers usages ; & voilà pourquoi le françois heureusement né dans

un pays temperé, où il n'a besoin ni de pipes, ni de pelisses, ni de dormir le jour, ni de se promener la nuit, censure plus facilement que tout autre ces sortes de coutumes.

Mais comment voir avec discernement l'assemblage de ces peuples que nous venons de désigner? comment en prendre le bon, & laisser le mauvais? ou les voyageurs ont les yeux comme des microscopes, & tout leur paroît colossal; ou ils n'apperçoivent absolument rien, & reviennent chez eux tels qu'ils étoient partis. De là ces relations aussi différentes que les différentes personnes qui les font. De là cette difficulté, que nous avons à croire ce qu'on nous rapporte des pays lointains.

Le vrai Mentor voit, & veut que son élève voye avec réflexion; aussi ne fait-il point dépendre son jugement d'un clin d'oeil, il examine, & il expose son examen aux yeux du jeune seigneur, dont il a soin. Chaque pas devient intéressant au milieu d'une campagne; lorsqu'on s'y promène en philosophie. Il sort du sein de la terre tant de beautés éparées soit au milieu de ses vallons, soit sur ses montagnes, soit dans ses eaux, que tout y mérite l'attention. Ici, c'est le cristal d'un fleuve couronné de forêts; là c'est le magnifique tapis d'une prairie entremêlée de
pour-

pourpre & de verdure ; ici c'est l'amphithéâtre d'une vigne couverte de pampres, là c'est un mélange admirable de léguminees & de fruits. Des troupeaux bondissans dans les plaines, des oyseaux gazouillans sur les arbres, des insectes voltigeans par les airs, des rochers transformés en antres, des antres distribués en forme de palais, des coquillages vrayes médailles du déluge répandus sur les plus hautes montagnes, des eaux crySTALLISÉES, des bois petrifiés, des sables parsemés de paillettes d'or ; voilà le livre de la Nature, livre qui exerce l'attention du Mentor. Il anatomise jusqu'à l'herbe, pour ainsi dire ; mais en se jouant, il parle de la tissure des feuilles & de la nature des fruits, il raisonne sur la structure des animaux, & il détruit l'opinion de ceux qui sont assés généreux pour leur donner une ame ; en un mot tantôt moraliste, il se sert des créatures visibles, pour s'élever aux choses incréées & invisibles. Ces réflexions semées à propos & d'un air d'enjouement instruisent & réjouissent un jeune seigneur tout-à-la fois. Il est chariné d'apprendre en se promenant, & sans aucun effort une multitude de connoissances nécessaires dans l'usage de la vie.

Telles sont les occupations auxquelles on se livre pendant la route ; & tel est le passage

ge des compagnes dans les villes: Je me les représente ces villes où la curiosité doit être aidée du sçavoir & de l'expérience, ces villes où la politique & la politesse, le plaisir & l'intérêt jouent leur rôle avec éclat. Celles-cy plus policées, celles-là plus sçavantes, celles-cy plus bruiantes, celles-là plus laborieuses forment un coup d'oeil, qui étonne & rejouit; ainsi Rome & Paris, Naples & Vienne, Venise & Gènes, Londres & la Haye, paroissent des scènes & des décorations, qui n'ont entre elles presque aucun rapport.

Rome paroît ici la première, parceque Rome de tout tems eut la prééminence dans l'univers. Il a toujours semblé, dit le célèbre Rollin à l'occasion d'Annibal qui s'arrête tout-à-coup, prêt à saccager Rome, que Dieu a eu de grands desseins sur cette ville! en effet après l'avoir rendue la capitale du monde, il a voulu qu'elle devint le centre de la vraie Religion. C'est là que son premier Apôtre a planté la foi au prix de ses sueurs & de son sang; & c'est là, que ses successeurs sous le nom de Pape, de souverain Pontife, & de Saint Père ont conservé leur siège jusqu'à ce jour, où Benoît XIV. règne à la gloire de l'Eglise, & à la grande satisfaction de toutes les Nations.

Qua-

Quatre objets doivent occuper pendant le séjour, qu'on fait à Rome. D'abord les progrès, que le Chréistianisme y a fait, & dont on apperçoit les vestiges de toutes parts; les antiquités précieuses en elles-mêmes, & précieuses en tant que restes d'un peuple à jamais mémorable; les bibliothèques célèbres par leurs rares manuscrits, la politique enfin des citoyens qui dans cette partie surpassent de beaucoup leurs voisins.

Qui ne seroit pas frappé du triomphe de l'Evangile dans cette ville superbe, qui donnoit des loix à tout le monde, & qui n'en vouloit recevoir de personne, dans cette ville où la morale d'un homme crucifié, l'a emporté sur toute la gloire des plus fameux conquérans? St. Chrysostome disoit autrefois dans un divin enthousiasme: qui me donnera de voir ces lieux consacrés par le martyre de Pierre & de Paul! qui me donnera de baiser la terre encore teinte de leur sang? qui me donnera d'admirer leurs reliques précieuses, & de voir ces bouches saintes, qui prononcèrent les oracles éternels, qui désarmèrent les tyrans, & terrassèrent les démons! c'est avec le même esprit qui animoit ce Père de l'Eglise, que chaque catholique doit se rendre au tombeau des Apôtres, & qu'il doit y renouveler le sacrifice de sa foi. Tout
an-

annonce la vérité du Christianisme, tout y retrace ses miracles. Rome est pleine des ossemens de ces dignes témoins, qui ont vû, qui ont entendu, & qui se sont laissé égorger pour sceller leur témoignage; elle est pleine en même tems des débris des idoles, qu'elle adoroit auparavant, & qu'elle anathématise aujourd'hui; en vain le Mahométisme nous vante son antiquité & son étendue. Outre qu'il n'est que le songe d'un ignorant, qui a travesti l'ancien & le nouveau Testament, il ne doit ses progrès qu'à la licence qu'il enseigne, & qu'aux armes qui l'ont introduit. L'Eglise peut n'avoir pas tant de terrain que les sectes, mais elle sera toujours plus répandue, parceque les enfans se trouvent dispersés sur toute la terre, & voilà pourquoi le titre de Catholique doit par préférence lui être accordé, titre qui confondra à jamais tous les hérétiques.

C'est de Rome qu'il faut jetter un coup d'oeil sur tous ces rameaux sans sève & sans vie, qui se sont séparé de sa communion. On voit avec admiration comme de siècle en siècle cette mère des Eglises a frappé d'anathème les fauteurs des nouvelles opinions. Elle n'a eû égard ni à leurs forces, ni à leur grand nombre, pensant que ces secours extérieurs ne sont nullement nécessaires pour sou-

soutenir une pierre contre la quelle toutes les puissances de l'enfer doivent se briser. Elle a dit aux Ariens, comme aux Pélagiens, aux Albigeois comme aux Calvinistes, vous n'êtes pas hier, vous ne commencez qu'aujourd'hui & vous vous séparez de l'épouse fidelle, avec qui Jesus Christ est tous les jours de sa vie, & jusqu'à la consommation des siècles.

Quel vaste champ pour le vrai Mentor, qui ne cherche qu'à introduire la Religion dans le coeur de son élève, & à l'y établir par principes ! il prend de là occasion de faire passer comme en revue les grandes preuves de cette Religion qui descendant depuis Adam jusqu'à nous, n'a souffert ni éclipse, ni altération. Il la peint & dans la loi de nature qui consacra des fruits, & dans la loi écrite qui ensanglanta des autels, & enfin dans la loi de grace qui embrase des coeurs. Car voilà l'oeconomie du Christianisme, que nous professons. Toutes les cérémonies, qui étoient avant lui, n'étoient que des figures de ce qu'il est. Mais nous n'entrerons point dans un examen qui confondroit les d'istes de nos jours, s'ils étoient en état d'écouter la raison, parceque cèt examen se trouve en une infinité d'excellens livres. Le traité de la Religion Chrétienne par Abadie

die servira au Mentor pour développer les motifs de crédibilité qui rendent la foi chrétienne indubitable.

Nous ajouterons que Rome envisagée de cette manière, ne fera que confirmer un seigneur dans l'amour qu'il doit à l'Eglise, & le respect qu'il faut toujours rendre à l'Episcopat, au Sacerdoce, à l'état Religieux. Un Prince n'est jamais plus grand, que lorsqu'il s'humilie sous la main des Ministres du très-Haut, jamais plus heureux que lorsqu'il jouit de la paix d'une bonne conscience, & qu'il fréquente les Sacremens, jamais plus admiré, que lorsqu'il paroît modeste dans les temples, & appliqué à méditer la Loi du Seigneur. Je sçais que par la dépravation d'un siècle pervers, & en cela bien différent des siècles passés, on donne un ridicule aux plus saints exercices. Mais quoiqu'il en soit la satire des libertins n'ôtera jamais à la vraie piété sa gloire, & sa splendeur ! car on doit bien distinguer celle-ci du cagotisme, qui ose en emprunter les dehors, & que tout homme doit avoir en horreur. Le Mentor en conséquence rendra la vertu de son disciple une vertu mâle, & non puérile, il aura soin qu'il s'approche des Sacremens, mais avec les dispositions nécessaires ; lui répétant souvent qu'on ne doit jamais communier par routine, mais

avec toute la préparation. Les seigneurs sont ordinairement peu instruits sur cet article. Ils s'imaginent qu'un confesseur ne sauroit leur refuser l'absolution, comme si J. C. n'avoit pas recommandé aux prêtres de lier, & de délier, de retenir les péchés, ainsi que de les remettre. Il faut que tout homme s'éprouve, & qu'il sache discerner le corps du Seigneur. *Probet autem se ipsum homo.*

Nous viendrons maintenant aux antiquités, qui attirent dans Rome tant d'étrangers. Je ne prétens certainement pas, qu'un gouverneur borne toute l'attention de son disciple à l'examen de mille antiquités, qui n'ont d'autre mérite, que d'être des Antiques. Ce feroit vouloir ressembler à ces hommes idolâtres du vieux tems, au point d'adorer tout ce qui nous en reste. Si une médaille par exemple est belle, il faut sans doute l'admirer mais avec la discrétion, qu'exigent ces sortes de choses. Cependant tant de temples, de colonnes, d'arcs de triomphe, enfin de statues, que le tems a jusqu'ici respecté, méritent aussi du respect de notre part. Outre que ces ouvrages annoncent le génie des anciens, qu'ils nous instruisent de leur goût, ce sont des monumens érigés à l'honneur des vertus de l'homme illustre. Jamais dans quelque pays, qu'on le suppose, on ne s'est avi-

fé d'éterniser la cruauté d'un Prince, par une statue erigée sous ce nom. Voilà un point de vue, au quel le Mentor rendra son élève attentif, & qui lui inspirera un nouvel amour pour la vraie sagesse. La Peinture & la Sculpture étalées, dans des ouvrages aussi parfaits que ceux du Vatican donnent occasion de faire connoître cette double science de tout tems admirée. De tout tems les seigneurs curieux ont estimé l'art qui anime le marbre, & qui fait respirer la toile. De tout tems ils en ont fait l'ornement de leurs palais. On est charmé de voir éclôre d'un fond rembruni des fleurs, & des fruits capables de tromper les abeilles & les papillons, de voir l'ordonnance d'une chasse, d'un repas, & comment tout y est animé; de voir enfin une histoire, où chaque personnage a son attitude, & sa carnation au milieu des ombres, & des dégradations de couleurs qui le rendent parlant.

Mais passons à d'autres tableaux, qui sont beaucoup plus précieux que ceux-cy, je veux dire les livres où toute l'amedes auteurs est comme recueillie, tandis que la poussière de leur corps est éparse de toutes parts. On a toujours chéri dans Rome les sciences & les sçavans; aussi les bibliothèques y sont-elles magnifiques. Là existent des manuscrits dignes de toute l'attention des curieux; là sont des
col.

collections de livres uniques, & les plus belles éditions de differens pays, avec des estampes admirables.

Le beau coup d'oeil pour un jeune seigneur qui aime l'étude, & qui cherche à s'instruire; le vaste théâtre pour le Mentor qui sans cesse épie l'occasion de représenter les Sciences, & les sçavants dans toute leur pompe! il se promène dans ces lieux comme dans leur empire, & il y fait les observations les plus importantes. Il excite enfin l'émulation de son pupille, & il l'encourage par la vue d'un tel spectacle à se former par la suite une bibliothèque en ordre, mais bien differemment de ces seigneurs, qui asssemblent des volumes à grands frais, & qui vivent ensuite au milieu d'eux comme Tantale au milieu des eaux.

La Politique des Romains est bien digne de captiver l'attention d'un étranger; on voit des Cardinaux qui consommés dans les affaires, où ils ont blanchi, dans les relations que leurs nonciatures leur ont donné avec toutes les cours, sont des oracles qu'on ne peut trop écouter, & des modèles, qu'on ne sçauroit assés admirer. Les ambassadeurs de chaque Cour, lorsqu'ils ont fini leur tems deviennent souvent simples particuliers, & des seigneurs isolés; mais dans Rome tous ces dif-

ferens Nonces qui en sont sorti reviennent unir ensemble leur expérience, & leur sçavoir, former enfin ce sacré collège qu'on peut appeler un consistoire de Rois, & un Concile perpétuel. Et voilà ce me semble d'où vient que la politique des Romains l'emporte sur toute autre; de jeunes seigneurs doivent s'empresfer à faire une cour assidue aux Eminences qui se font un plaisir de tenir leur palais ouvert. Ils apprendront comment on peut être politique & vrai, grand & affable, appliqué aux devoirs de Religion, & aux bien-séances du monde, homme public enfin & homme de cabinet. Mon coeur ici m'échappe, & je ne puis m'empêcher de nommer S. E. Monseigneur le Cardinal Portocarrero, qui sans jamais rien perdre de sa sincérité, ni de sa simplicité a trouvé le moyen de se conserver l'ami de toutes les Cours; il n'y a point d'étranger qui sorte de Rome sans lui devoir un tribut de reconnoissance & d'admiration; car il n'y a point de Ministre qui reçoive aussi gracieusement les personnes de distinction, & en aussi grand nombre. On ne sçauroit donner à Rome moins de 5. ou 6. mois & il faut s'y trouver pour voir les cérémonies de la semaine sainte.

Naples offre sans doute dans la magnificence de sa cour, & de ses grands seigneurs
une

une perspective digne de toute admiration ; mais comme ces objets sont connus de tout le monde ; nous nous contenterons de dire un mot du mont Vésuve. Pénétrons en esprit ses concavités qui remplies de matieres sulfureuses, bitumineuses, & de cailloux tantôt s'enflamment, & jettent des torrens de feu, & tantôt vomissent de la poussière, & des pierres. Il faut donner toute son attention à l'aspect de ce phénomène toujours renaissant. Quinze ou vingt jours suffiront pour voir les curiosités de Naples dont nous ne donnons aucun détail, parcequ'on en trouve une infinité de relations.

Gènes la superbe, ou plutôt la laborieuse, car ce n'est que sous ce dernier titre que nous la considérons, renferme des manufactures de soye, qu'il faut observer. Il n'est point de métier, si vil qu'on le suppose, indigne de notre application. On doit descendre dans les détails, s'informer de l'usage, & du nom des parties les plus essentielles, & voir travailler sous ses yeux le velours & le satin. On remarquera l'utilité de connoître les arts mécaniques dans le nouveau dictionnaire de l'encyclopédie, & le détail de ces arts mêmes. Il y a beaucoup de seigneurs puissans qui voyagent, & qui peuvent par la suite ériger des manufactures dans leur dépendance.

Ces établissemens apportent l'abondance en détruisant l'oïveté source ordinaire de l'indigence, comme elle l'est de tous les vices. Genes peut être yû dans l'espace de quinze jours.

Venise admirable par sa position, l'est encore davantage par sa liberté; & c'est là qu'un Mentor à l'aspect des seigneurs qui marchent sans faste, sans livrée, sans suite, qui paroissent enfin égaux avec le peuple, fait sentir à son élève le prix de la simplicité. Elle est telle cette simplicité que nous avons nommée son règne l'âge d'or, & qui ne fut ainsi nommé que parcequ'il n'y avoit point d'or alors. On prétend qu'une colonie de Bretons sortie de Vannes vint autrefois fonder Venise; quoiqu'il en soit, je place ici cette réflexion pour avoir droit d'insinuer qu'il faut dans chaque ville s'informer de sa fondation, & des événemens singuliers qui ont pû y arriver. Il me semble que le séjour de Venise exige tout au plus un mois.

Parme un des endroits les plus sçreins de l'univers n'est qu'une image de la sérénité, que le souverain y répand sur les visages & dans les coeurs; aussi chaque seigneur doit-il s'empressez d'aller faire sa cour à un Prince & à une Princesse, dont le seul Nom rappelle le bonheur & la Paix de tous les peuples,

ples, qui ont le précieux avantage d'obéir à l'Auguste Maison des Bourbons. Huit Jours suffiront à Parme.

Turin passera toujours pour un séjour aussi riant que commode, & les étrangers le quitteront avec un regret égal au plaisir, qu'ils auront eû d'y demeurer. La sagesse du Ministère qui y règne, & la médiocrité où vivent ceux, qui ont le maniement des deniers publics sont le fruit d'un heureux gouvernement, & le sujet d'une véritable admiration pour quiconque voyage avec réflexion. L'Académie de Turin si bien ordonnée par la vigilance du Souverain même est devenue une des belles Ecoles de l'Europe, & nous ne saurions trop conseiller aux jeunes seigneurs d'y prendre des leçons. L'Exercice de monter à cheval entre de tout tems dans l'éducation d'un homme de Qualité, & l'on doit s'y appliquer non pour faire la fonction de cocher comme cela n'arrive que trop aujourd'hui, mais pour aller à la guerre, & même à la chasse, lorsque l'occasion s'en présente.

Vienne annonce un peuple mâle, qui toujours robuste, toujours belliqueux ne voulut jamais s'occuper d'habillemens, d'édifices, & de repas. Aussi n'apperceoit-on dans tout cela chez les Allemands qu'un mélange d'usages Italiens, Anglois, & François. Chaque

étranger pour cette raison se plaît à Vienne. Il y retrouve des manières de son pays; deux mois à Vienne pour connoître la cour & la ville sont bien suffisans.

Nous présumons , qu'un Mentor habile fixera les yeux de son élève sur un Empereur qui fait les délices de son peuple, & sur une Impératrice qui fera immortalisée dans les histoires à raison de ses lumières, de son courage & de ses Vertus.

Dresde, où règne une propreté enchantée & où brille une Cour des plus magnifiques & des plus élégantes mérite, qu'on s'y arrête au moins un mois. Là on aura lieu d'admirer le Roi & la Reine de Pologne, à qui le siècle présent & les âges futurs ne pourront donner assés d'éloges. Leur Clémence & leur Piété les ont rendu dès le premier jour de leur Règne, qui devint une époque de joie & de félicité, les Pères du Peuple & les Protecteurs des Vertus & des Arts. Aussi pour féconder de si beaux desseins son Excellence Monseigneur le Comte de Brühl fait-il les fonctions de premier Ministre avec un applaudissement universel & de la part des Saxons & des Polonois & de la part de tous les Etrangers. On n'oubliera point de Voir travailler la Porcelaine de Saxe, & on aura soin

soin d'y examiner les ^{topiques} ~~lieux~~ qui forment ensemble un très-grand produit.

Varsovie annonce une Nation libre qui tient ses frontières ouvertes à tous les Etrangers, & qui en cela semble les inviter à venir goûter dans son sein les charmes de la douceur & de l'affabilité. On ne peut voir la Pologne sans avouer, que la Noblesse y vit avec magnificence, & sans reconnoître, qu'il n'y a point de peuple dans l'univers, qui exerce l'hospitalité plus fréquemment & plus généreusement, que les Polonois. Le Séjour de Varsovie, où l'on ne doit aller, qu'en tems de Diette exige alors qu'on y passe au moins deux mois. On y trouve presentement, grace aux lumières & à la générosité de son Altesse Monseigneur Zaluski Evêque & Prince de Cracovie & à la Vigilance de Monseigneur son frère Référéndaire de la Couronne, une bibliothèque publique parfaitement enrichie. Il y a des livres polonois écrits en tout genre, qui prouvent que la Nation Polonoise a eû ses Philosophes, ses Poëtes & ses Orateurs.

Berlin n'a rien que d'attrayant pour un seigneur étranger. Tout y est charmant & magnifique, & tout n'y est rien à la vûe du Roi de Prusse Frédéric le Grand ce sçavant Monarque, qui seul captive les regards, C'est là qu'un Men-

tor aura soin de faire observer à son élève l'ordre admirable qui règne dans les troupes & la sage administration de la Justice, qui termine tout procès au bout d'un an. Un mois à Berlin ne paroîtra qu'un jour à qui-conque chérit les Sciences & les Arts, à qui-conque sçait admirer le gouvernement d'un Philosophe Couronné.

Londres, où l'on restera trois semaines forme deux villes dans chaque jour, celle du matin où tout est bourgeois, & celle du soir où tout est mylord. Ce contraste qu'on juge ridicule au premier coup d'oeil a beaucoup d'utilité. Chacun par ce moyen commence par vaquer à ses affaires, & ensuite on se pare pour se livrer au délassement. La Philosophie profonde a beaucoup de disciples en Angleterre; mais plusieurs la poussent trop loin. A force de cheminer on trouve le *non plus ultra*, mais l'Anglois veut passer aux risques mêmes de son corps, qu'il réduit en consommation, & voilà souvent tout le fruit de son travail.

La Haye devient intéressante aux yeux du voyageur. Il s'y trouve au milieu de l'abondance, & de la liberté, & ce qui vaut encore mieux à la source des anecdotes curieuses, & des livres nouveaux qu'on n'oseroit pas souvent imprimer ailleurs. Nous
n'en-

n'entendons point ici ces libelles contre la Religion, & les Souverains. On ne doit pas même nommer ces productions infames dignes de rentrer tout-à-coup dans les ténèbres d'où elles sont sorties. La Hollande à la quelle on donnera deux mois, fourmil- le d'auteurs, parini lesquels il y en a beaucoup d'estimables, & qu'on doit voir. Mais sur- tout on aura soin de bien examiner un port de mer, & après avoir admiré plusieurs fois cèt élément impérieux, où se peint sans cesse la puissance de Dieu, on étudiera la constru- ction d'un vaisseau. Pierre le grand fit un long séjour en Hollande uniquement appli- qué à travailler lui-même à la charpenterie, & à la manoeuvre des navires.

La Flandre, théâtre Militaire où l'immor- tel Vauban grava son nom sur les ramparts de plus de 300. forteresses, devient la meil- leure école de guerre pour un jeune seigneur; là secondé de son mentor il va voir en exé- cution, cequ'il n'a vû que sur le papier. Là il tire des plans, & il trace avec un crayon la position & l'ouvrage de chaque place. Les arsenaux comme des galleries où il se pro- mène lui facilitent la nécessité de bien con- noître les différentes armes offensives & def- fensives, & chaque partie d'un canon. Il exa- mine enfin le terrain, il considère les endroits
pro-

propres à être miné & contreminé; il se fait raconter comment dans les dernières guerres on dispoſoit les armées, comment on s'attaquoit, & comme on ſe deſſendoit. Trois mois ne font rien de trop lorsqu'on veut les employer à voir la Flandre avec profit. L'air du pays inſpire un goût militaire, qui fait qu'on eſt charmé de tout ce qui ſe preſente à la vûe. On peut regarder la terre, qu'on y foule aux pieds comme le cimetière des héros. Auſſi le Mentor tire-t-il avantage de ce lieu pour donner une juſte idée des cinq corps de Troupes qui compoſent les Armées, l'Infanterie, la Cavalerie, le Génie, l'Artillerie, & les Troupes Legères.

L'Infanterie embraille ſeule toutes les parties de la guerre, & fait la force des empires. Elle ſe coule, & ſ'inſinue à travers des défilés impénétrables à un Eſcadron, elle ſ'enfonce dans le creux des vallons, elle atteint en gravifant la cîme des montagnes, & marche comme en l'air ſur le penchant des précipices, elle débouche à la file par des gorges inaccessibles, elle applanit, la pique à la main, les voies à la Cavalerie, elle ſuit l'ennemi de poſte en poſte, le chaſſe, le débusque & l'enveloppe. Ainſi le fantaſſin héros d'hiver, héros d'été, héros dans la plaine, héros ſur les montagnes, héros juſques dans l'épaiſſeur
des

des forêts va partout cueillir des lauriers, & jusque sur la pointe des rochers, & parmi les glaces de l'hyver. Il n'en est pas de même du Cavalier qui dépend de l'instinct aveugle d'un animal & qui doit s'arrêter où le cheval s'arrête & ne peut passer. Si la Pologne n'a pas atteint cet état de forces & de puissance, que semble lui promettre la vaste étendue de son terrain, à qui s'en prendre? à la bravoure de la Nation? non, sans doute, car il n'est rien de plus guerrier que la Noblesse Polonnoise; mais il lui manque, pour faire trembler ses voisins, de l'Infanterie. Nous ne craignons point de le dire, qu'on démonte cette brave Noblesse, & on la rendra invincible. On vit sous les Rois Français de la troisième Race, la fameuse Gendarmerie accoutumée jusqu'alors à combattre à cheval, mettre pied à terre dans les grandes occasions, se mesurer d'homme à homme. On vit aux batailles de Crécy, & d'Azincourt, au combat Cocherel les Gendarmes Anglois, & François quitter l'étrier, & se ranger comme de concert en Bataillon. La Cavalerie se métamorphosa d'elle-même en Infanterie, & le génie fantassin gagna de proche en proche les parties de l'Europe, & devint enfin le génie dominant.

La Cavalerie quoique plus bornée que l'Infanterie dans les opérations mérite le second rang dans les Armées. Elle influe à sa manière sur tous les services militaires, elle sert de sauvegarde à l'Infanterie & d'appui. Elle couvre le Genie & l'Artillerie contre les sorties de l'assiégé & les insultes de la compagnie. Le Cavalier a pour lui les deux grands ressorts de la guerre, la vitesse & la rapidité dans les mouvemens, l'impétuosité dans le choc, & dans l'exécution. Le moment de la victoire suit comme un éclair; si on ne le saisit sur le champ. Polybe nous rapporte que la Cavalerie du vainqueur de cannes porta les plus grands coups; que ce furent ses escadrons mobiles qui détachèrent la victoire des Romains, & qui ouvrirent dans Cannes le tombeau à plus de quarante mille. On fut prêt de voir alors Rome même s'ensevelir avec eux, ainsi que les Destins qui lui promettoient l'empire du monde. L'Infanterie est comme un Roc immobile, que rien ne peut renverser; la Cavalerie est une vague menaçante qui renverse tout. L'une a plus de lenteur & de symétrie; l'autre a plus de fougue & de saillie. Le bataillon enfonce, & fait plier; l'escadron culbute & précipite dans un instant; d'où il faut conclure, qu'une armée sans cavalerie ne sçauroit profiter de ses
triom-

triomphes, ni réparer ses pertes; que sa déroute enfin est assurée, parcequ'elle ne peut échapper à l'ennemi vainqueur.

Le Génie est absolument nécessaire à la guerre; parceque la guerre n'a rien de solide, si elle n'a pour terme l'attaque & la défense des places, & qu'elle ne sçauroit réussir dans ce double objet, qu'elle se propose sans le secours du Génie. C'est lui qui passe rapidement du cabinet à la tranchée; qui puise dans les livres les principes spéculatifs, & assieoit sur les ramparts les conséquences pratiques. C'est lui qui donne à la régularité des figures géométriques, l'épaisseur & la saillie du relief, qui invente & dirige le projet d'une place de guerre, le devis d'une forteresse, qui en assortit toutes les parties, fait servir à l'économie de son ouvrage jusqu'aux irrégularités du terrain, & force la Nature malgré qu'elle en ait de se plier aux règles de son art, c'est le Génie enfin qui également versé dans l'attaque & dans la défense devient la sûreté de sa patrie, dont il couvre les limites; la terreur de l'ennemi dont il ouvre les frontières; qui par les prestiges de son art s'ouvre par tout un accès, & rend tout inaccessible; qui par une force souterraine déracine, & fait disparoître le rampart & les défenseurs. Si nous ouvrons les Archives mili-

litai-

litaires, nous trouverons à chaque page les opérations du Génie, & les secours qu'on entre. Ces fameuses Catapultes, & surtout celle de Syracuse, d'où partoient des masses énormes qui après avoir fendu les airs avec un sifflement épouvantable vinrent écraser sous leur poids la Sambusque de Marcellus, furent l'ouvrage du Génie. Les inventions de nos Modernes Ingénieurs quoique plus simples, ont par leur simplicité même surpassé tout le merveilleux des Anciens. Aussi la science de l'Ingénieur est-elle immense dans son étendue; il faut qu'elle corresponde à son intrépidité; intrépidité qui laisse à peine échapper un ingénieur à 4. ou 5. Sièges. Aussi n'en voit-on presque point atteindre pour mourir le déclin des années. Malgré ces talens, malgré cette valeur le corps des ingénieurs ne passe selon l'ordre militaire, qu'après l'infanterie & la cavalerie.

L'Artillerie doit au Génie sans contredit une grande partie de son mérite; Aussi ne peut-elle avec justice lui disputer la prééminence; c'est l'ingénieur qui lui trace dans les sièges le plan de son attaque, ou de sa défense, c'est lui qui dirige l'emplacement des batteries, c'est à dire, l'opération la plus délicate du service de l'artillerie; quant à celle-ci, personne n'ignore les prodiges qu'elle opère,

opère, & l'habileté de ses manoeuvres. Ici il faut presser le feu sans le prodiguer, le ménager sans l'affoiblir, là il faut l'étendre sans le partager, le diriger vers la partie la plus foible, & l'y conduire par la ligne la plus directe, pour donner à la batterie un front parallèle à l'ouvrage attaqué, pour enfiler la place, & se dérober à l'enfilade, pour écraser par le feu parabolique l'intérieur d'un ouvrage inaccessible au feu direct, pour faire tomber avec justesse le coup qu'on médite. Que n'ajouterions-nous point ici sur les merveilles de l'Artillerie ? jusqu'en rase campagne on a lieu de les admirer. Rien de plus efficace qu'un boulet de canon pour labourer un bataillon ennemi, & nétoyer un champ de bataille ; rien de plus terrible que ces bouches à feu qui bien différens de l'arme blanche ne laissent aucune ressource à l'ennemi ni pour esquiver, ni pour parer ; rien de plus propre que la construction des batteries tantôt enterrées, tantôt croisées, tantôt en barbe, tantôt en écharpe, tantôt par enfilades, tantôt par ricochets ; pour abrégé un siège l'artillerie sait foudroyer les murailles tout-à-coup, à l'aide d'une poudre victorieuse, & que l'ignorance de certains siècles, eût nommé magique ; elle perce la pierre & le ciment ; elle détruit les plus anciens ouvrages, de façon

K

qu'il

qu'il n'est point de rampart, qui par la chute précipitée, ne rende hommage à l'Artillerie, lorsqu'elle sçait employer ses avantages à propos. Les troupes légères quoique admirables dans plusieurs rencontres, ne sçauroient balancer les grandes exécutions de l'artillerie; voilà pourquoi nous lui avons donné la préférence. Rien n'est comparable à l'activité, & à l'adresse d'un hussard en campagne. A pied, à cheval, en course, en embuscade il fait souvent lui seul la fonction des deux corps militaires d'infanterie & de cavalerie. Tantôt c'est un convoi sur lequel il fond comme l'épervier sur la proie, tantôt c'est un fourage avec les fourageurs qu'il moissonne le sabre à la main; tantôt c'est un corps de garde ennemi qu'il mèt pour toujours hors d'état de veiller, avant que la sentinelle ait seulement eû le loisir de crier *qui vive*; on croit un officier des troupes légères au camp & déjà il est aux prises avec l'ennemi. On ignore encore le succès de la première expédition, qu'il a commencé la troisième, & songé à la quatrième.

Ainsi, comme il est aisé de le voir, chaque corps militaire a de grandes parties à remplir & chaque corps militaire quoique partagé dans des classes différentes, est nécessaire pour composer une bonne armée. Ces corps se
 pré-

prêtent mutuellement secours, & servent d'appui les uns aux autres. Voilà ce que doit faire envisager le Mentor à son élève, & voilà l'idée qu'il lui doit donner de l'art militaire; cet art qui forme les héros, & les rend dignes de vivre dans l'histoire. Mais reprenons la suite de nos voyages.

Paris cette ville, ou plutôt ce monde qu'on cite de toutes parts, où l'on arrive de tous côtés, & dont on n'a l'idée, que lorsqu'on l'a pratiquée, fournit lui seul la plupart des connoissances & des avantages, qu'on ne trouve ailleurs qu'en parties. Il est le séjour des Sciences & de Arts, l'azile des sçavans, l'assemblage des langues de tout pays, il est le centre en un mot de la piété & de l'irreligion, de la sagesse & du libertinage, du faste & de la simplicité, du papillotage & de la gravité. Il renferme dans son enceinte des jardins & des palais chefs-d'oeuvre de l'art, qui dans l'univers même ne se trouvent répétés qu'à Versailles. Tout à Paris mérite attention; la plus petite boutique contient souvent des merveilles. Les François de tout tems amis des modes & des commodités, ont rendu leur capitale tel qu'on nous peint le palais des Fées. D'un coup d'oeil on dispose la symétrie des repas les plus splendides & les plus délicieux, d'un seul geste on fait pa-

roître une fête des plus galantes & des mieux ordonnées. Aussi de Paris comme d'une source féconde, s'est-il répandu dans l'Europe tout ce que nous y trouvons de commode & de gracieux.

Mais ce n'est pas à ce point de vue, que nous fixerons un jeune seigneur ; quoiqu'il soit souvent très à propos qu'il examine ces fortes de choses, & qu'il les imite. Si les Grands qui ont voyagé avoient suivi ce plan, on ne trouveroit pas chez eux des appartemens, où tout manque, & où il n'y a pas même une chaise commode pour s'asseoir ; on ne verroit pas des tables où il n'y a ni ordre, ni propreté, ni goût ; & voilà pourquoi le François né au milieu des bonnes choses, & toujours bien apprêtées, regrète sans cesse sa patrie, lorsqu'il vit chez l'étranger. L'utilité des voyages consiste à prendre le bon d'une nation, & à s'en servir.

Pierre le grand voulut voir le parlement exercer ses fonctions, & il assista à une de ses séances. Il convient qu'un seigneur ait idée de ce tribunal toujours fameux, & toujours fidèle à ses Rois ; on y plaide avec éloquence, on y prononce avec dignité. Il semble qu'on se retrouve alors au milieu de ce Sénat Romain, si célèbre dans les histoires. La science du barreau fait partie d'une noble éducation,

tion, & il faut en avoir une teinture. Les plaidoyers de Mr. le Maître, d'olivier Patru suffisent pour connoître le genre d'éloquence qui convient au palais. Il y a aussi dans le recueil des causes célèbres quelque chose d'intéressant sur cet article.

La Sorbonne comme un corps auguste créé pour enfanter des docteurs, mérite qu'on assiste à une de ses thèses ; on verra comme on y traite avec dignité les questions importantes de la Théologie ; de là on pourra passer dans un collège de l'Université, & prendre une idée des exercices classiques qui s'y font. Le Mentor ne néglige point ces sortes de visites, il va même avec son élève jusque chez l'imprimeur & le libraire, afin de connoître le goût du pays dans les livres, qui sont les plus à la mode. On ne doit pas douter après ce détail, que l'Observatoire, les Academies, les Bibliothèques enfin, & surtout celle du Roi, ne deviennent des objets importants aux yeux d'un gouverneur. Quand on suit ce plan dans les différens pays on peut comparer le plus ou le moins de progrès, que les peuples ont fait dans les études. On voit les uns qui ne sont encore qu'à la porte des sciences, & les autres qui rendent des oracles dans leur sanctuaire. Ceux-cy plus avancés que Descartes & Newton, même,

pénètrent dans de nouveaux sentiers; ceux-là cheminent encore lentement avec Aristote; d'où il faut conclure qu'il y a quelques Nations qui pensent trop, quelques autres point assez, & qu'il s'en trouve enfin qui ne pensent point du tout.

Le jardin du Roi ne sçauroit échapper à la curiosité du Mentor; il conduit son disciple en cet endroit fameux, où l'oeil étonné voit toute la Nature en abrégé. Les plantes, les minéraux, les fossiles, les coquillages, les insectes étalent leurs propriétés, & leurs phénomènes dans un ordre qui ravit. Plusieurs cabinets particuliers, tel que celui de Mr. de Réaumur offrent quoique avec moins de magnificence le même spectacle, & méritent par conséquent d'être vûes; ces perspectives exciteront naturellement l'envie de se procurer l'histoire naturelle, & l'histoire des insectes; car un Mentor a soin de prendre une liste des meilleurs ouvrages, & de la remettre ensuite à son élève. Cela fait qu'un seigneur connoît les bons livres modernes, & qu'il peut les acheter quand bon lui semble. mais ce n'est pas le tout de connoître les productions des sçavans; il faut connoître les sçavans mêmes. Voilà des médailles vivantes qu'on ne peut trop respecter & trop observer. Ainsi l'on fait des visites aux honnêtes gens.

mes illustres par leurs talens. Il réfléchit des rayons de lumière sur ceux qui cultivent ces génies heureux qui courent à l'immortalité. La seule conversation des Philosophes animée par leurs regards, soutenue par l'éclat de leur réputation étend l'ame de quiconque les écoute, elle l'orne, & l'élève.

Je voudrois en conséquence, que la table d'un seigneur, qui parcourt l'Europe fut souvent décorée d'un sçavant. Il s'en trouve heureusement dans chaque pays. Par ce moyen on se familiarise avec les Sciences, on retourne dans la patrie plein d'excellentes choses qu'on a entendu dire, & l'on goûte un plaisir indicible lorsqu'à la lecture des nouvelles publiques, on voit cité un sçavant qu'on a connu, & qu'on a pratiqué. La connoissance du monde littéraire doit autant intéresser que celle du monde politique, & ce sont deux mondes qu'il faut étudier de bonne heure pour le faire avec succès. Les grands doivent respecter, & ménager les auteurs plus qu'ils ne s'imaginent; car ce sont ces auteurs qui transmettent à la postérité & la gloire de leurs exploits & la noblesse de leur maison. Avec quel empressement n'iroit-on pas au devant de Platon, & de Socrate, de Virgile, & de Cicéron, si ces grands hommes renaissent ? chacun voudroit les voir, &

leur parler. Voyons donc les Platons, & les Virgiles de notre siècle, & jouissons d'un avantage que la postérité nous enviera; mais tel est le sort des plus célèbres écrivains; on ne connoit bien tout ce qu'ils valent, que lorsque ils ne sont plus.

Le véritable Mentor aura soin de s'informer dans chaque ville des sçavans, qui y résident, & de les faire connoître à son disciple. Il aura soin d'en tenir une espèce de catalogue, & de s'informer d'eux des faits relatifs à leur patrie, & à leur sçavoir. Christine Reine de Suède, passant à Lyon, lorsqu'elle alloit à Rome, demanda avec empressement le célèbre Pere Ménéstrier Jésuite, comme un sçavant digne d'être connu. Elle le vit & l'admira. Louis le grand lui-même lors de son passage à Toulouse se fit gloire d'aller visiter la cellule du Père Maignan Minime ce célèbre Mathématicien, & d'examiner toutes les différentes Machines; que ce Religieux avoit fait; il en fut frappé, & voulut en conséquence l'attirer à Paris. Beaux exemples! mais qui condamnent la dissipation de tant de jeunes seigneurs, qui se croient perdus lorsqu'ils mettent le pied dans un cloître. Il ne sera pas moins attentif à visiter les tombeaux des illustres personnages dont nous pleurons la perte. Ainsi à Rome
il

il ira voir l'endroit où le Tasse est enseveli, à Paris il ira lire l'épithaphe de Descartes. On trouve une sorte de plaisir jusque dans les larmes mêmes qu'on verse sur le mausolée des grands hommes, & l'on s'occupe du contraste qui se rencontre entre le petit espace que contient leur corps, & la carrière immense que parcourt encore leur esprit. *Volitat per ora vivorum.* Mes yeux ne purent s'empêcher de payer autre fois un tribut aux mânes de l'illustre Fénélon, qui eut le bonheur d'avoir pour ami le célèbre Cardinal Querini, dont la mort arrivée depuis peu consterne tous ceux, qui chérissent les Sciences. Je saisis l'occasion de consigner ici ma douleur au sujet de cette mort comme un témoignage de reconnoissance envers ce personnage illustre, qui me fit la grace de m'aimer sincèrement & de me le répéter bien des fois dans plusieurs lettres toutes écrites de sa main & que je conserverai toute ma vie.

Les visites que le Mentor fait aux sçavans ne dérangent en rien les visites, qu'un jeune seigneur doit aux grands de chaque pays. Celles-cy sont les premières dont il s'acquiesce. Il convient par exemple de commencer par l'Ambassadeur de son Souverain; c'est lui qui introduit dans les bonnes compagnies, & qui présente un étranger dans les Cours. Il

ne faut dans ces sortes de présentations que beaucoup de respect de la part d'un jeune seigneur, & une honnête hardiesse qui lui laisse la liberté de répondre avec dignité aux têtes couronnées, si elles daignent l'interroger.

Plusieurs pères redoutent le séjour de Paris pour leurs enfans comme l'écueil des mœurs & de la Religion, comme un endroit en un mot d'où les jeunes gens reviennent suffisans, volages, amateurs de leur petite figure, & de mille manières ridicules. Nous ne prétendons point diminuer ces défauts, & disconvenir de ces écueils; nous allons même commencer par en faire une peinture; mais nous ajouterons qu'il est facile d'en garentir la jeunesse au milieu même de Paris.

Oui, il faut l'avouer, le débordement de tous les peuples, qui abondent dans Paris, y a introduit une confusion pire que celle de Babel. C'est là que des pelotons d'animaux, hommes & femmelètes tout à la fois, & qu'on nomme *petits maîtres*, voulant mettre leur esprit & leur foi à la mode ainsi que leurs habits, ont pris le parti de ne plus croire une Religion, qui a commencé avec le monde. Ils ont voulu que les sentimens sur cèt article si essentiel suivissent la variété de leurs frises,

fures, & la bigarure de leurs vêtemens. Ainſi dans le ſiècle dernier le Calvinisme devoit être à la mode comme les longues perruques. Et dans celui-cy le Déisme ſera en uſage comme les cheveux en *béquille*, ou en *vergette*. Tel eſt l'homme, diſoit Sénèque, tel eſt ſon langage; *talis vir, talis oratio*. Penſer comme un payſan, prier Dieu à ſa manière, ce ſeroit ſ'avilir, ont dit ces petits hommes ſuperbes; mais par malheur leur prétendue philoſophie née tout-à-coup dans uncafé, ou devant un miroir, n'a ni principes, ni conſéquences; car au moment qu'ils croient ſe ravaler en agiſſant comme le peuple, ils ſe rangent dans la claſſe des bêtes mêmes. Nul d'entre eux qui ne publie à haute voix que tout meurt avec lui, & qu'il eſt de même nature que la taupe & le hibou. Quelle extravagance! quel conſtraſte!

Il y a dans chaque ſiècle des défauts ainſi que des maladies. Celui qui domine en France aujourd'hui, c'eſt donc l'impertinence du petit maître; nom qu'on a donné par dérifiſion; parceque ceux qui le méritent n'ont ni le génie, ni l'élévation qui forment les grands maîtres. On les connoît au premier coup d'oeil; car toute leur habileté ſe réduit à faire de leur tête une girouette, de tout leur corps un pantin, de leur langage un jargon pré-

précieusement ridicule. Ce sont eux qui ont imaginé les termes *éduquer, persifler, impressionner*, & tant d'autres inconnus jusqu'alors ; ce sont eux qui depuis plus de trente ans sont les premiers comédiens de Paris ; disons mieux, des pantomimes. Ils ont des mouvemens réglés, des contorsions de cérémonie ; de sorte que jamais marionnète ne joua mieux son personnage. Quoiqu'il en soit on n'a pu encore les détruire à fond ; de toutes parts ils se reproduisent, ainsi que les insectes se multiplient tout-à-coup au milieu des chaleurs. Il n'est pas jusqu'à une nation tout-à-fait sérieuse & philosophe, qui n'imité aujourd'hui les airs de petit maître, & qui en cela excite un ris de pitié ; car il faut convenir que la copie d'un mauvais original devient pire que l'original même, & que quiconque veut imiter le français dans l'art du petit maître rappelle la fable de l'Ane qui veut imiter son maître.

Le ridicule dont nous venons de donner une idée n'est pas le seul inconvénient qu'on trouve à Paris ; car nous ne voulons rien dissimuler. Des milliers d'hommes équivoques sous les noms de *Marquis, de Comte, de Chevalier, de Baron*, n'y cherchent qu'à faire des duppes. Des milliers de femmes même de qualité ruinées par leur luxe & par leur
 jeu

jeu ou rajeunissent des charmes surannées ou s'alloient de petites soubrettes qu'elles traient partout pour surprendre dans leurs fiâtes la jeune noblesse. On se persuade au moyen de certains titres, qui font illusion, qu'on est dans le centre de la bonne compagnie, & l'on se trouve au milieu des rapines, & des vices. Ainsi l'on est perdu lorsque dans Paris on donne dans l'aventure, lorsqu'on se livre au jeu, & à la galanterie. Bientôt la dépense vous ruine, la débauche vous consume, & vous vous avilissez plus que le dernier des valôts. Voilà cependant ce qu'une jeunesse imprudente & aveugle appelle *bonne fortune*. La belle fortune de précipiter ainsi sa bourse, sa réputation, & sa vie ! car c'est toujours là la fin de la scène, ainsi qu'un mariage est la fin des Romans.

Mais si ces périls sont à redouter, ce n'est point pour un seigneur conduit par le parfait Mentor, qui a l'expérience du monde, & surtout d'un pays tel que Paris. Il ne laisse son élève se sautier qu'avec la noblesse vraiment distinguée par la Vertu ; il ne l'introduit que dans ces sociétés avouées par une réputation hors d'atteinte, il ne tourne les yeux que du côté des bons exemples, il couvre d'un ridicule éternel tout ce qui a la moindre apparence de petit maître, il en contre-

fait

luit les manières, mais en les exprimant de la façon la plus ironique, il fuit ces cassés & ces académies de jen, ou des tas de jeunes libertins de toute espèce osent s'élever contre la science de Dieu sans avoir même celle des hommes les moins sçavans. Comment les sophismes de l'incrédule pourroient-ils alors parvenir aux oreilles de son disciple ? Il ne fort qu'avec lui, il le couvre, pour ainsi dire de ses ailes, & ne lui laisse former de liaisons, que celles qu'il sçait lui être utiles. Il affecte enfin de combier d'éloges les jeunes gens vertueux, & de ne nommer qu'avec indignation & horreur les monstres du vice.

Ce n'est point le séjour de Paris qu'on doit appeller contagieux ; mais la mauvaise compagnie à la quelle on se livre, mais les passions qu'on y porte. Un jeune seigneur fort ordinairement de la maison paternelle avec le coeur déjà tout corrompu, il revient des pays étrangers quatre ans après ; alors il explique sans contrainte des passions que la timidité de son âge l'obligeoit de taire auparavant, & l'on en conclut que le séjour de Paris l'a gâté. Si les parens veilloient davantage sur leurs enfans, s'ils les suivoient des yeux, ils s'apercevraient que les domestiques les ont ordinairement perverti avant leur départ, & ils n'attribueroient qu'à eux-mêmes
le

le m
rifier
citoy
d'hor
peup
te m
étran
leurs
des v
fêt p
mod
édifi
cont
vives
sur l
Coun
man
voies
chré
deve
ce, c
la p
c'est
ve d
une
ainsi
cette
disci
moes

le malheur qu'ils rejettent sur Paris. Le Parisien naturellement bon parent, bon ami, bon citoyen remplit exactement les devoirs d'honnête homme, & de chrétien. Aussi le peuple de Paris vaut-il mieux que la noblesse même de bien des pays. Il n'y a que des étrangers qui viennent de toutes parts semer leurs préjugés, & leurs dissolutions au milieu des vertus des citoyens. Où vit-on en effet plus de décence dans le clergé, plus de modestie dans les églises, plus de personnes édifiantes, qu'à Paris. Où les satyres contre les petits maîtres sont-elles plus vives, & plus fréquentes ? On les turlupine sur les théâtres, on en rit à la ville, & à la Cour, on les décrie dans tous les livres ; de manière qu'ils n'oseroient paroître, s'ils sçavoient rougir ; il n'est pas jusqu'aux chaires chrétiennes, ces chaires qui dans Paris sont devenues des oracles de la plus belle éloquence, qui ne retentissent d'imprécations contre la prétendue philosophie du petit maître. c'est là que le gouverneur conduira son élève de tems en tems, & c'est là qu'on voit une foule de jeunes auditeurs dont l'attention ainsi que le recueillement édifie ; car je dois cette justice, qu'on ne trouvera nulle part des disciples de la Vertu plus réglés dans leurs mœurs, plus assidus aux offices divins, & à la

la fréquentation des Sacremens, qu'au milieu de la Capitale dont nous parlons. Je sçais que ce n'est pas le grand nombre; mais où le grand nombre pratique-t-il le bien?

J'ajouterai encore que je connois bien des seigneurs, qui n'ont appris que dans leur séjour de Paris, à avoir une haute idée de la Religion, à sanctifier dignement les dimanches & les fêtes, puisque là il ne suffit pas d'entendre une Messe basse; mais il faut assister à la Messe paroissiale, & aux vêpres, dont on n'a presque point d'idée hors de France, quoiqu'elles fassent une principale partie de l'office de l'Eglise. Voilà de bons exemples comme on voit; il s'agit de s'y appliquer, & de ne pas choisir pour sa société des académies de jeu, ni pour son oratoire certaines églises dont la licence a osé faire comme des lieux de spectacle.

Plusieurs hôtels, où l'on ne joue jamais, & dont les seigneurs ont soin de rassembler les novellistes & les sçavans, deviennent de nouveaux aziles contre le libertinage. Un étranger y est volontiers admis, & il y apprend le ton de la bonne conversation; ce ton qui consiste à ne point crier, à ne point disputer, à ne point dogmatiser; mais à garder la réserve sans contrainte, à répandre l'engagement sans bouffonnerie, à se faire entendre

être sans bruit, à écouter sans distraction. Plusieurs dames de qualité, sans être précieuses ridicules tiennent pareilles conversations, & ce n'est pas un petit avantage ; car il faut avouer, que le commerce des personnes du sexe qui sont bien nées contribue beaucoup à la bonne éducation d'un jeune seigneur. c'est l'école de la décence, & de la circonspection ; école dont la jeune fille d'aujourd'hui a grand besoin pour mettre un frein à sa langue. On n'entendit jamais tant d'horreurs sortir de la bouche des écoliers, que dans ces jours malheureux. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, que leurs lèvres prononcent des mots infames. Leur gosier est déjà un sépulchre qui de toutes parts exhale l'infection. Ainsi devient-on la copie du vice, avant que d'avoir seulement entrevû la vertu. On parle comme les hommes de la lie du peuple, & l'on se persuade que c'est du bel air. Quel contraste dans les sociétés du monde ! quelqu'un entretient-il les autres avec complaisance d'un bon repas, qu'il a fait ? on se moque de lui, on le méprise comme un gourmand, quoiqu'un repas se prenne en public, & qu'on se fasse honneur d'y assister. quelqu'un au contraire raconte-t-il certaines actions deshonnêtes, on lui applaudit, on l'écoute, & cependant il a fallu se cacher même

de son meilleur ami, pour se livrer à de telles débauches. Siècle pervers tu nous donnes à douter, qu'il vienne jamais après toi un tems aussi funeste aux moeurs, & à l'innocence ! Nos pères où êtes vous ? ah ! vous ne le pourriez croire.

J'ai remarqué que le dérangement des seigneurs qui voyagent naïssoit ordinairement des assemblées nocturnes, & que pour y remédier il falloit établir chez soi un souper tous les soirs, excepté certaines occasions où l'on ne peut se refuser à une fête de Cour, ou à un repas solennel. Le Mentor en conséquence rapelle son disciple vers les huit ou neuf heures du soir, & il l'arrache à la dissipation des compagnies. On revient à la maison, on soupe, la nuit s'avance, le sommeil vient, on s'y livre, & on a évité bien des inconvéniens, & ménagé une santé que les veilles attèrent toujours.

Ce n'est pas un soin qu'on doit négliger que celui de conserver sa santé. Combien de jeunes seigneurs périssent de débauches par la faute de leurs guides ? combien reviennent chez eux épuisés de maladies ! le vrai Mentor a des yeux qui lui servent de Sentinelles, il les promène partout, il examine les démarches des domestiques, & il les avertit de l'expulsion qui s'en suivra, si jamais ils se prêtent
à la

à la moindre intrigue. Sans avoir des espions, il a des personnes de confiance qui l'instruisent de ce qui se passe, & au cas qu'il y ait des maladies feintes, de la part du disciple, qui toujours rusé prend toutes sortes de moyens; le Mentor alors encore plus rusé reste à la maison, & n'abandonne point le prétendu malade. Mais enfin, si malgré ces précautions il se formoit quelque liaison suspecte avec ces personnes de qualité, dont on ne peut décemment interdire l'entrevue; c'est alors que Mentor arrache brusquement Télémaque à l'isle d'Eucharis. Le grand point est de persuader un jeune homme, de ne rien faire, dont il doive se repentir. On ne voit que trop de personnes à la mort, qui crient à haute voix; je me repens d'avoir vécu en libertin, d'avoir perdu le tems de ma jeunesse; & jamais on n'en a entendu dire: je me repens d'avoir pratiqué la vertu, d'avoir consacré mes premières années à l'étude & à la sagesse.

Quand un gouverneur est aussi attentif, un jeune seigneur doit passer un an à Paris; car il ne s'agit pas de voyager comme la plupart des seigneurs, qui font beaucoup de dépense, & qui en reviennent sans avoir vu autre chose que des maisons, & des clochers. Il faut par exemple à Paris appren-

dre bien la vraie politesse, qui y règne, s'y familiariser avec le goût du bon & du beau, sçavoir dîner chez le financier comme chez le prince avec une civilité proportionnée à chacun, connoître en un mot la décence & les commodités, avec les quelles y vit le bourgeois, & même l'artisan. Il faut prendre une idée des promenades publiques, s'y appliquer à une noble démarche, mais sans contrainte; y considérer l'épanouissement des fleurs, & des vilages. Il faut enfin passer au moins un hyver, & un printems dans Paris; l'hyver pour y admirer Paris dans son lustre & le printems pour voir les chateaux des environs égayés alors par le jeu des eaux, & la verdure des jardins.

Paris ne devoit pas être le seul objet en France qui fixât la vue de l'étranger, les bords du Rhône, & surtout de la Loire, le Languedoc, & la Normandie sont des spectacles ravissans. On ne sçauroit croire combien ce contraste de mal & de pis, de bien & de mieux des differens chemins, & des différentes hôtelleries est utile. Cela accoutume un seigneur au froid & au chaud, & à être patient dans tous les événemens de la vie.

Un de ces événemens des plus critiques dans un voyage, c'est la maladie; car hélas! la mort qui nous environne, est sans cesse

aux prises avec les enfans d'Adam. Partout on la rencontre, & partout on en voit l'image; les voyages mêmes ne font que nous la peindre plus vivement, puisque aujourd'hui on y meurt à une ville qu'on ne reverra plus, & demain à des personnes qu'on ne retrouvera jamais. Chaque absence, chaque adieu sont autant de préludes de la séparation universelle que bientôt il nous faudra faire. Chaque ligne que je trace maintenant, m'annonce que ma vie suit la rapidité de ma plume; qu'enfin tout passe & le tems que j'ai employé à composer cet ouvrage, & le tems qu'un lecteur mettra à le parcourir.

Nous supposons donc qu'un jeune seigneur tombe malade en route; si c'est au milieu d'une ville le Mentor fait venir le meilleur médecin; si c'est au milieu d'une campagne il envoie aux environs chercher le plus renommé. Il rapporte avec fidélité le commencement de la maladie, & il donne une idée du tempérament de son disciple, de ses goûts, & de sa manière de vivre. Afin de ne rien prendre sur lui-même, il prie quelqu'un des grands, à qui il est adressé de vouloir bien envoyer une personne de sa part, au cas qu'on se trouve dans une ville; car il est bon en pareille occasion d'avoir des témoins respectables qui puissent certifier toute

l'attention du gouverneur. Il a soin que le malade observe le régime qu'on lui prescrit, & qu'il ne le livre point à ses appétits particuliers, ni à ses fantaisies. Il lui tient fidèlement compagnie, il le console, & il place autour de lui des personnes attentives, & expérimentées. Si malgré ces soins le mal augmente, il avertit lui-même son élève de se disposer à recevoir les sacremens, il l'exhorte, il lui procure un confesseur zélé, enfin il se conforme à tous les événemens, & la mort même ne peut le détacher de celui dont il a été comme le père, & comme le tuteur. On ne manque pas lorsqu'il y a deux ou trois seigneurs de les écarter, & de les placer même dans différentes maisons au cas que la maladie fut contagieuse.

Mais quant à ce nombre de plusieurs seigneurs, un parfait gouverneur ne s'en charge pas ; à moins qu'ils ne soient frères, ou qu'il ne soit bien assuré par lui-même du sujet qu'on associe à son pupille. Rarement ce mélange réussit. Les jeunes gens alors se joignent ensemble, ils cabalent, ils font des projets & si l'un est mécontent, il communique sa mauvaise humeur aux autres, & les fait entrer dans ses intérêts. Plus il y a de passions réunies, plus il y a de d'sordre.

Je voudrois aussi qu'on ne donnât point de

de grade militaire à un seigneur lorsqu'il est prêt de voyager. Il s'autorise ordinairement de ce titre pour prendre un ascendant. Il n'y a point de jeune homme qui se sachant colonel, ne se croie déjà général d'armée, & ne s'imagine en conséquence avoir droit de donner des ordres à tout le monde, & de n'en recevoir de personne. Situation critique pour le Mentor qui doit toujours avoir l'autorité toute entière; & voilà pourquoi il est contre toutes les règles qu'un disciple détermine le tems du séjour, ou du départ. Il n'y a que des gouverneurs imbéciles qui puissent tolerer de pareils écarts. C'est au vrai Mentor qu'il appartient de régler les jours & les heures, de partir quand bon lui semble, ou de s'arrêter; parcequ'il est à présumer que des parens judicieux & éclairés, le laissent maître de prolonger les séjours dans chaque pays, ou de les abréger. Si un jeune seigneur doit apprendre en voyage plusieurs exercices, il peut en prendre des leçons dans différentes villes. Il voit par là l'endroit où l'on enseigne mieux; nous pensons qu'on ne doit pas laisser un jeune seigneur sans argent, & que le gouverneur lorsqu'il sera content de lui doit lui donner tant par mois. On connoît par ce moyen si un jeune homme est avare ou généreux, & on l'empêche d'em-

prunter d'un domestique, & de faire de la dépense en cachette; ce qui devient un double inconvénient. L'argent qu'on donnoit à feu Monseigneur le duc de Berry, lui fournît la facilité de montrer un bel exemple de générosité. Il gratifia de trente louis d'or l'in's pour ses menus plaisirs un pauvre Soldat, en disant; j'aime bien mieux me priver de jouer, que de manquer à soulager un malheureux, qui expose sa vie pour le bien public. Ainsi l'argent qu'on accorde à la jeunesse l'accoutume à aimer les pauvres, & à les assister; car le Mentor doit suivre des yeux l'usage que son pupille fait de sa petite bourse.

Ceci nous conduit à parler de la manière dont le gouverneur lui-même doit être oeconome & généreux. Il pense que l'argent qu'il a entre les mains n'est qu'un dépôt sacré, & qu'il ne peut l'employer que pour faire honneur à son élève, & dans des occasions indispensables. Ainsi il tiendra un compte exact de toute la dépense, bien détaillé article par article. Il est à propos que le Mentor ne soit pas borné à ne prendre présentement dans telle ville, que telle somme d'argent; car on peut être arrêté par la maladie, ou par quelque autre circonstance, plus longtemps qu'on n'avoit projeté; mais on aura soin
qu'un

qu'un jeune seigneur ne sache point l'argent, qu'on fait tenir pour ses voyages. Cela l'engageroit souvent à vouloir dépenser beaucoup, soit en faite, soit en bagatelles. L'économie dont ne sçauroit jamais se départir un gouverneur qui a de la probité, ne doit pas l'engager à faire crier les domestiques d'une auberge, lorsqu'on en sort, faute de quelques misérables pièces de monnoye. Cent ducats peut-être répandus à propos dans tout le cours d'un voyage empêchent pareilles plaintes toujours déshonorantes pour des seigneurs.

Nous dirons un mot du journal que doit faire un jeune voyageur, & de la manière de le faire ; car nous voulons entrer dans tous les détails. Ce journal contiendra des remarques, plutôt que les choses mêmes remarquées. Le Mentor obligera donc son élève à écrire chaque soir un abrégé de ce qu'on aura vû dans la journée, & à mettre exactement la date du jour. Par ce moyen on se rapelle d'année en année, à tel jour autre fois je visitois tel endroit, j'assistois à telle cérémonie, je fus présenté à tel souverain. Ce souvenir cause un plaisir indicible. Ce ne seront pas seulement les Eglises, les antiquités, les palais qui feront la matière du journal en question; mais les fêtes des Cours, &

leur cérémoniel, la singularité de certaines coutumes, & de certains habillemens, la liste de certains livres modernes, & les noms des sçavans qu'on aura vû avec un portrait de leur caractère, & de leur phisionomie. Voici l'ordre qu'on donnera à ce journal; on distribuera plusieurs feuilles par Chapitres alphabétiques. Ainsi sur la lettre *A* on lira *in Caput* Antiquités, Arsenaux; sur la lettre *B* Bains, Batimens, Bibliothèques, sur la lettre *C* Colomnes, Cours, Coutumes, & ainsi sur toutes les lettres suivantes. Les parens doivent recommander exactement aux jeunes gens qui vont voyager de leur presenter à leur retour un journal fait de la sorte, & orné des plans de certaines villes, & de certaines curiosités les plus remarquables. Cët ordre tient un jeune seigneur en haleine, le rend attentif à tout ce qu'il voit. Le gouverneur ne manquera point de lui répéter souvent, qu'on jugera du fruit de ses voyages par la manière dont il écrira ses observations.

Le registre qu'on tient ainsi de tout ce qui paroît intéressant, a encore une autre utilité; c'est de mettre un seigneur en état de répondre à propos aux interrogations qu'on lui fait sur ses voyages. Il n'est guères de grand; qui ne demande à un jeune étranger qu'on lui

lui presente, ce qu'il a vû, & ce qui l'a frappé davantage. Quel chagrin pour un gouverneur, qui pense, d'être souvent triste témoin de l'embarras, & de la stupidité d'un disciple qui ne sçait pas donner une réponse, ou qui en donne une toute de travers ! cela n'arrive que trop fréquemment. J'en citerai un exemple. Un seigneur répondit à un Pape qui l'interrogeoit sur son séjour à Rome : J'ai tout vû, Très-saint Père, & je n'ay plus rien à desirer que de voir un conclave. On prévient de tels inconvéniens, en accoutumant la jeunesse à ne parler qu'avec jugement. & circonspection. La précipitation des paroles engendre toujours des inepties, & elle suppose un étourdi ; le sage, dit l'Ecriture, tourne plusieurs fois la langue avant que de s'exprimer ; mais un jeune homme ne goute pas volontiers cette morale ; il croit qu'à l'abri de son nom, d'une chevelure bien étagée, & d'un habit chamarré d'or, il a droit de dire tout ce qu'il veut, & de rendre bon tout ce qu'il dit. Cependant rien n'avilit plus un seigneur que de parler, & d'agir sans retenue. Il se mèt alors au niveau du vulgaire, & il mérite qu'on ne le respecte pas davantage. Ces maux naissent en partie de la grande familiarité des jeunes gens de qualité avec les domestiques. Ils s'accoutument à écou-

à écouter tous leurs fots discours, & insensiblement ils copient leurs façons, & ils imitent leur babil. Le gouverneur doit y mettre ordre en empêchant une communication, qui suppose une ame basse dans un seigneur, & un petit génie; car lorsqu'on a les sentimens relevés, & l'esprit étendu, on ne recherche que la conversation des personnes distinguées, & l'entretien avec de bons livres.

Il y a un autre excès qui ne devient que trop à la mode, & qui consiste à se faire un langage de Roman, & à ne plus parler qu'en *précieuse ridicule*. Heureuse jusselle d'esprit vraie fille du bon sens, vous qui sçavez si bien tenir un juste milieu comment êtes-vous si rare? on n'étudie, on ne lit, on ne voyage que pour vous acquérir, & cependant la plupart vous abandonnent pour courir après un prétendu bel esprit, qu'on peut nommer le délire de la Raison. Ce mal n'étend point sa contagion sur le seigneur formé par le parfait gouverneur; parcequ'on y donne ses soins, & qu'on use de puissans préservatifs. Les meilleurs sont l'ironie, & l'attention d'écarter au loin tout ce qui pourroit ressembler le petit maître.

Malgré toutes ces attentions de la part du Mentor, il aura des ennemis, & peut-être n'aura-t-il pas encore l'art de plaire aux parens.

rens. On donnera de mauvaises couleurs à ses démarches, on lui supposera des torts, ou des vices qu'il n'a pas ; car tel est le malheur des grands ; ils se laissent souvent prévenir contre l'homme de bien, & ils donnent leur confiance à de mauvais sujets. Ne nous en étonnons pas. Un homme vrai, un homme d'étude ne sçait pas faire assiduellement sa cour ; il regrette le tems perdu dans un antichambre, ou dans d'insipides complimens. Un adulateur au contraire grate sans cesse à la porte du Prince, & se tourne toujours de son côté comme l'héliotrope vers le soleil ; mais qu'importe au véritable Mentor ? qu'on l'approuve, qu'on le condamne il se tient en paix, parcequ'il n'agit ni par amour des louanges, ni par appréhension du blâme. Sa conscience est son guide, son honneur est sa règle, & rien de plus,

Ce n'est pas que le parfait gouverneur ne puisse faire des fautes. Il en fait, puisque la foiblesse est l'appanage de notre humanité ; *omnis homo mendax*. Il ne réussira même pas dans l'éducation de son élève, s'il n'a entre ses mains un disciple qui ait reçu une belle ame en partage ; *Sortitus animam bonam*. Mais telle est la fatalité de cette vie. Les bons gouverneurs ont souvent les plus mauvais sujets, & les guides sans talens ont
des

des prodiges d'esprit & de vertu sous leur conduite. Cela fait que parmi les jeunes gens les uns ne profitent en rien, & les autres avortent; & se pervertissent.

Cependant le grand bien qui puisse arriver aux enfans, c'est d'avoir des parens qui sachent trouver le Mentor que nous avons dépeint, & s'en reposer sur lui; mais cela arrive rarement, & quand ce bonheur arrive, des parens tous vertueux qu'ils sont, abondent souvent dans leur propre sens, & veulent qu'on suive leurs idées, plutôt que de déférer aux avis du Mentor. On doit néanmoins le laisser maître de diriger les études, & les voyages, & lui donner plein pouvoir d'agir selon les circonstances. Il faut qu'un père dise à son fils avant son départ pour les pays étrangers, ce que Mr. le Duc de Montausier dit au sien en pareille circonstance: *Mon fils voilà votre maître, celui-là même qui doit me représenter en tout & partout. Je lui confie toute mon autorité, il pourra en conséquence prendre les voyes les plus fortes, au cas que vous m'connoissiez son commandement, & que vous fassiez quelque démarche contraire à votre nom qui puisse vous deshonoré dans le public. Si vous êtes jamais assés hardi pour m'écrire contre votre gouverneur, & pour vouloir sur-*
pre-

prendre ma religion ; Je vous fais revenir sur le champ, & vous trouverez une prison dans ma propre maison. Si enfin je reçois des plaintes graves sur votre manière de vous comporter ; je vous menace de toute ma disgrâce, & vous en sentirez les effets tant que je vivrai, & peut-être même encore après ma mort. Telles furent les paroles de ce digne père, & telle sera la façon d'agir de tous les parens qui seront jaloux de la bonne éducation de leurs enfans.

Nous n'avons point aisé de présomption pour croire avoir épuisé la matière à ce sujet ; mais nous avons aisé d'expérience pour assurer qu'il y a tout lieu d'espérer qu'on rendra un seigneur honnête homme, & bon citoyen, si l'on suit notre plan. Ce sont ces deux qualités qui nous font remplir nos devoirs par rapport à dieu, à nous-mêmes, aux autres, & qui doivent être le terme de toute éducation. Le Reverend pere Stanislas Konarski, des écoles pies, a parfaitement démontré cette vérité dans un discours latin également pieux, & éloquent qu'il prononça dernièrement à Varsovie avec tout l'applaudissement de la Noblesse. Ce digne Orateur aussi recommandable par ses rares talens, que par sa naissance prouva d'une manière admirable ; que le but de l'institution des collèges étoit

étoit de rendre les jeunes gens, *viros honestos*, & *bonos cives*, & que le mot *honestos* signifioit une probité accompagnée de toute la Religion, comme le mot *cives* renfermoit tous les devoirs à l'égard des Souverains, & de la Patrie. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cette harangue. Un Mentor qui en suivra les préceptes formerà son élève selon le coeur de Dieu, & le fera respecter, & chérir des hommes. Il l'engagera à maintenir les constitutions de son Royaume & à ne se départir jamais de l'obéissance due aux légitimes Souverains ; il lui apprendra la véritable prudence & dans le choix des amis, & dans l'administration de ses affaires. Il le rendra propre à garder fidèlement un secret & à entretenir le bon ordre, quand il aura l'autorité en main, en un mot à devenir dans la suite digne époux & bon père de famille.

Les voyages étant achevés, le Mentor ramènera son élève à la maison paternelle, & en le remettant entre les mains de ses parens, il pourra dire alors, ce que Jacob dit autrefois à Laban, lorsqu'il lui remit ses troupeaux : J'ai souffert le chaud, j'ai souffert le froid, j'ai supporté des fatigues de toutes façons, & je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez confié.
*Die noctūque aestu urebar & gelu, fugiebat-
 que*

que somnus ab oculis meis, sicque servivi tibi.

Ensuite il se retirera plus sensible au bonheur d'avoir formé un citoyen pour la Patrie, & un disciple pour la Vertu, qu'à toutes les récompenses dont on pourra le gratifier. Il aura mis son élève en état de dire avec vérité pendant toute sa vie ; ce n'est pas un homme ordinaire qui m'a conduit, mais un sage par excellence, mais un Mentor plus que Minerve même ; puisque celle-cy ne fut qu'une divinité payenne & que mon gouverneur fut un véritable chrétien. Que ce titre deviendrait précieux à tous les mortels, s'ils en connoissoient bien toute la dignité ! quoi de plus grand que de voir un homme tenir pour ainsi dire son ame entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvemens, ne se permettre rien d'indigne du coeur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la Loi, étouffer mille desirs qui flatent, mille esperances qui séduisent, tenir contre la force des exemples, ne permettre enfin à son coeur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du Ciel. Tels sont les effets de la Religion, sans laquelle tout gouverneur, quelque habile qu'il soit, ne fera jamais de son disciple, qu'un sépulchre blanchi.

Si le véritable Mentor a le malheur d'avoir eû un mauvais sujet, ou du moins un jeune homme indifférent à ses conseils & entièrement dissipé; il retombe sur sa conscience, qui le console, & il pense avec raison, que l'élève qui a crû le tromper, n'a trompé que soi-même. En effet la jeunesse s'imagine avoir remporté de grandes victoires, lorsqu'elle a évité des occasions de s'instruire, & de pratiquer le bien, & elle ne voit pas, que ces prétendues victoires font son ignominie. Le Mentor n'en est ni moins sçavant, ni moins respectable.

F I N.



bir
ne
e.
e,
ne
ne
ne
s-
&
ne
e.
as
t
w
o
a
n
i
e
a
p
i
o
i
t

